



CONTES, DITS, FABLIAUX.

Cette édition a été tirée à 500 exemplaires seulement sur papier ordinaire, et à 20 sur papier de Hollande.

Imprimerie de Mme Poussin, rue Mignon, 2.

NOUVEAU RECUEIL

DE

CONTES, DITS, FABLIAUX

ET AUTRES PIÈCES INÉDITES

DES XIIIE, XIVE ET XVE SIÈCLES

POUR FAIRE SUITE AUX

COLLECTIONS LEGRAND D'AUSSY, BARBAZAN ET MÉON

MIS AU JOUR POUR LA PREMIÈRE FOIS

PAR

Achille Jubinal

D'après les Mss. de la Bibliothèque du Roi.

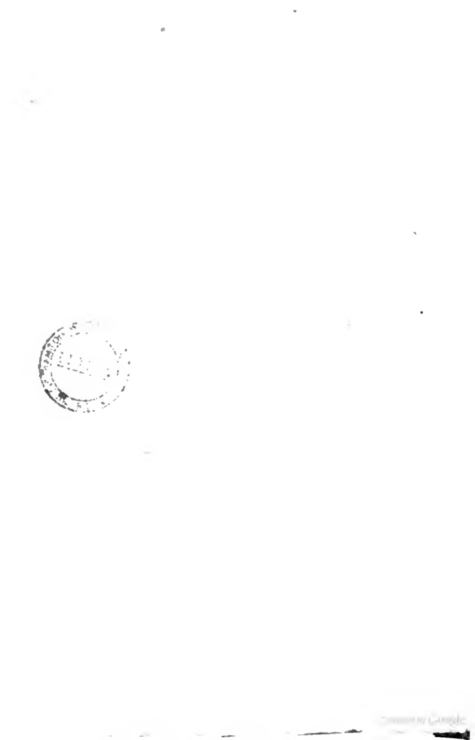
I

PARIS

CHEZ ÉDOUARD PANNIER,

RUE DE SEINE SAINT-GERMAIN, 23.

1839



A la fin de la préface de mon deuxième volume de *Mystères inédits du 15ᵉ siècle,* publié en 1837, je disais que le théâtre, après nos vieux fabliaux, était peut-être, parmi les diverses branches de la littérature du moyen âge, celle qui se trouvait appelée à nous révéler le plus de traditions locales, à nous donner la clef du plus grand nombre de locutions obscures et d'usages singuliers. J'ajouterai aujourd'hui à ces raisons, qui m'ont engagé à mettre en lumière le *Nouveau recueil de Contes, Fabliaux,* etc., dont cette préface accompagne le premier volume, que ce genre de pièces a chez nous précédé le théâtre, et que, demandant beaucoup moins de travail, il a laissé un bien plus grand nombre de compositions. En

outre, Legrand d'Aussy, Barbazan, Méon, qui nous ont précédé dans la carrière, sont loin d'avoir épuisé la mine des poëmes inédits que renferment les manuscrits de la Bibliothèque du Roi. Il m'a paru donc utile de marcher sur les traces de ces savants hommes, et de publier à leur imitation les plus remarquables de ceux de nos contes, fabliaux, etc., qui auraient été négligés jusqu'ici. J'ose croire qu'après avoir parcouru ce volume les amis de notre ancienne littérature approuveront le choix que j'ai fait et qu'ils daigneront applaudir à mes efforts. Je leur promets, en retour, de ne rien négliger pour que mon travail réponde à ce qu'ont droit d'en attendre les érudits, et pour que les quatre volumes dont celui-ci commence la série complètent autant que possible une des branches les plus intéressantes de notre ancienne littérature [1].

C'est pour cela que je serai le premier moi-même à leur signaler mes fautes. Ainsi, par exemple, ils rencontreront, page 128 et suivantes, le dit de *Mer-*

[1] Je crois faire plaisir a mes lecteurs en leur annonçant que je possède déjà un assez bon nombre de fabliaux que nous n'avons pas à Paris et qui se trouvent seulement dans les Mss. de Londres. Je les donnerai dans les volumes suivants, d'après la copie qu'a bien voulu m'en transmettre M. Thomas Wright, jeune érudit qui s'occupe en Angleterre de travaux analogues à ceux dont je m'occupe en France.

lin Mellot, que j'ai imprimé comme n'ayant pas encore été publié, ce qui est une erreur. En effet, cette pièce se trouve dans le recueil de Méon, mais non sous le même titre que dans le mien. Je ne me suis aperçu de la conformité de nos deux éditions que lorsqu'il était déjà trop tard.

Du reste, les vingt-neuf pièces qui suivent ont été copiées par moi avec soin dans les manuscrits dont elles portent le numéro, et j'ai été aidé dans leur révision en épreuves par mon ami M. Chabaille, critique aussi habile que judicieux pour tout ce qui concerne notre vieille langue.

Achille Jubinal.

CONTES,

DITS, FABLIAUX, MORALITÉS

ET AUTRES PIÈCES INÉDITES

DES XIIE, XIIIE, XIVE ET XVE SIÈCLES.

Le Dit des Anelés [1].

Ms. 198. N.-D.

Dieu et sa douce mère, que chascun doit amer,
Et le baron saint Jaque, de qui je veil parler,
Veille sauver touz ceus qui voudront escouter
I. merveilleus example, où bon feroit penser,

D'une moult noble dame, fame de chevalier,
Que l'ennemi d'enfer fist soutilment glacier
Enmi consentement de mortelment péchier,
Mès ne fist pas le fet ou ne li voult laissier.

Non pourquant fait l'éust, mais n'en out pas laisir.
Trop laidement vouloit son droit seigneur traïr;

[1] Ce dit est ainsi nommé parce qu'il y est question de petits anneaux (*anelés*).

Mès puis s'en repenti; si l'en convint souffrir
Crueuse pénitance, com vous porrez oïr.

Vous savez bien c'on dit en reprouvier souvent:
« Qui est bien ne se mueve; mès qui à mal se sent,
Tantost s'en doit geter s'il est en aisement. »
Je le vous di pour tant, belle très douce gent,

Que qui est en péchié tantost s'en doit issir:
A chéoir n'a pas honte si grant comme en gésir.
Aucuns se laissent si en péchié endurcir
Que la grâce de Dieu ne puéent revenir.

En la guyse c'on dit du roi Antiocus,
Qui cuidoit plus valoir que Dieu qui est lassus:
De trestous maus estoit garniz et revêtus,
Ne prisoit tout le monde valissant .ij. festus.

Il voult les serjanz Dieu en touz lieus tourmenter;
Plus fausse créature ne povoit-on trouver.
Jhérusalem cuida une foiz graventer,
Mès le douz Roys des roys ne le voult endurer.

Dieu laisse bien régner à la foyz faus gloutons
Et leur donne des biens temporielz plus qu'aus bons;
Mès en la fin ont-il de leur fais guerredons
Ainsy comme le roy de qui nous vous parlons,

Qui fist parmi sa terre mander toute sa gent,
Car le pueple de Dieu cuidoit metre à torment.
On dit que ceux qui suefrent assez et longuement,
Que quant ce vient au fort trop euvrent cruelment.

Tout en ce point fist Diex du roy que je vous dis :
Quant vit qu'en son malice estoit si endurcis,
Un mal li envoia dont il fu si acquis
Qu'il n'out en tout son ost garson tant fust chetis

Qui s'aprochast de li pour nule riens vivant,
Car son corps, qui estoit moult bel et avenant,
Devint si très mesel et tant forment puant
Que touz ceus d'entour li aloit enpulentant;

Li méismes au cuer si grant meschief avoit
De la propre puour qui de son corps issoit
Qu'il li estoit avis que d'angoisse erevoit;
Les vers de touz costés de li issir véoit.

Quant le meschéant roy tel destrece senti,
Bien crut que Diex estoit plus grant mestre de li.
Adonc de nostre Sire avoir cuida merci;
Mès donques n'en ot point : trop tart se repenti.

Ses membres li chaïrent trestouz par pourreture;
Au déable fu s'âme et mourut en laidure.
Touz ses meilleurs amis virent sa mort si sure
C'onques ne li aidièrent à avoir sépulture.

Es fosses fu getés en la guise d'un chien;
Plus a .i. hons honnor, plus doit savoir de bien.
Le chetif perdi s'âme et son corps et le sien :
Ainssi va de celui qui Dieu ne prisent rien,

Qui orgueilleus se portent pour biauté ou pour sens,
Pour avoir ou pour force, ou pour leur fors parens.

Si voit-on au jour d'uy grant quantité de gens
Que, quant il sont malades ou ont autres tormens,

Il croient trop bien Dieu et le vont reclamant,
Et prometent qu'iront assez de bien fesant;
Mès quant se sentent aise, sachiez il vont disant
En la guise c'on va d'un bon homme contant,

Qui en la mer estoit en grant péril mortel :
A saint Michiel promist sa vache et son véel;
Mès dès ce qu'il perçut qu'il fu en son hostel,
Il dist à saint Michiel ne vache ne véel.

Le païsant sout bien saint Michiel apeler
Au fort, mès n'en tint conte quant fu hors de la mer;
Et pour cela dit-on : « Promettre sanz donner
Ne vaut rien, se ce n'est à fol reconforter. »

Mès Diex n'est mie fol, voir : quant nous li prometon
A faire bonnes euvres et nous ne les faison,
Nous nous mocon de li; si nous en sentiron
S'à vraie pénitance en la fin n'en venon,

Ainsi comme fist celle de qui je vous vueil dire,
Qui pour son péchié vout endurer grief martire.
Le navré ne doit pas avoir honte de myre,
Ains doit monstrer sa plaie : plus couve, plus empire.

La dame de qui j'ay la raison pourposée
Estoit de Bouloignois, de moult noble gent née.
I. chevalier la prist de bonne renommée :
De li ot .ij.enffans jumeaus d'une portée.

Li sires ot grant joie; Dieu loa bonnement
Et le baron saint Jaque, qu'il requeroit souvent.
I. jour dist à la dame qu'il avoit grant talent
D'aler au saint apostre en Galice briefment.

La dame, qui avoit son mari forment chier,
Li dist : « Mon chier seigneur, por amour vous requier
Que je voize avec vous; bien me vueil traveillier
Pour l'amour de saint Jaque : j'en ay grant desirrier.

Li sires, qui amoit la dame de cuer fin,
Li dist : « Trop estes tendre pour faire tel chemin :
Il se faut tart couchier et lever bien matin;
Pas n'ont toutes leur aises li loyal pélerin. »

La dame respondi : « Bien vueil mal endurer
Pour l'amour de saint Jaque, qui nous vuille sauver. »
Le chevalier dist : « Dame, bien m'i vuel acorder;
Vostre dévotion ne vous vuel pas oster. »

La dame fist grant joie quant oy l'acordance;
Mès puis l'en y avint doulereuse grevance.
Par l'art de l'enuemi on n'a que decevance,
Com vous orrés, se Dieu m'en donne la puissance.

Trop vilainement fu la dame deçéue;
Il li vausist trop miex qu'ele ne fust méue.
Le chevalier, qui ot sa chose pourvéue,
Droit lendemain de Pasques s'esmut sanz attendue.

O li mena sa fame; miex li vausist laissier.
Moult bien furent montez, s'orent .i. escuier,

Et .i. loial vallet qui menoit le sommer;
Mès ou chemin trouvèrent .i. autre chevalier.

De leur païs estoit; n'out qu'un garçon trotant:
O ceus s'acompaigna dont je vous voiz parlant.
Au premier leur monstra d'amistié grant samblant,
Mès puis les tourmenta com vous orrez avant.

S'en out-il en la fin très doulereus louier,
Com vous pourrez oïr bien briefment prononcier.
Très douce gent, on dit souvent en reprouvier
Qu'à paine se puet-on de traïson guetier.

Le jonne chevalier, qui n'avoit point de fame,
Toutes foiz qu'il povoit aprouchier de la dame
S'amour li requeroit, de quoi c'estoit disfame;
Mès celle, qui pensoit au sauvement de s'âme,

Li disoit à briez mos : « Vostre paine perdés :
Se monseignour savoit ce que me requerez
Il vous en mescherroit, jà ne vous en doubtez :
Comme fauz pélerin, par foy, vous maintenez. »

Icelui, qu'estoit chauz et plain d'art d'anemi,
Li disoit : « Chière dame, dessus terre langui,
Et tout pour vostre amour; se n'en avez merci,
Mourir me convenra, loialment le vous di. »

Le mari à la dame à ce pas ne pensoit :
Pour son loyal amy l'autre touz jours tenoit
Qui de tout son povoir sa honte pourchassoit :
A decevoir sa fame moult grant paine metoit;

Mès la dame n'avoit de faire male envie;
Tant qu'à Saint-Jaque vindrent .i. soir après complie.
Lendemain, quant il orent la sainte messe oye
Et faites leur offrande ne se targèrent mie;

Il prinrent leur ensaignes, si ont fet leur retour.
Celui qui requeroit la dame de folour
La pria si souvent que il avint .i. jour
Qu'ele li dist : « Amis, trop souffrés de dolour

Ce c'est voir que me dites; mès fere n'oseroie
Ce que me requerez, car ne puis trouvoir voie,
Se je le fès, qu'errant eneusée ne soie. »
Quant celui l'entendi moult out au cuer grant joie;

Liement li dist : « Dame, de ce ne vous doubtés :
Bien vous conseilleray, se croire me voulez.
Jà à vostre seigneur après disner direz
Que vous estes malades; fort vous douloserez

« Et direz qu'il vous faut belement chevauchier.
Devant l'envoierés lui et son escuier
Pour atourner les choses qui nous aront mestier;
Mon garçon s'en ira avec eus sans dangier :

« Nous dirons que après irons tout belement,
Et que truisson tout prest jà à l'avesprement :
Et nous iron couchier bien et privéement
En tel lieu où feron tout à nostre talent;

« Et puis demain matin, au point de l'ajournant,
Chevaucheron vers euz : bien les iron trouvant;

Lors à vostre seigneur feron fort entendant
Qu'ennuit mourir cuidâtes en droit souloil couchant,

« Et que de certain fustes si très mal atournée
Qu'entre bras ou chastel fustes par moy portée. »
La dame qui s'estoit longuement bien gardée,
Fu par art d'anemi laidement enchantée.

Elle crut le traître, dont fist grant foleté;
Puis l'en convint sousfrir assez de povreté.
Quant vint qu'acomplir durent leur fole volenté,
Forment leur mesavint, si comme je diré.

La dame, qui avoit le corps plaisant et bel,
Estoit par son droit nom apelée Ysabel.
Li et le glouton vindrent droitement au chastel :
Errant se herbergièrent dedans .i. grant ostel.

Mès le mari la dame, qui s'en estoit alé
Pour retenir l'ostel, dès qu'il ot commandé
D'atourner au souper, Diex li mist en pensée
Qu'alast contre sa fame : jà orés grant pité.

Quant ne l'encontra pas il fut tous esperdus;
Mais il trouva .i. homme qui estoit touz chanus
A qui il demanda s'avoit tiex gens véus,
Et il li dist : « Biau sire, par Dieu qui maint lassus,

« Orains les vit aler droit vers ce chastel-là. »
Le chevalier l'oy, forment esperonna,
Car près estoit de nuit; Dieu si bien li aida,
Qu'en l'ostel où estoient trestout droit ariva.

De mautalent verti et dist sanz remanoir :
« Ferray le faus glouton et la fausse douloir!
C'est ma fame espouse, je le vous di pour voir :
Fetes; monstrés-le-moy : il les me faut véoir. »

L'oste et l'ostesse à l'uis de leur ostel séoient :
Le chevalier enquist se tiex genz y estoient,
Et il li respondirent que couchier se vouloient;
Il fu touz esbahis de ce que li contoient.

L'oste li requist : « Biau sire, par amour vous requier
Que chéens ne leur faites ennuy ne destourbier.
Le juge de la ville est bon et droiturier :
Se despit vous ont fet, bien vous fera vengier. »

On manda le baillif, qui mie seul n'estoit.
Si comme li traîtres ou lit entrer devoit,
Qui son mauvès désir bien acomplir cuidoit,
Le mari à la dame vit, qui haut li disoit :

« Fauz, mauvès desloiaus, au trenchant de m'espée
Vous sera celle teste prochainement couspée;
La fause sera arse; bien l'ay prise prouvée. »
Pour Dieu, or entendés, douce gent honnourée!

La dame, qui estoit ou lit trestoute nue,
Pour honte de la gent fu si fort esperdue
Qu'à son mari a dit, com fole malostrue,
Que rien ne li estoit : trop fort fu decéue,

Car elle renioit son droit loyal mari
Pour l'autre, qui n'avoit onques géu à ly.

Quant le mauvès glouton son parler entendi,
Il prist grant hardement; devant touz dist ainsi :

« Biau seigneurs, vous véés ci endroit en présent
Que couchier me vouloie bien et paiseblement;
Mès cel chevalier-ci y met empéeschement
Et dit que j'ai erré contre li fausement;

« Mès il ne dit pas voir: Diex en scet mon courage.
Il n'a rien en la dame; je l'ay par mariage;
Et se desdire l'ose, contre li tent mon gage. »
Lors le mari la dame, qui estoit preuz et sage,

D'aïr [1] bailla son gant: au baillif l'a tendus,
Puys a dit en tel guyse : « Se ne l'en rent confus,
J'acort que je soie com recréant pendus;
Et se il avient chose que par moy soit vaincus,

« Qu'à mon talent me puisse de ma fame vengier
Et la puisse mener en mon païs arrier,
Et li glouz soit pendus qui m'a voulu trichier. »
Lors l'autre dist en hault : « Bien m'y vueil otroier. »

On fist lever la dame; en prison fut menée
Dedens une fort chambre, où moult bien fu gardée,
Et son mari et l'autre tindrent prison fremée
Tant qu'à tous les seignours d'environ la contrée,

Pour voir la bataille et pour le droit jugier,
Le mari à la dame manda son escuier

[1] *D'aïr*, de colère; *ira*, ire.

Et le garson aussi qui menoit le sommier:
Bien se pourquist de ce qui li estoit mestier.

L'autre, qui out la dame par son parler muée
Sanz ce c'onques l'éust charnelment adesée,
Fu noblement armés quañt vint à la journée,
Mès il a la bataille moult forment redoutée;

Car de certain savoit que siens estoit li tors;
Non pourtant il estoit biaus et jonnes et fors,
Et si prisoit forment la force de son corps;
Mès quant ce vint au jour que il furent hors

Pour la bataille fère qu'il orent esméue;
Mès la dame, qui fu en la prison tenue,
Estoit si tormentée et si fort irascue
Qu'elle voulsist bien estre dedens terre fondue.

Elle disoit : « Douz Diex! que m'est-il avenu?
Bien est mon las de cors en grant vilté chéu
Par ce faus losengier, qui puist estre pendus!
Mais, Diex merci, pas n'a ovecques moy géu.

« Non pourquant de touz poins m'y estoie acordée:
Mon mari renoiai com fame forsenée;
Mais se je devoie estre dedens .i. feu getée,
S'en dirai-je le voir: n'i a mestier celée. »

Ainsi se dementoit la dame toute jour.
Par une des fenestres qui estoit en la tour
Vit armé son seignour pour aler en l'estour,
Qui se devoit combatre contre le traïtour,

Qui d'autre part se fist moult richement armer.
On aporta les sains pour eulz faire jurer [1] :
Cil qui out droit s'ala à genoullons geter;
Tantost qu'il vit les sains il prist haut à parler,

Et dist : « Seigneurs, je jure par les sains qui sont ci
Et par trestouz les autres de quoy Dieu est servi
Que cest mauvès glouton qui ci est m'a tray
Et fortraite la dame à qui je sui mari.

« Je pensoie que fust .i. loial pélerin
Qui requerist Saint-Jaque où j'ai fait le chemin;
Mès pire l'ai trouvé assez qu'un Sarazin.
Regehir le ferai ains que jour pringne fin.

« En bonne loyauté à compaignie l'avoie :
Autant que à mon frère en son corps me fioie;
Ma fame m'a tolue et tournée en tel voie
Qu'à tort et sanz raison par son art me renoie;

« Onques mès ne la vi mauvèse ne sauvage :
Par amours mandés-la, si sarai son courage. »
Lors la fist-on venir sans nesun arrestage;
Mès n'osoit créature regarder el visage.

Elle estoit si hideuse que ne savoit que faire.
Quant son mari la vit, haut li dist par contraire :

[1] On appelait *jurer sur sains* faire un serment sur les ossements des saints. Dans la *Tapisserie de Bayeux* Harold est représenté jurant sur un reliquaire fidélité à Guillaume. — Voyez l'édition que j'ai donnée de ce monument de concert avec M. de Sansonetti (Paris, 1837).

« A! dame pélerine, moult semblés débonnaire:
Devant les bonnes gens levez haut le viaire. »

Tantost comme la dame son parler entendi,
A nuz genous se mist par devant son mari,
Et dist : « Merci requier : bien connois que je di
Que je vous renioie; ce fu art d'anemi.

« Bien connois que vous estes mon droit loial espous
Et que j'ai .ij. biauz fiux en Boulonnois de vous;
Mès cel losengier-là, qui est foux et estous,
M'avoit souvent requise par moz courtois et douz;

« Mès onques n'out à moi charnele compaignie.
Bien connois que du tout m'y estoie otroiée
Quant Diex vous amena et la Virge Marie:
Bien vueil mourir en l'eure se j'ai mort deservie. »

Son mari respondi : « Pas ne fustes bien sage
Quant ovecques moi venistes ou saint pélerinage
Pour moi fère tel honte; vous i arés domage. »
Lors l'autre chevalier dist haut en son langage :

« Seigneurs, or entendez, pour Dieu, granz et petiz :
Je jure sus les sains qu'avez en présent mis
Et sus trestouz les sains qui sont en paradis,
Onques de vilanie la dame ne requis,

« Ançois me requeroit et menu et souvent. »
Les gens qui là estoient s'esbahirent forment;
Bien pensèrent qu'ot fet desloyal serement.
Lors le mari la dame li dist moult fièrement :

« Faus desloyaus, mauvès, vous y avés menti !
Autres choses dirés ains que partés de ci :
Congnoistre vous ferai comment m'avez tray;
De Dieu et de saint Jaque l'apostre, vous défi. »

La dame, c'on avoit en la tour remenée,
Maudisoit forment l'eure qu'ot onques esté née;
Dévotement prioit la Virge couronnée
Qu'el vousist son mari sauver celle journée.

Celle, qui en la tour forment se démentoit,
Pramist à Jhésu-Crist, se son seigneur sauvoit,
Que jamès en sa vie son col ne passeroit
De rien qui mort goutast. Douz Diex! pas ne pensoit

Au doulereuz tourmenz ne au crueus despis
Qui li fist en présent de ses meilleurs amis.
Onques mès corps de fame vilaine ne gentis
Pour si petit mesfait ne fu en tel point mis.

Ainssi com vous orrés, se tout mon dit recort,
Le jonne chevalier, qui avoit moult grant tort,
Pour ce que se sentoit légier, hardi et fort,
Cuida bien mater l'autre, mès Diex li fist confort

Et le baron saint Jaque, en qui out grant fiance.
A celui qui out tort avint tel meschéance
Que quant il fu el champ son cheval n'ot puissance
D'aler encontre l'autre. C'estoit grant demonstrance;

Car touz jours reculoit, et prist à regiber
Si fort qu'il fist son maistre contre terre verser.

Lors le mari la dame ne le vout deporter,
Ains li ala son glaive parmi le corps bouter.

Quant cil senti le coup, lors dist à haute voiz :
« Sire, pour Dieu merci, ma mauvestié congnoit:
Vostre fame requis d'amer par pluseurs foiz.
De mal eure la vi : pour li à ma fin voiz.

« Non pour quant elle m'ot au derrain en couvent
Que feroie de ly du tout à mon talent:
Si éussé-je fait, mès je n'en fis nient;
Car trop sourvenistes : avecques vous grant gent,

« Quant couchier me voloie ou lit la dame virent. »
Lors, quant nobles hommes s'arraison oïrent,
Traïner au gibet et puis pendre le firent;
Toute quite la dame à son seigneur rendirent,

Et li prièrent tant qu'il la vousist quiter;
Mès onques le seigneur ne s'i vout otroyer,
Ains dist qu'il s'en sara bien par raison vengier
Quant venra au païs qu'avoit à habitier.

De la ville parti; la dame fist monter
Sur un povre roncin que out fet acheter;
Mès onques en chemin ne vout à li parler
Ne il ne la daignoit qu'à paines regarder.

D'aler en son païs li sire se hasta :
Onques avec la dame ne but ne ne menga,
Ne ne jurent ensamble. Celle, qui se doubta
D'aver grant vilanie, forment se dementa;

Mès guères de pité n'en avoit li preudon,
Ains pensoit qu'il penroit de li venjoison.
Aussi tost que il fu en sa possession,
Tous les amis la dame manda en sa maison,

Et si i fist des siens venir à grant plenté.
Or entendés qu'il fist, pour sainte charité :
Il apela sa fame, qui avoit grant biauté;
Moult bien la fist vestir, puis li a commandé

Qu'elle alast en la sale les bonnes genz véoir
Qui estoient venuz digner en son manoir.
Cel jour fist un mengier qui cousta grant avoir :
La dame se laissa devant ses piez chéoir;

En soupirant du cuer a dit à moult grant paine :
« Douz sire, pour la grâce, qui ne fu pas vilaine,
Que Diex fist à la douce Marie Magdalaine,
Aiez merci de moy! Bien voy et sui certaine

« Que vous voulés de moy devant chascun vengier;
Mès trop miex, s'il vous plest, emporrés esploitier.
Fètes secrètement vostre cuer esclarier,
Si que nos .ij. enfans n'i aient reprovier;

« Car vous les engendrâtes, chier sire, par ma foy!
N'onques homme que vous ne jut onques à moy.
Combien que m'otroiasse à fère le desroy
Par l'art de l'anemi, ne plout à Dieu le roy.

« Metez-moi en tel lieu, se vostre cuer l'otroie,
Où lune ne soleil jamès nul jour ne voie;

Moult ay promis : c'est drois que fort pugnie soie. »
— « Fause, dit lors li sires, trop trouvas male voie :

« Quant tu me renias, ce fu grant estoutie.
Je ne say gré qu'à Dieu et à Virge Marie
Et au baron saint Jaque de ce que suy en vie :
En grant péril de mort fu par ta lécherie.

« Va de ci, et te digne avecques tes amis ;
Jamès ne les verras, sur Dieu le te plevis. »
Lors fu le cuer la dame si fort espoüris
Que elle se pasma dessus le marbre bis.

Son seignour la leva, puis la sist sanz séjour
A la plus haute table et ses amis entour.
De vins et de viandes orent assez cel jour :
Le seigneur de l'ostel qui fu en grant tristour,

Dès qu'il orent lavé dist haut : « Or entendés :
Seigneurs, ne savés pas pourquoi vos ai mandés :
C'est pour .i. jugement que, c'il vous plaist, ferés
D'un fait qui vous sera maintenant recordés.

« Un chevalier erroit il n'a mie granment
Avecques li sa fame, qu'il amoit loyalment ;
Mais .i. autre jonne homme la requist si forment
Qu'elle acorda du tout à fère son talent.

« Mès voir, il ne povoient lieu ne place trouver,
Tant que hors du chemin s'allèrent destorner :
La fause à son mari s'alla tant dolouser
De mal, que l'envoia pour haster le souper.

« Mès courage n'avoit que ce soir la véist,
Ançois se herberga et coucha en .i. lit.
Son ribaut s'i vouloit couchier sans nul respit,
Quant le mari la dame i sourvint, qui tout vit.

« Tuer cuida la fause et son ribaut aussi;
S'avoit-il amené pluseurs gens avec li;
Mais celle, qui avoit en son corps l'anemi,
Devant ceus qui là furent renoia son mari.

« Si fort fu par sa fame tenu le chevalier,
Que gage de bataille li en convint baillier
Contre l'ami la dame; mais Diex le droiturier
Vout sauver le preudomme et nuire au losengier;

« Car ou champ fu vaincu et encroué au vent.
Lors r'ot le chevalier sa fame quitement;
Tant a fet que elle est dedens son tenement;
Mès bien vous di que jaime le chevalier granment;

« Car privé suy de li moult a longue saison,
Conseil m'a quis comment penra la venjoison
De celle qui a fet vers li tel traïson :
Chascun de vous en die ce qui l'en semble bon. »

Lors le père à la dame, qui estoit touz flouris,
Qui ne sout pas pourquoy tiex moz estoient dis,
Respondi : « Voir s'estoie de tel fame garnis
Qui m'aroit fet tel honte, son corps seroit bruis. »

A son dit s'acorda la compaignie toute.
La dame fu entr'eus, qui estoit en doute :

El n'osoit dire mot, ains soupire et escoute;
De honte vousist estre confundue et desroute.

Lors parla son mari, qui estoit preuz et sage,
Et dist : « Seigneurs, ma fame est de vostre lignage:
Sachiez bien que c'est celle qui m'a fet tel domage;
Mès ne sera pas arse, car je n'ay courage :

« Et s'en penrai venjance crueus par autre tour. »
Lors les amis la dame requirent par douçour
Qu'en tel point s'en venjast ne fust leur deshonnour,
Et il leur respondi que jamès à nul jour

N'en orroient parole. Un soir la fist mander :
Droit au port de Ooissent [1] bien s'ala confesser
De trestouz ses pechiez que elle pout penser :
Bien cuida qu'en la mer la vousist-on geter.

Elle avoit .i. anel de fin or seulement :
Son mari li osta de son doy rudement;
En la mer le geta et dit qu'acordement
N'ara à li se Diex l'anel d'or ne li rent.

Il ne pensast jamès en nesune manière
A revoier l'anel dont la pierre fu chière;
Mès puis le vit-il et ot la dame chière
Plus que devant ; mès lors out volenté si fière

Qu'ennelés ot fet fère gros et rudes de fer:
Es .x. dois à la dame les a fet .x. bouter

[1] *Ooissent*, Ouessant; *Uxantus*.

Si fort qu'il n'estoit homme qui les poïst oster;
Es puis la commença forment à ramponer

En disant : « Belle dame, de ticz anés avés
Dont toute vostre vie en saisine sercz. »
Elle respondi : « Sire, fêtes vo volentez. »
Il la prist par le bras et dist : « Oultre passez. »

En .i. batel la mist où il n'avoit riens née,
Puis la bouta en mer de moult grant alenée.
La dame s'escria : « Sire, s'il vous agrée,
Pensés de vos enfans; leur mère est adirée.

« Je vous commant à Dieu. Puisqu'ainssi departon,
De mes péchiez me face Nostre Seigneur pardon! »
Le seigneur s'en revint tout pensant en maison.
.I. petit de la dame, se il vous plest, diron

Qui estoit u batel, seule, sanz nul soulas.
Les ondes la fesoient aler puis haut puis bas;
Elle dist : « Très douz Diex, qui sauvâtes Jonas
El ventre à la balaine, car ne m'obliés pas.

« Et s'il vous plest ainsi que soie noïe,
Aiez merci de m'âme, qu'elle ne soit périe,
Et sauvés monseigneur et toute sa mesnie! »
Adonc vint .i. vent devers destre partie,

Et au plaisir de Dieu le batelet mena
En .i. ille de mer où âme n'abita.
Lors prist la dame terre; tout partout regarda :
Ne vit homme ne fame, dont moult se dementa.

En celle ille de mer n'ot borde ne maison,
Pain ne blé, ne farine, ne autre garnison[1];
Mès poumetes sauvages y avoit grant foison,
Rouses et aube-espine et maint espès bisson.

La dame sospira; Dieu prist à reclamer,
Car si grant (paor) avoit que ne povoit durer.
Des poumetes sauvages commença à casser,
Car .ij. jours et .ij. nuys l'out falu jéuner,

Des herbes et des pommes que par l'île trouvoit
Vesqui .xl. jours; de citernes bevoit
Qui estoient en l'île, et puis, quant il plouvoit
En .i. creus d'un viex arbre à garant se boutoit.

Bonne gent, pour .i. mot qu'elle dist par folie
Et pour soy consentir au mal que ne fist mie
Souffri moult de douleurs, mès ains que perdit vie
Out, si com vous orrés, pès à sa compaignie;

Mais ainçois li convint pluseurs maulz endurer.
Des aneles de fer vous vueil .i. poi parler
Que son mari par force li fist ès dois bouter :
Tant li firent d'angoisse que fort est à conter;

Car les .x. aneles si très estrois estoient
Que les dois et les mains moult forment li enfloient;
Le cuir et la char tendre de touz poins li rompoient:
Poi de gent en bon gré telle douleur prendroient;

[1] *Garnison*, approvisionnement. — Voyez, pour ce mot, page 43, note 2, de mon 1er volume des *Œuvres complètes de Rutebeuf* (Paris, 1838; chez Ed. Pannier).

Mès celle avoit au cuer si ferme repentance
Tant plus sentoit de mal et de dure puissance,
Lors baisoit les aneaus en dévote plaisance
Et prioit Jhesu-Crist par sa digne puissance

Gardast de mal celui par qui li furent mis,
Et disoit : « Voir, mon corps déust estre bruis
Quant reniai celui qu'estoit mon droit maris
Et le mis en péril d'estre vilment fenis. »

Quant celle out dedens l'île esté .xl. jours,
Qui estoit tout adès en lermes et en plours,
Li très douz Jhesu-Crist li envoia secours ;
Si souffri-elle puis assez d'autres doulours,

Si comme je dirai, s'il plest à Dieu le père.
Vous n'oïstes pieçà plus piteuse matère :
La nuit d'une Saint-Jaque, que la lune fu clère,
S'agenoulla la dame qui souffroit grant misère

Et dist : « Glorieus Diex, qui vousistes aler
Xl. jours entiers ou désert jéuner,
Donne-moy en cest monde tiex paines endurer
Qu'en la parfin me puisse envers vous acorder

« Et à mon bon mari, qui me hait et droit a.
Saint Jaque, douz apostre, vostre feste sera
Demain, je le sai bien : l'anemi me tempta
Quant de vous revenoie ; en griés las me bouta :

« Vueillez prier pour moy à la Virge pucelle
Qui porta le douz fruit qui pécheurs rapele

Qu'en cest monde çà jus face penance telle
Qu'après ma mort soit m'âme devant Jhesu-Crist belle;

« Car du corps ne me chaut. » Bonne gent, or oez
Comment le Roy des roys est plains de grans bontez.
A paines ot la dame ces parlers definés
Quant elle vit venir droit vers l'île .ij. nés;

Car .i. estourbellon leva en haute mer
Qui fist les .ij. vessiaus dessous l'île ariver.
Il dit voir qui le dit, moult l'ay oy conter,
Que jà ne périra ce que Diex veult sauver.

En l'une des nés ot .i. conte palazin
Qui avoit pluseurs villes dessus le grant chemin
En Espaigne, par où passent li pelerin
Qui vont droit à Saint-Jaque; moult ot cuer pur et fin.

Premier perçut la dame; adonc dist à sa gent:
« Je voi là une dame qui moult a le cors gent. »
Hors de la nef issi, vers li vint hastiment,
Et puis la salua bel et courtoisement.

Après dist doucement: « Qui vous amena ci? »
Elle respondi: « Sire, voir une nef péri
En la mer où j'estoie en cel batel sailli:
Au gré de Dieu ving çà; de noier me gari.

« XI. jours est plus ci que je ne vi pain. »
Le seigneur l'emmena, qui fu bon et certain,
En la nef. Bien pensa que elle éust grant fain :
Il fist devant li metre de viandes tout à plain;

Mès qu'à pain et à eve ne vout onques touchier.
Si l'esforçoit souvent le seigneur de mengier;
Mès quant perçut les mains fort se prist à seignier
Que les aneaus li orent trop fort fet domagier.

Lors li dist doucement celui qui fu courtois:
« Dame, se Diex me gart, ce seroit grant desrois
Se ne fètes oster ces anelés estrois
Qui ainssi vous afolent et les mains et les dois.

« Il a si ens .i. mire qui bien les ostera :
D'une petite lime souef les limera;
De la doulour qu'avez tantost vous garira. »
La dame respondi : « Sire, jà n'avenra

Que les anelés chient hors de mes .x. dois jus;
Se n'est pas le vouloir de Dieu qui maint lassus. »
Il partirent de l'ile quant l'ore fu chéus;
A .i. des pors d'Espaigne sont à ville venus.

Le conte vout la dame en son païs mener,
Mès elle li proia qui li vousist prester
Lieu sus le grant chemin où péust demourer,
Afin qu'elle péust as pelerins parler

Qui travaillent leurs corps pour la saint Jaque amour.
Li sire respondi: « Trop souffrés de doulour. »
Celle dist doucement : « Servir mon créatour
Vueil de tout mon povoir; n'ay soing d'autre labour. »

Au conte, qui estoit douz et loial et sage,
Plesoit moult de la dame le corps et le visage.

Il li dist : « Voir, je croi qu'estes de grant lignage;
Volentiers vous penroie par loyal mariage.

« Tantost seroit le mal qu'avez ès mains garis;
Après moy, s'il vous plest, tenrés tout mon païs.
Moult suy riche d'avoir qu'en m'effance conquis;
Onques n'espousai fame, ne n'ai fille ne filz. »

La dame dist : « Sire douz, de basse gent sui née:
Ai grant part de ma vie com pécheresse usée:
Penance me faut faire; pour estre racordée
Voué que jamais d'omme ne seroie privée;

Mès, pour Dieu, fètes-moy ce que vous ai requis!
Je prierai pour vous et pour tous vos amis. »
Li sires, qui estoit plain de certain avis,
Li fist ou chemin fère .i. biau lieu et faitis.

Xij. fames i mist qui beguines estoient,
Et leur amarti [1] rente de quoy elles vivoient.
Li pélerins de çà qui à Saint-Jaque aloient
Par devant celle ostel dont je vous di passoient.

La dame, qui avoit en Dieu servir la cure,
Combien qu'éust mol lit gesoit à terre dure;
Bonne vie pour l'âme menoit, mès moult fu seure :
A son corps pas n'avoit apris tel nourreture.

Le conte, qui avoit tel lieu fet ordenner,
Venoit souvent la dame véoir et visiter;

[1] *Amarti* pour *amorti* : amortir une rente.

Car loyaument l'amoit sans nul vilain penser :
Mès la mort, qui tout prent, vint au seingneur hurter.

Quant il perçut sa fin et sout qu'il se mouroit,
La rente de la ville, qui .v.c. mars valoit,
Vout laissier à la dame qui saintement vivoit.
Lors trespassa li sires, qui moult amés estoit.

La dame de la rente fist fère .i. biau moustier
Et .i. bon hospital pour povres herbergier.
Chascun parloit de li et avant et arrier;
De conforter les povres ne se povoit targier.

Par le païs aloit de li grant renommée;
De pénitance faire n'estoit onques lassée.
Souvent requeroit Dieu et la Virge loée
Qu'en vers son droit seignor péust estre acordée.

Dévotement prioit aussi por ses .ij. fiex,
Qu'encore les véist sains et saus de ses iex.
Pour Dieu, or entendés trestous, jonnes et viex;
S'orrés les grans vertus que fist le Roy des ciex,

Par quel point il donna talent au chevalier
De retrouver sa fame que il en fist chacier.
En .i. quaresme avint, .i. pou devant mengier,
Que li sires ala véoir son cuisinier

Qui atornoit poisson; mès dedens l'un trouva
L'anel qui fu la dame qui par mer s'en ala.
Le seingneur le connut, tendrement le baisa:
Pour l'amour de sa fame de pitié lermaia.

« Très douz Diex, dist li sires ; certes se je cuidoie
Que trouvasse la dame, voulentiers la querroie ;
Mès de perdre ma painne forment me douteroie.
Voir, de cest anel-ci doy bien avoir grant joie,

« Car je pence que Dieu le m'a fet envoier
Pour avoir remembrance de ma lasse moullier
Qu'en .i. batel laissai en doute de noier ;
Mès peust-estre que Dieu li a voulu aidier. »

Le chevalier s'ala à Saint-Jaque vouer,
Et dist qu'il li fera ses .ij. enfans porter
Afin qu'encore puist sa fame retrouver ;
Adonc fist ses .ij. fiex pardevant li mander.

Ceulz i vindrent tantost, qui leur père doutoient.
De trestoutes faitures moult bien li resembloient :
Vij. ans tant seulement de droit aage avoient ;
Encore de leur mère nulle riens ne savoient.

Quant leur père les vit, fort prist à souspirer :
Ses choses ordenna pour à Saint-Jaque aler.
Dedens une litière fist ses enfans porter ;
De conter leur journées ne me quier jà meller ;

Mès herbergier se firent .i. soir ains l'anuitier.
A .ij. lieues de là où estoit sa moullier.
La dame après souper parloit à son portier :
Entant devant la porte passoit .i. messagier.

La dame le hucha, qui avoit grant envie
De savoir s'il venroit âme de sa partie.

Au messagier a dist : « Frère, di, je te prie :
Sés-tu s'il vient nului de devers Picardie? »

— « Dame, dist-il, oyl; demain passera ci
Uns hons de Boloignois, bon chevalier hardi,
Qui ses .ij. filz amainne à Saint-Jaque avec li. »
Lors dist la dame bas : « Bien croy c'est mon mari.

Lors n'en fist nul semblant, ainz prist Diex à loer :
Lors d'un soutil engin la fist Diex aviser :
A sa gent coumanda c'on ne laissast passer
Pelerin lendemain s'à li n'aloit parler.

Lendemain, par matin, si com prime sonnoit,
Vint là le chevalier qui ses enfans menoit;
Mès les serjans li dirent qu'avant ne passeroit
S'à la dame du lieu congié n'en demandoit.

Li sires, qui n'estoit outrageus ne estous,
Leur dist : « Ne vueil pas désobéir à vous. »
Son escuier hurta en disant : « Frère douz,
Alés droit à la dame parler pour nous trestous. »

Lors à l'ostel la dame s'en ala l'escuier.
Elle dist quant le vit : « Dont estes, frère chier? »
— « Voir, de Boulonnois, dame, à .i. tel chevalier
Qui .ij. filz jumeauz mainne au Saint-Jaque moustier

Afin qu'il puist la mère aus enfans retrouver.
I. anel qu'elle avoit geta dedens la mer
Pour ne sai quel despit; il le r'a sans fausser. »
Lors commença la dame forment à souspirer.

Non pourtant elle dist : « Amis, or entendés.
Je sai bien qu'on vous a là devant arrestés :
Se passer voulés outre, vous me creanterés
Que vous et vostre mestre par ci repasserez

« Et si ferez à moy parler le chevalier ;
De véoir les enfans ai moult grand désirier. »
Adonques respondi doucement l'escuier :
« Dame, je le vous jure sur Dieu le droiturier. »

L'escuier retourna à son seingnor tantost :
Mout bien li recorda de parler qu'oy ot.
Tous en fu esbahis, mès que dire ne sot;
Adonques se mirent el chemin à brief mot.

Il esploitièrent tant que à Saint-Jaque furent:
Bien firent leur offrendes et ce que fère durent.
A oste n'à ostesse nule chose n'acrurent :
Quant il en fu seson à retourner se murent;

Car d'aler en son lieu a chascun désirance :
Mès le douz Jhésu-Crist qui sur tous a puissance,
Vout monstrer à la dame belle senefiance ;
Car bien sout qu'ot soufferte erueuse pénitance.

Une vois li vint dire: « Ton seingnour sera ci
Et tes .ij. filz dimenche, .i. pou devant midi.
Va-t'en celle journée humblement contre li :
Quant tu l'enconterras si li requier merci. »

La dame fu mout lie quant la vois escouta :
Tous les clers et les prestres de la terre manda

Le jour que son seingnour ou païs arriva:
De processions fère doucement leur proia.

Ceulz, qui l'avoient chière, bonnement l'acordèrent;
Encontre le seingneur dévotement alèrent;
Châsses et saintuares dévotement portèrent
Et loenges de Dieu gracieuses chantèrent.

L'évesque du païs, qui savoit bien la guise
Par la confession qu'ot oïe en l'église,
Coument la dame fu vers son seingnour mesprise,
Vint droit au chevalier, et li dist par franchise

Que, se il li plesoit qu'il li donnast .i. don.
Li sires, qui estoit à merveilles preudon,
Respondi : « Je l'otroy, se fère le poon. »
Adonques vint la dame en grant dévocion;

Au piez de son mari se laissa jus chéoir
Et li dist : « Très chier sire, vueilliés merci avoir
De celle qu'anemis cuidèrent decevoir. »
Le chevalier l'ala lever sanz remanoir.

Quant il vit qu'estoit celle qu'il avoit espousée,
L'eaue du cuer li est jusques aus iex montée;
Mès quant il vit ses mains la couleur ot muée,
Car il n'i avoit celle ne fust trop mal menée;

Car les petis anneaus, qui trop estrois estoient,
La char jusques aus os usée li avoient.
Toutes les bonnes gens qui la chose véoient
Pour la pitié d'elle tout tendrement plouroient.

Lors pardevant le pueple la dame recorda
Comment son batelet en l'ille la mena,
Et la grant povreté que dedens endura,
Et la guise coument le conte l'en jeta.

Son mari li dist : « Dame, bien avez achetée
Vostre fole parolle, qui trop mal fu getée.
Or le vous pardoint Diex et la Virge loée,
Et je si fais aussi par dévote pensée. »

Pour Dieu, or entendés trestous, grans et petis,
Tantost com l'aquita ses drois loyaus maris.
Belles vertus i fist le Roy de paradis,
Car de ses dois chaïrent les anelés tous dis

Pourquoy avoit souffertes pluseurs douleurs très grans.
Lors acola la dame ses .ij. petis enfans
Et baisa tendrement; mout fu son cuer joians.
Lors ataint son mari qui fu preus et vaillans,

L'enel que par despit jeta dedens la mer;
A sa fame l'ala doucement présenter
Et li conta coument Dieu li fist retrouver;
Mès sachiez que la dame ne se vout remuer

D'aler en Boulonnois où ot grant seignorie.
Onques puis n'ot à homme charnele compaingnie :
Quant son mari le sout ne l'en efforça mie,
Ainz voua chaasté et mena sainte vie.

Douce gent, les personnes que je vous ai nommé
Usérent si leur vies, que Diex par sa bonté

Vout recevoir leur âmes en la digne clarté,
Laquelle nous otroit la sainte Trinité.
Amen.

Explicit le Dit des Anelés.

C'est le Dit de la Borjoise de Narbonne.

Ms. 198 N.-D.

Toutes bones gens doivent oyr le bien retraire
De Dieu et de sa mère qui tant est débonnaire :
Oster s'en puet-on bien de péchier, de mal faire;
Or vous dirai bon dit, qui ne me fera taire.

Vous savez tous et toutes qui sert sainte Marie
De bon cuer et de vrai sans point de vilonnie,
Ou à l'âme ou au corps quant la char est porrie,
A .c. doubles li rent en ceste mortel vie.

Un mult très bel example issy vous en devis
Comme la Dame rent loier à ses amis;
Elle scet bien hors traire des mains aus ennemis
Qui tous jors est en paine d'oster nos bons avis.

Il avint à Narbonne, qui est riche cité,
Une bourgoise y ot plaine de charité;
Mais l'ainemi, qui est si plain d'iniquité,
L'agrapa et li fist paine et adversité.

La bourgoise estoit riche ; si ot .i. bel enfant :
A l'escole fu mis, si com le truis lisant.

Les compaignons suivoit quant il fu .i. po grant :
La richeté sa mère aloit forment gastant.

La mère l'amoit moult, car plus d'enfans n'avoit;
Trop débonnairement son meffait li monstroit;
Mais il par sa foleur croire ne les voloit :
Quanqu'il pooit tenir tantost aus dez jouoit.

Li vallés si mena par lonc temps ceste vie :
La borjoise, sa mère, en fu moult corroucie;
Elle a mandé grand part du miex de sa lignie :
A son filz vouldra faire de tous ses biens partie.

Quant furent assamblé, la dame leur monstra
Comment son filz le sien vilainnement gasta.
Sa part veil que il ait, et puis si en fera
Toute sa volenté quant devant lui l'aura.

« Vous est-il bien avis que je dic raison? »
— « Oïl, font li parent, mais il est fol garçon
Quant il ne vous veult croire; foy que doi saint Symon,
Il s'en repentira, si comme nous créon. »

Elle fist sa partie voiant ceulz du lignage,
Et le vallet le prist, qui ne fu mie sage.
En la ville ala, si y tint son mesnage;
Mais tost l'ot despendu et gasté par outrage.

Quant n'ot mais que despendre si fu tous esbahis.
Or oez jà com fu decéus et traïs :
Por l'amor de sa mère, qui servoit Jhesu-Cris,
Se voult pener le déable de decevoir le filz.

Devant lui s'aparut l'ennemis erramment :
« Or te va-il, dist-il, certes moult povrement;
Mais se tu me veulz croire il t'ira richement :
Je te donrai plenté avoir, or et argent.

« Se tu veulz, dist li deables, nous serons compaignon.
J'ai de l'argent assez; largement en jouiron
Et quant cestui faudra de l'autre trouveron,
Que je sai bien où est; moy et toi l'embleron. »

— « Par foy, dist li vallés, qui fu du jeu espris,
Je ne t'en faudrai jà, s'en devoie estre occis.
Gardons que ne soions pendus ne mal baillis. »
Lors s'entr'acompaignèrent lui et li ennemis.

Il furent compaignons ensamble longuement :
Or et argent avoient à jouer largement;
Mais s'à la douce Dame par tans pitié n'en prent,
De l'enfant sera l'âme et corps à dampnement.

En ses las longuement l'a tenus l'ennemis,
Tant que par .i. matin l'enfant à raison mis:
« Compains, dist li déables, par foy le te plevis,
L'avoir que nous avions nous est trestous faillis.

« Sés-tu dont venoit ore l'avoir qu'avons joué?
Je le te dirai bien : certes je l'ai emblé.
Ainsinc reconvient faire, ou très grant povreté
Sera nostre voisine, ce sachiez de verté. »

— « Et où irai-je embler? » dist li vallés. « Amis,
Je le te dirai bien, ce respont l'ennemis;

Vien-t'en avecques moy. » Lors l'a par la main pris :
Vers le moustier le mainne; si l'a à raison mis.

« Compains, dist li déables, scés-tu que tu feras?
Çà dehors demorrai, en l'église t'en vas;
Le prestre n'i est mie : le calice embleras :
Tu revendras à moy, et puis jouer porras. »

Li vallés li respont que tantost le fera.
En l'église s'en entre, que plus n'i demora :
Dessus l'autel tantost le galice pris a ;
Or oez biau miracle, qui oïr le vouldra.

L'en voloit le service de la messe chanter ;
Les gens de la paroisse le vindrent escouter :
Cil qui tint le calice ne s'en pooit aler.
Lors véissiez les gens entor li assambler.

Car tout adez couvert le calice tenoit,
Ne destorner ne l' pot. Chascuns li demandoit
Que il en voloit faire : nul mot ne responnoit ;
Il ne scet ne ne pot, car Diex ne le voloit.

Pluiseur qui le connurent en furent moult mari.
Li prestre y acorut, qui moult fu esbahi;
Le calice li oste, à l'autel reverti.
Lors fu le valeton de toutes pars saisi.

Assez vilainement fu menez en prison.
Lors dist piteusement, plorant en sa raison :
« Las! se j'éusse fait à ma mère son bon,
Je ne fusse ore mie mené comme larron. »

Quant fu en la prison forment se démenta :
« Or serai-je pendu, n'en eschaperai jà,
Par maise compaignie qu'ai menée piéçà,
Se pitié n'en a cele qui le corps Dieu porta. »

Quant sa mère en oy les paroles retraire,
Sachiez qu'eleot au cuer grant ire et grant contraire.
Lors se prist à plorer, qu'el' ne se pot plus taire.
Doucement reclama la Dame débonnaire.

Moult lié fu l'ennemi quant par engingnement
Ot decéu l'enfant : or scet-il vraiement
Et se il est pendus l'âme ira en tourment,
Puis metra-il sa mère en désespérement.

Au conseil en alèrent les barons du pays :
« Que ferons, dient-il, du vallet qui est pris? »
— « Par foy, dient aucun, du fait fu pris saisis :
Autre chose n'i a fors qu'à la mort soit mis. ».

Lors fu le valeton mandé en jugement.
Les barons li ont dist : « Confesse-toy briément;
Tu es jugiez à pendre : saches certainement,
Se n'est Diex et sa mère, n'auras deffendement. »

— « Seignor, dist li varlez, or oez que dirai :
Je sui jugiez à mort, bien le voi et le sai.
Ce m'a fait compaignie, ce sachiez-vous de vrai ;
La mère Jhésu-Crist en mon garant en trai,

« C'onques ne fis forfait, fors à moi seulement
Et à ma douce mère qui le cuer a dolent,

Et ce fait dont je sui repris cy en présent;
Or me sui confessez : faites vostre talent.

« Encor vous pri, seigneur, que .i. po m'escoutez.
Quant on me menra pendre, pour Dieu de majesté,
Que par devant l'ostel ma mère me menez :
Si priera por moy et autres gens assez. »

— « Nous le volons moult bien, » dient tuit li baron.
Lors le font-il mener par devant la maison
Où demouroit sa mère qui fu en grant friçon
Por son filz ; por tel cas dolor sueffre à bandon.

Quant en la rue entrèrent si leva le noisier;
Les voisins si le vont la borjoise noncier
Que l'en mainne par cy pendre son héritier :
« Tant qu'il sera passé, dame, alez vous mucier. »

La borjoise respont : « Par mon chief, non ferai;
Ains m'en irai à l'uis quant passer le verrai :
En sa très douce bouche .i. baisier li donrai;
La mère Dieu pour li doucement prierai. »

Lors cort la borgoise plainne de marement :
A tant ès vous venir multitude de gent,
Et son fil, c'on menoit assez honteusement.
Le vallet vit sa mère, si cria hautement :

« Mère, dist le vallet mar me véistes nestre;
Mal emblai le calice dessus l'autel au prestre.
Se vous éusse créue et vous et mon ancestre,
Au gibet ne fust mie ma maison ne mon estre. »

Quant la borjoise l'ot s'est chéue pasmée.
Li voisin la redreceent; mainte lerme a plorée;
Et quant elle refu de paumoison levée
Son fil a regardé; si s'est hault escriée:

« Hay! dist la borjoise, biau filz, et que ferai
Quant hui ce jor ton corps à martyre verrai?
Certes, se tu y muers je me despérerai,
Jhésus et tous ses sains aneui renoierai.

« Certes, avant que muires .i. baisier me donras. »
Lors le courut baisier, estroit l'acole au bras;
Puis dist une parole qui ne fu mie bas:
« Biaus filz, à Dieu te rent et à saint Nicolas. »

Lors brochent, si emmainnent le vallet au juise.
La bourgoise courut maintenant à l'église :
La bare de la porte à .ij. mains a saisie;
La gent qui fu dedens a-elle tost hors mise.

Or oez la merveille et trop grant hardement,
Et miracles après sachiez certainement.
Les huis du moustier a clos sur li fermement,
Puis s'est trestoute nue despoilliée erramment.

Or oez qu'ele fist quant el fu desnuée :
En chascune mamele, qu'ele ot ou corps posée,
Une corde des cloches a fermement noée;
Lors s'esmurent les clocles par la vertu nommée.

D'icele mameles les cloches fort tira
Et à ses biaus cheveus toute s'i atira;

Parfondement du cuer en tirant souspira :
Les cloches fort sonnèrent, car Diex les espira.

Quant de tirer se fu la borjoise lassée,
Lors corut à l'ymage de la Virge honorée :
A li tance com fame qui estoit forsenée :
« Dame, dist la borjoise, or oez ma pensée :

« Dame, je t'ai lonc temps honorée et servie,
Et au besoing voit-on qu'est amis et amie :
Rent-moi tost mon enfant, que n'i perde la vie,
Ou je ferai tantost une grande folie.

« . . . .
. . . .
. . . . Tous jours te servirai
A mon loial pooir, et ta serve serai. »

Cele qui est plus douce que novel miel en rée
Sot de la borgoise le cuer et la pensée,
Et sot que l'ennemi l'avoit désespérée.
A lui se demonstra sans nule demorée.

Nostre Dame li dist : « Ne t'esmaies, amie :
Des biens qu'as fait por moi te rendrai-je partie ;
L'autre part aura t'âme ; de ce ne doubtes mie ;
Ton enfant te vois querre en santé et en vie. »

Jointes mains, à genoulz, cele l'en mercia ;
Toute nue en plorant dist *Ave Maria.*
Nostre Dame s'en part, que plus n'i demora ;
Cele se revesti et Dieu forment pria.

A la justice vint la glorieuse errant :
La corde estoit jà mise ens el col son enfant.
Estes-vous .i. brandon de feu ardant chéant :
Les gens s'esparpeillièrent, de paour vont criant.

La Virge a l'enfant par les mains combié ;
Les cordes li desneue et si l'a deslié.
La gent qui furent loing ont tout ce regardé ;
Au baillif s'en coururent : tout ont dit et conté.

Quant toute gent le sorent, forment se merveillièrent ;
Les cloches de la ville par elles si sonnèrent,
Et les pourcessions tantost s'appareillièrent :
Chantant vont l'enfant querre et sa mère menèrent.

Le pueple vit la mère le roy Jhésu puissant
Monter en paradis et leur lessa l'enfant.
Le clergié vont partout et hautement chantant ;
La bourjoise son filz va doucement baisant.

Par la Virge pucelle fu le vallet guéris
Des mains à l'ennemi qui si l'avoit trahis ;
Puis ama-il forment la mère Jhésu-Cris :
Qui de bon cuer la sert, il n'ert jà desconfis.

Ceulz et celles qui ont ce miracle escouté,
Diex leur sauve leurs corps et doinst bien et santé
A tous nos bienfaiteurs, et aient la clarté
En paradis lassus avec les trespassez.

Explicit le dit de la Borjoise de Narbonne.

CI COMMENCE

Le Dit du Buef.

Ms. 198 N.-D.

Pour donner exemple, prouesce et hardement,
Péchéeurs, pécheresses qui pèchent mortelment,
Veul recorder un dit à touz communement,
Où chascun porra prendre moult biau chastiement

Pour lui hardiement geter de ses pechiez,
Qu'il ne soit des déables u puis d'enfer sachiez:
Regardons comment Diex fu pour nous clofichiez
Et par piez et par mains en la croiz atachiez.

De très parfaite amour loiaument nous ama
Quant pour nous tel tourment et tel mort endura,
Pour nous brisa enfer et hors nous en geta,
Paradiz et sa gloire tout nous abandonna.

Dont quant il nous créa et fist en sa semblance,
Et pour nous fu clofis et ferus de la lance,
Nous ne devons pas mettre tel oevre en onbliance,
Ainz devons vers li querre et pais et acordance;

Car li anemis est soutil de nous susprendre,
Et en sez laz nous fait trebuschier et descendre.

Nous nous poons moult bien encontre li deffendre:
Par confession vraie li poons granz coups rendre.

Si tost com le déable a le pécheur féru
Du baston de péchié et il l'a abatu,
Le péchéeur doit prendre l'espée de vertu:
Jà puis par l'anemi ne puet estre vaincu.

L'espée de vertu c'est confession pure,
Qui des mains au déable gete la créature.
Celui qui par confesse se nestoie et escure
Fait à Dieu grant honnour et aus mauvais laidure.

Que ce soit vérité je le vous prouverai
Par .i. moult bel essample qu'orendroit vous dirai.
En sarmon l'oï dire: moult bien retenu l'ai;
S'entendre le voulez je le recorderai.

Et pour ce que mon dit soit plus ferme et estable,
Je pri la mère Dieu, la roze délitable,
Et son très douz enfant, le père espéritable,
Qu'à vos âmes puist estre ce biau dit proufitable.

Amen! que Diex le veulle et sa très douce mère!
Sus oevre d'anemi me faut prendre matère;
Mais combien que celle oeuvre soit honteuse et amère,
S'est la fin bonne et belle, plaisant à Dieu le Père.

Ou temps qu'il fu jadiz, .ij. bonnes gens estoient;
Par loial mariage bonne vie menoient.
.I. moult biau valeton orent que moult amoient,
Et pour l'amour de Dieu moult d'aumosnes faisoient;

Car il estoient riches, manans et assasez ;
Diex estoit de leurs biens servis et hounourez,
Les povres soustenuz, malades confortez,
Dont l'anemi estoit dolent et aïrez.

L'anemi les tempta tant com l'omme vesqui,
Mais ne le pot deçoivre vallissant .i. espi ;
L'omme, qui estoit sage, trestouz péchiez guerpi
Si bien qu'en nul péchié vilain ne s'embati.

Cil vesqui jusqu'à tant que Diex le vout avoir.
La mort vint qui le prist, ne pot plus remanoir.
S'esclaiz li convint faire et partir son avoir :
Si com il apartint Dieu en fist son devoir.

Ce preudons trespassa, s'ala de vie à mort ;
Sa femme en fu dolente et en grant desconfort ;
Pour son seignour plouroit souvent nuit et jour fort,
Mais touz jours le tempta l'anemi qui ne dort.

De cors et de visage le filz sambloit au père,
Et pour ce l'amoit moult et tenoit chier la mère.
Touz jours leur pourchassoit l'anemi honte et hère,
Qu'il convendra par force que chascun la compère.

Pour l'amour que la mère avoit à son enfant,
Le coucha avec lui tant qu'il fu bel et grant.
Anemi, qui touz jourz va le mal enortant,
Pourchassa tant qu'il furent l'un à l'autre abitant.

Ou péchié de luxure tous .ij. les embati ;
Lonc temps les y fist estre d'eulz, .ij. se départi.

La dame devint grosse et son enfant senti;
Quant s'en perçut à poi le cuer ne li parti.

Le filz, qui ot sa mère ensainte et engrossie,
Ot tel à son cuer, bien vousist perdre vie.
Adont promist à Dieu et à sainte Marie
Qu'il s'amendera de celle grant folie.

Le varlet et sa mère se vont apercevoir
Du péchié où déable les a fait remanoir.
Chascun son péchié pleure, tart, tempre, main et soir;
Mais l'anemi fait joie, qui les cuidoit avoir.

L'anemis, qui touz diz au bons decevoir tire,
Cuida bien filz et mère avoir sanz contredire
Et le fruit qu'engendré estoit en advoutire;
Mais onques n'i ot part, dont il ot duel et ire.

Ains les ot le vrai Dieu en son saint paradis,
Aussi com vous orrez ainz que le dit soit dits.
Grant pénitance en firent, si com dit li escris:
Oez com le filz fu de sa mère partis.

« Mère, dit le varlet, trop mal avons euvré;
Moi et vous ont déable laidement encombré,
Ou feu d'enfer serons et ars et desmembré;
Nous avons Dieu perdu et dyable recouvré;

« Mais se Dieu plaît le Père, jamais ne finerai.
Si serai confesser; pénitance ferai,
Se Diex plaist, ainz que muire, par quoi sauvé serai:
Je vois à nostre prestre; mon peschié li dirai. »

Or se départ l'enfès; sa mère demoura.
Tant fist qu'il vint à prestre; tout son fait li conta.
Le prestre respondi qu'il ne l'assoudroit jà,
Qu'il n'en avoit pooir; au pappe l'envoia.

Quant le varlet vit ce, si revint à l'ostel :
Bien sot qu'il avoit fait trop grant péchié mortel.
Tant fist qu'il ot monnoie de son meillour chatel :
Lors jura en plourant le sacre de l'autel,

A nus genoulz, mains jointes, jamais ne fineroit
S'aroit parlé au pape et confez li seroit.
Sa mère brait et cries qui pitié en avoit,
Qui estoit si ençainte qu'à paines son pié voit.

La mère respondi, dolente et esplourée :
« Biau filz, je demourrai pensive et esgarée.
Jamais hounour n'arai, ains serai diffamée,
Et de trestoute gent serai au doi monstrée. »

Le varlet respondi : « Ma mère, or entendez :
Vous avez tant d'avoir que nombre n'en savez;
Donnez-ent pour vostre âme, vers Dieu vous amendez,
Et l'fruit de vo ventre soigneusement gardez.

« Se déable vous a en péchié embatue
Et il vous a navrée, gardez qu'il ne vous tue.
Aiez dorenavant en Dieu vostre atendue,
Et vous serez par li aidie et secourue.

« Du fruit que vous portez faites vostre devoir;
Encor par aventure le porra Diex avoir.

S'anemis a grant force, Diex a plus grant pooir. »
— « Biax filz, ce dist la mère, certes vous dites voir. »

Tant parlèrent ensamble et la mère et le fiex
Des raisons moult piteuses et des biax mos ytiex
Qu'il se départirent plourant de leur biax yex.
L'un l'autre commanda au vrai Père des ciex.

Or demeure la mère et li enfès s'en va.
Tant fist que vint à Romme et au pappe parla.
Touz ses péchiez li conte, que riens ne li cela,
Comment jut à sa mère et comment l'engroissa.

De si grant repentance s'est l'enfès confessez
Que fondoit tout en lermes; moult estoit esplourez;
Mais il fu doucement du pappe confortez,
Et dist: « Diex t'aidera, soiez asséurez.

« Diex est misericors : de toi aura pitié;
Se li anemis t'a enbatu en péchié,
Pour ce ne t'a-il pas de touz poins gaaingnié.
Diex, qui te rachata, ne t'a pas oublié.

« Puis qu'en ta plaine vie quiers absolution,
Ferez vous pénitance en grant dévocion.
Diex, qui por toi souffri et mort et passion,
Contre les anemis sera ton champion.

« Je, qui sui Diex en terre, ange de Dieu le Père,
Et sui en la chaiere de l'apostre saint Père,
Te met en nostre garde et retieng comme frère,
Car tu es filz de Dieu et de sa douce mère.

« Sainte Eglyse a grant joie quant tu es retournez
Du grant chemin d'enfer où tu ères entrez.
Paradis te sera ouvert et deffermez
Qui à vrais repentans est touz abandonnez. »

Ainsi li apostolle le pécheeur conforta,
Mais point de pénitance adont ne li donna.
Moult bel et gracieus le vit, puis dit li a
Que s'il le veult servir avec li demourra.

« Sire, dist le varlet, volentiers demourrai.
Doucement de bon cuer et bien vous servirai. »
L'apostoile respont : « Et je te retendrai ;
De ma chambre où je gis chambellent te ferai.

« Mès chambellens seras jusqu'à ma volenté :
Robes, chevaus, deniers aras à grant plenté. »
Cil fu liez du biau don c'on li a présenté ;
Or est drois que vous die la pure vérité

Pourquoi li apostoiles le retint de maisnie
Et pourquoi ne li a pénitance baillie.
Le saint pappe douta c'anemi plain d'envie
Ne féist le varlet renchéir en folie.

S'il éust au varlet pénitance donnée
Et il fust retournez arrière en sa contrée,
Anemi par péchié r'éust fait l'assamblée
De li et de sa mère : lors fust leur mort doublée.

Assez plus que devant fust le péchié vilains ;
Et s'estoit bien li pappe et séur et certainz

Que la mère au varlet vendroit o derrainz
A Romme, pour avoir soute de ses mehains.

Pour ce ne vout le pappe qu'il r'alast vers sa mère,
Qu'il doutoit c'anemis ne leur baillast matière
De rentrer en l'ordure puant, orde et amère,
A la fin que perdissent l'amour de Dieu le Père.

Et pour ce fist le pappe le varlet demourer,
C'à sa mère n'alast par péchié rassambler.
Si lairons du varlet .i. petit à parler;
De sa dolente mère vous voudrai-je conter

Sa vie et son estat et trestout son couvine,
Et comment l'anemi la tint en sa saisine
X. anz trestouz entiers, mais la haute Royne
Servoit de tout son cuer et amoit d'amour fine;

Car des lettres savoit assez et largement:
Heures et oroisons disoit soigneusement;
En l'ounour Nostre Dame vivoit moult asprement
Iij. jourz en la semaine, et si donnoit souvent

De moult belles amosnes, que Diex par sa pitié
Li vousist garder s'âme et metre à sauveté;
Mais, combien que du sien féist grant charité,
De confesser n'avoit cure ne volenté;

Car elle ot .i. déable sus l'espaulle senestre:
Confesser li deffent; nuit et jour y voult estre:
Et s'avoit .i. bon ange dessus l'espaulle destre
Qui disoit : « Seur, va-t'en confesser à ton prestre. »

Mais si le sot déable tenir et decevoir
Que de li confesser n'avoit point de pooir.
Le termine aprocha que dut enfant avoir:
Tiex maus pristrent la dame qu'elle dut recevoir.

L'anemi, qui estoit touz jourz delez s'oreille,
D'estrangler son enfant nuit et jour la conseille;
Mais la Vierge Marie, qui pour ses amis veille,
Pour li briément secourre s'esmut et appareille.

La bourgoise estoit jà en une chambre entrée :
Ses griés maus la destraint : si s'est haut escriée;
Au premier mot a dit : « Royne couronnée,
Je muir! Sauvez-moi l'âme, que ne soie dampnée! »

L'anemi ot grant duel au bon mot qu'elle dit.
Tourmenter le cuida et li faire despit;
Mais la Vierge Marie, en qui sont tout délit,
Li a dit : « Anemi, va-t'en sanz nul respit!

« Va-t'en en sus de li, anemi Sathanas!
Elle n'aproche jamès! fui-t'en isnel le pas!
Car tu n'as riens en li; folz fu quant le temptas. »
Lors s'enfui l'anemi assez plus que le pas.

Lors s'enfuit l'anemi couroucié et dolent:
Onques puis en l'ostel n'osa estre habitant.
La pécheresse aloit doucement dépriant
La douce mère Dieu qu'elle li soit garant.

Quant son mal la prenoit, haut prist Dieu à prier
Et sa très douce mère que li vousist aidier;

Celle qui au besoing veult ses amis garder
Entra dedenz la chambre s'amie conforter.

Quant Nostre-Dame fu dedenz la chambre entrée
Devers la pécheresse a sa chière tournée:
Adonques fu la chambre trestoute enluminée
D'anges qui avec li vindrent sanz demourée.

Et quant la pécheresse aperçut la clarté
Qui fu dedenz la chambre, de cuer a reclamé
La Royne des ciex, où tant a de bonté,
Que briément la délivre s'il est sa volenté.

Nostre-Dame s'en est de la chambre tournée;
Chiés une femme vint qui l'ot lonc tans amée.
De la clarté de li fu toute enluminée
L'ostel la bonne dame; ne s'est lors arestée.

A genoullons se mist la bonne femme errant;
La douce mère Dieu va du cuer saluant.
Nostre-Dame li dist : « Va-t'en apertement
Chiés tel femme, et soies à son delivrement. »

Dès ce que la bourgoise Nostre-Dame entendi
Doucement de bon cuer errant li respondi :
« A vostre plaisir faire trestout mon cuer otri. »
Lors s'en part Nostre Dame, ses anges avec li.

La mère Dieu s'en part, ès sainz ciex remonta:
La bourgeoise s'entourne tantost qu'elle vint là.
Celle d'une fillete maintenant délivra;
Au moustier fu portée et on la baptisa.

Elle ot à non Philippe. Quant vint au baptisier
Touz ceuz de la paroisse se vont trop merveillier
De celle vaillant femme c'on soloit tant prisier,
Mais nus ne sot du père parler ne tesmoingnier.

De sa groisesse nul ne pot apercevoir,
Car elle avoit des robes du tout à son vouloir:
Ne privée n'estrange n'en sot onques le voir.
Vous orrez jà merveilles moult granz ramentevoir.

Quant la bourgoise fu de l'enfant délivrée
Partout fu la nouvelle espandue et alée.
Pour autres aventures fu la chose oubliée :
La dame après son mois est à confesse alée.

A son curé s'en vint en grant dévotion :
Ses péchiez li conta par bonne entencion;
Mais elle ne pot avoir point d'asolution:
S'elle ne va à Romme, n'en pot avoir pardon.

La bourgoise fu moult dolante et esbahie :
Bien dist que maintenant aler n'i porroit mie,
Mais bien promist à Dieu et à sainte Marie
Qu'elle yra çà avant, se Diex li donne vie;

Et, se sa fille vit, avec li la menra,
Par devant l'apostoile son péchié monsterra.
La bourgoise .x. ans en ce point demoura;
La fille devint belle et crut et amenda.

Sitost qu'elle ot .xj. ans à l'escole fu mise:
Ainz qu'elle en éust .xij. fu sage et bien aprise;

N'avoit de son aage si sage jusqu'en Frise :
En Dieu amer avoit toute s'entente mise.

La douce mère Dieu de tout son cuer servoit :
Quant ce venoit à Pasques moult bien se confessoit
Et le cors Jhésu-Crist doucement recevoit ;
Mais elle ne savoit mie qui ses pères estoit ;

Car s'elle le séust, à ce qu'elle estoit sage,
Jamais jour n'éust bien ne joie en son courage.
I. jour fu la pucelle devant le douz ymage
De la Vierge Marie, qu'elle i avoit usage.

A celle pucelete vint une avision
Qui li dist : « Belle fille, va-t'en en ta maison,
Doucement em pitié met ta mère à raison ;
Prie-li que te die comment ton père a non. »

A tant s'en part la voiz et cele est demourée.
De ce qu'elle a oy fu forment trespensée :
A son hostel s'en vint ; s'a sa mère trouvée,
Qui emplourant se claime : « Lasse ! maléurée ! »

La pucelete fu pensive et esperdue
De celle voiz qu'elle ot oïe et entendue,
Et quant trouva sa mère plourant, le sanc li mue :
De Dieu le salua, devant li est venue ;

Puis li dist : « Douce mère, c'avez-vous à plourer ?
Onques mais ne vi femme si souvent duel mener ;
Onques ne vous vi rire n'entre gent déporter,
Ne moi, tant fusse jone, baisier ne acoler.

« Touz jourz a vostre euer duel, tristresce et anui.
Ma mère, d'une chose trop merveilleuse sui :
Onques ne vous oy dire de qui fille je sui,
Ne onques de mon père parler ne vous oy

« Si com ces autres femmes parlent de leurs maris.
Dites-moi de mon père s'il est ou mors ou vis. »
Quant la mère ot sa fille, le sanc li est fremis ;
Tel destrece ot au cuer, à poi qu'il n'est partis.

Cil estargié fu aussi comme pasmée :
Quant elle pot parler si s'est haut escriée :
« Fille, mes cuers, mes enfès, la voie a desirée
Que péusses savoir qui t'éust engendrée ;

« Belle très douce fille, et je le te dirai.
J'avoie .i. moult biax filz qu'avecques moi couchai
Dès qu'il estoit petit pour ce que tant l'amai,
Et puis quant il fu grant à li m'abandonnai.

« Il t'engendra en moi : onques puis je n'oi joie.
Tu es fille ton frère, dont à poi ne marvoie,
Que je dout qu'en enfer déable ne me convoie,
Et moi et toi et li, se Diex ne nous r'avoie

Et la Vierge Marie, en qui j'ai grant fiance. »
Quant sa fille l'oy moult mua contenance;
De perdre cors et âme fu forment en doutance.
Lors apela sa mère, et li dist en oiance :

« Mère, pieçà dist-on, et c'est bien chose clère,
La truie fait bien tant son pourcel le compère.

Le pechié est trop grant quant sui fille mon frère;
Mais c'à Dieu ne desplaise, mar fusiez-vous ma mère!

« Lasse! povre dolente, que porrai devenir?
Terre devroit partir et mon cors trangloutir.
Ha, Royne des ciex! par vostre douz plaisir
A si vilain pechiez ne me laissiez partir!

« Certes, or doi-je bien estre desconfortée
Quant ès oeuvres du déable sui concéue et née!
En aucun grant désert m'enfuirai esgarée :
Là ferai pénitance dont je serai sauvée.

« Mère, chascune beste par son pié pent (*sic*) :
Pensez de vous, je vois quérir mon sauvement.
Se je vous puis aidier ne faire alegement,
Je vous destournerai d'aler à dampnement.

« Des biens que je ferai je vous fais parsonnière,
Car jamais en ce monde n'aurai joie plenière
Puis que je sui issue de si orde matière;
Tenir m'en doi plus vil et moi mains avoir chière.

« Je m'en vois à confesse pour ma vie amender. »
Lors s'en va la pucelle à son curé parler :
Trestoute l'aventure li va dire et conter.
« Fille, ce dist le prestre, ne te puis conforter.

Au saint père le pappe aler te convendra :
C'est cil qui de tes maus l'asoute te donra. »
Quant celle vit qu'à Romme au pappe s'en yra,
A l'ostel s'en revint, moult tendrement ploura.

« Douce mère, dist-elle, en tourment m'avez mise.
A Romme m'en yrai, la voie y ai promisse;
Mais je ne sai la voie ne je ne l'ai aprise.
Diex me veille conduire par sa douce franchise! »

— « Fille, ce dist la mère, entre nous .ij. irons.
De l'or et de l'argent assez emporterons,
Et de touz nos péchiez nous nous amenderons. »
— « Mère, dist la pucelle, faites; si nous hastons.

« Mandez des plus preudomes de tout vostre lignage :
Metez-leur tout en garde, meubles et héritage,
Et si faites crier par trestout cest rivage
(Une belle dounée vous ferez comme sage),

« Et si faites chanter vostre messe au mouvoir. »
— « Fille, ce dist la mère, en toi a grant savoir. »
Lors manda ses amis pour garder son avoir,
Et fist moult grant dounée pour à Dieu miex vouloir.

Quant la bourgoise ot bien ses choses ordenées,
Et leur messe fu dite et fait belles dounées,
Entre li et sa fille se sont acheminées;
Droit vers Romme la grant errant s'en sont alées.

Or les conduie Diex, le Roy de tout le mont!
Jamais en leur pays elles ne revendront;
Car fille et mère et filz encore se verront,
Et tout en .i. hostel en une nuit morront.

Or commence biau dit et plain de grant sustance :
Comment ces .iij. personnes firent leur pénitance.

D'estre en enfer dampné furent en grant balance;
Oez comment il firent vers Dieu leur acordance.

La bourgoise et sa fille sont venues à Romme
Pardevant l'apostoille, qui fu sainte personne.
La dame dist au pappe de ses péchiez la somme;
Le filz connut sa mère, mais point ne l'araisonne.

Cil l'escouta parler tant qu'elle ot tretout dit.
Le bon pappe n'ot mie la bourgoise en despit
Pour l'orible péchié; mais moult bien li enquit
Tout le fait et la somme; li dit sanz contredit,

Tout aussi c'au péchié s'estoit abandonnée.
Adont a pris sa fille, au pappe l'a monstrée
Et li dist : « Ceste fille a mon filz engendrée
En moi : j'en quier penance, que m'âme soit sauvée. »

Quant la mère ot au pappe sa confession dite
Lors a parlé au pappe la pucelle petite :
« Sire, de celle ordure qui de Dieu est despite
Fu formée ma char : donnez-m'ent tel mérite

« Que m'âme ne puist estre du péchié parsonnière :
Des oevres au déable me veu-ge traire arrière. »
— « Fille, dist l'apostolle, tu fais bonne proière;
Ta conscience est bonne, nete, vraie et entière. »

Le varlet vint au pappe et li dist : « Biau douz père,
Certes, sire, dist-il, véez-vous ci ma mère,
Et vez-vous ci ma fille; nous sommes suer et frère.
J'en ai fait le péchié, drois est que le compère. »

— « Biau filz, ce dist le pappe, j'ai moult bien entendu
Le péchié où déable vous avoit embatu :
Pour quoi je t'ai lonc temps entour moi retenu,
Qu'anemis ne t'éust de touz poins confondu. »

Trois jours vout l'apostolle la dame retenir;
Li et sa fille fist à sa court bien servir.
Au tiers jours chanta messe, adont a fait venir
La dame et ses enfanz. Vous porrez jà oïr

Grant pitié recorder et chose merveilleuse.
La bourgoise fu moult pour le pueple honteuse;
De bon cuer réclama la Vierge glorieuse
Qui en ses flans porta la char Dieu précieuse.

Encor n'avoit la mère son filz reconnéu,
Car biau varlet estoit et fort et par créu;
Mais adont le connut quant de près l'ot véu :
Or sachiez que ses cuers fu forment esméu.

De paour de péchié et de honte elle tramble;
Tout le cuer li sautelle comme fueille de tramble.
Cardiniaus et liegaus sont laienz touz ensamble :
Lors leur fu pénitance baillie à touz ensamble.

Moult fu leur pénitance hideuse à regarder.
Iij. cuirs de buef a fait l'apostolle aporter :
A chascun en donne un pour lui envoleper;
Dedenz les fist-on queudre et bien estroit serrer.

La mère fu cousue ou sien premiérement,
Et le varlet après, puis la fille ensement.

Visage, piez et mains ont à délivrécment;
Adont li apostolles leur fist commandement :

« Bel enfant, dist le pappe, entendez à mes dis;
Je vous commant sus toutes vos pars de paradis
Que jamais de ces cuirs ne soiez desvestis
Si les aiez .vij. anz portez par le pays.

« Ne en chascune ville c'une nuit ne gesez,
Se de grant maladie n'estes trop agrevez,
Ne dusques lors les cuirs vous ne despoullerés
Du jour d'ui en .vij. anz ci à moi revendrez.

« Je vous charge et enjoins et doins ceste penance,
Car elle plaît à Dieu: déable en a pesance.
De tretous vos péchiez je vous fais pardonnance;
Jamais par l'anemi vous n'en aurez grevance. »

Li apostolles fist, par grant dévotion,
Faire as clers et à prestres belle proucession,
Pour convoier ces .iij. par bonne entencion,
Que Jhésus les conduie à leur sauvacion.

A un chemin croisié le pappe les mena,
Et à chascun par li doucement commanda :
« Tu tendras ce chemin, et toi cet autre-là,
Et tu tendras le tiers, et ne le change jà.

« Dusc'à d'ui en .vij. anz l'un l'autre ne verrez,
Et, s'aventure vient que vous vous encontrez,
Je vous deffent que l'un à l'autre ne parlez;
Et vivez des aumosnes que vous pourchasserez. »

Tout l'avoir que la mère et la fille aportèrent,
Robes, or et argent, pour l'amour Dieu donnèrent,
Et aussi fist le filz; du tout se desnuèrent;
Pain ne argent ne gages avec eulz n'enportèrent.

Touz nulz et touz deschaulz furent et nues testes,
Fors que cousus estoient dedenz les cuirs des bestes;
Jamais plus n'i aront, tant soient hautes festes.
Adont a fait la mère au pappe ses requestes :

« Sire, dist la bourgoise, pour Dieu je vous requier :
Donnez-moi le congié de mes enfanz baisier. »
— « Non ferai, dist le pappe; gardez n'i atouchier
Ne ton filz ne ta fille : bien porroies péchier. »

Le filz prist son chemin devers soleil levant,
Et la fille le prist devers midi sonnant;
La mère prist le sien devers soleil couchant.
Lors ot la mère au cuer doleur et pitié grant.

Quant elle vit sa fille qui d'eulz ainssi se part,
Qui s'en va en essil, et si ne set quel part,
Tel duel ot à son cuer à poi que ne li part,
Et li filz et la fille font grant duel d'autre part.

Adont a dit la mère : « Fille, à Dieu te commant :
Pour toi ai tel destresce ne puis aler avant. »
Lors mainent si grant duel la mère et li enfant
Que touz ceuz qui les voient vont de pitié plourant.

« Enfant, ce dist la mère, quant de ci partirons
En cestui siècle-ci jamais ne nous verrons. »

— « Mère, ce dist la fille, grant joie avoir devons
Quant pour .i. poi de paine paradis conquérons.

« Ma mère, vostre amour ne me puet riens valoir,
Ne de la moie aussi ne vous puet-il chaloir :
Penson à Dieu, qui voult por nous mort recevoir,
Par quoi en paradis puissons nos lieux avoir.

« Mère, je voue à Dieu que chascun jour dirai
Pour vous unes .vii. siaumes, que jà jour n'en faudrai,
Et unes pour mon frère, bien les emploierai,
Et touz nos bienfaiteurs vous acompaignerai.

« Pour moi en dirai unes, que Diex par sa bonté,
En quel lieu que je voise, me maint à sauveté
Et me doinst par sa grâce garder virginité,
Si qu'en cest monde puisse faire sa volenté. »

— « Mère, dist le varlet, veilliez-moi pardonner
Toutes male façons, c'à péchié puet tourner,
Par quoi il vous convient pénitance endurer. »
— « Filz, Diex le te pardoinst, et puist quite clamer! »

Touz .iij. vont li uns l'autre pardonner bonnement.
Lors parla le varlet, et dist piteusement :
« Fille, je t'engendrai; ma suer es vraiement.
Pardonner le me veille le douz Roy qui ne ment! »

La pucelle respont : « Adieu, mon très douz frère :
Moi et vous a porté en son ventre une mère.
Or ouvra tant nature en péchié d'adultère
Que je sui vostre fille et vous estes mon père. »

Quant chascun ot l'un l'autre doucement pardonné,
Le moustier Nostre-Dame a chascun regardé.
A nus genous, mains jointes, de bonne volenté,
Prient la mère Dieu qui leur doinst sauveté.

Le pappe leur a dist : « Or tost départez-vous!
D'ui tout droit en .vij. anz revendra ci à nous,
Et lors vous serez quites de vos péchiez trestouz.
Alez, que Diex vous soit débonnaires et dous! »

Tous .iij. devant le pappe se sont agenouilliez
Et le pappe les a benéis et seigniés.
De l'yaue beneoite les a tous .iij. mouilliez.
Après pour cheminer se sont apareilliez.

Li enfant et la mère l'un de l'autre sevrèrent.
Chascuns prist son chemin, à Dieu se commandèrent.
Or entrent en grief paine où moult se traveillièrent.
L'apostoille et sa gent à Romme retournèrent.

Or se sont li enfant de la mère partis,
Et la fille du père et la mère du filz.
Jamais ne se verront tant comme il soient vis.
Grant fain et grant froit orent et des durs lis.

S'il n'avoient de mal que la paour des chiens,
Et des gens qui leur getent et çavates et fiens
Pour ce qu'il ne sambloient pas estre crestiens,
Par leur granz piax velues aront-il poi de biens.

Meismes les granz genz leur firent moult anuis:
Herbergier ne le voudrent si tost qu'il estoit nuis;

Mais leur chiens les huoient et clooient leur huis :
Vij. anz trestouz entiers n'orent autre déduis.

Mais si estoient fermes et en Dieu si créans
Que, plus orent de maus, plus estoient joians.
Enluminés estoient, embrasez et ardanz
D'amer Dieu, car riens plus n'estoient desirrans.

Sept ans trestous entiers menèrent ceste vie :
Pour raprochier vers Romme ont leur voie aqueillie.
Près de la cité vindrent entour lieue et demie,
Que li uns ne vit l'autre ne n'ot nouvele oïe.

Trop tart fu, qu'il ne porent onques à Romme aler.
A .i. village vindrent, bien...... osteler.
Le varlet vint premier : .i. homme va trouver
Au dehors de la ville ; si li va demander

Se pour Dieu trouveroit hui mais où herbergier.
Cil à qui il parloit estoit riche ahannier,
Et menoit sa charue. Si respont sanz targier :
« Certes, biaux douz amis, ne sai quel osteler.

« Qui pour Dieu te herberge, mais se tu as argent
Tu trouveras ostel. » Cil respont doucement :
« Certes, sire, nenil. Je ne quier seulement
C'un bien très pou d'estrain et le toit seulement. »

Cil, qui onques pour Dieu n'ot bien fait en sa vie,
L'envoie en sa maison et li a enseignie :
« Va, dist-il, à ma femme ; di li qu'elle ne lest mie
Qu'elle ne te herberge sanz plus ceste nuitie. »

Le peneant s'entourne; s'ala en sa maison.
La bone dame trueve, si l'a mise à raison :
« Dame, herbergiez-moi, ce dist vostre baron.
Que le vrai Dieu vous face de vos péchiez pardon! »

Quant la dame le vit, si fu toute.....
Pour celle grande pel qu'il avoit afublée.
En la grange le maine, si li a deffremée,
De blanc estrain li monstre plus d'une charetée.

Cil se boute dedenz, qui ot froit et fain.
Malades fu et maigres : moult avoit le cuer vain.
En ses oroisons prie le haut Roy souverain
Qu'il reçoive s'âme à brief terme prochain.

Après revint sa fille, qui l'ostel demanda
A celui qui son père proprement herberga.
Le preudom le herberge, à l'ostel l'envoia.
Quant la dame le vit, forment se merveilla.

Onques mais en sa vie ne vit gens si estranges,
Car il ont, ce li samble, vestu linge ne lange.
La dame le herberge, si l'envoie en la grange,
Où avant qu'il soit jour descendront mil ange.

Quant la pucelle fu en la grange enbatue,
Ou tas d'estrain se boute, à tout sa pel vestue;
A Dieu fist oroison, et sa coupe batue
Que prochainement muire et soit s'âme absolue.

Après revint la mère foiblement apoiant.
Au preudomme demande l'ostel pour Dieu le grant.

Cil l'envoie à sa femme, qui l'amena errant
En la grange où estoient herbergié si enfant.

Quant la dame la vit, onques puis que fu née
Ne fu si esbahye ne si fort trespensée,
Pour ces .iij. gens qui ont pel de beste afublée.
Adont s'est la mère ou tas d'estrain boutée.

Chascun des .iij. en doit laiens estre tout seux
Dont pristrent à prier le doux Roy glorieux
Qu'en celle nuit leur soit si doux et si piteuz
Qu'en paradis leur doinst le repos déliteux.

L'ostesse s'emparti, à la clef frema l'uis.
Ses maris à l'ostel revint quant il fu nuis :
« Sire, ce dist la dame, vous souliez estre duis
De ramponer les povres et faire assez d'anuis.

« Onques mais ne vous vi aumosne ne bien faire:
Je croi vous saintirez; c'aviés ore à faire
De tel gent herbergier ? » Lors ne se vout plus taire
Le sire, ainz a dit : « Dame, Dieu puist-il plaire!

« Se je hay les povres et je les veul amer,
Et poi leur ai valu et je leur veul donner,
Encor le me porra bien Dieu guerredonner.
On dist que c'est aumosne des povres osteler. »

Dusques après souper en ce point demoura.
Lors le sire s'apense, sa meschine apela :
« Di, as-tu que porter à ces povres genz-là? »
— « Certes, sire, dist-elle, nule chose n'i a. »

— « Par t'âme, pren-y garde ! » Et celle va tantost
Jurer qu'il n'y avoit riens dedens le pot.
Vuit le cuida monstrer, mais, ainssi com Dieu plot,
Le trouva trestout plain, dont grant merveilles ot.

« C'est bien fait, dist le sire : porte-leur et du pain,
Car cil qui est saoul et a le ventre plain
Ne sent pas le meschief de celui qui a fain. »
Lors s'en va la meschine; le pot prist en sa main.

Du pain des escuelles avec li enporte.
A la grange est venue, et vit parmi la porte
Une si grant clarté, paour ot d'estre morte.
A l'ostel s'en r'afuit, quanqu'il portoit raporte.

En tramblant de paour s'aventure a contée,
Et leur dist que la grange estoit toute embrasée.
Le sire y acourut, la dame y est alée :
Si ont parmi la porte la clarté regardée.

Si virent et bien sorent que ce n'estoit pas feux,
Mais de la grant clarté furent trop merveilleux.
Dedenz entrer ne porent; lors devisent entr'eux
Qu'il ont herbergié .iij. sainz cors glorieux.

Certes, il distrent voir, bien le sauront par tans.
De son mari la dame ot éu .ij. enfans :
Li uns ot .xxvj. mois et li autres .x. ans :
Onques n'avoit alé sus ses piez li plus granz.

Les jambes avoit molles tout aussi com drapel,
Car nus os n'i avoit que la char et la pel;

Tout ainssi fu-il nez, sours estoit et muel :
Vous porrez jà oïr .i. miracle moult bel.

E l'ainznés fu aveugles : onques n'avoit véu;
De santé li enfant furent mal pourvéu,
Car péchié avoit si leur père decéu
Qu'envers Dieu n'avoit de riens fait son déu.

Félon et despiteuz vers povre gent estoit,
La disme de ses biens mauvaisement paioit,
De sarmon ne d'église nule cure n'avoit,
Et Diex par ses enfanz exemple l'en monstroit :

Car à Dieu n'à sa Mère ne plaisoit point sa vie;
Mais puis fu-il preudons sanz orguel, sanz envie,
Et pour ce li ot Diex cele gent envoïe,
Pour quoi charité fust en son cuer desploïe.

Puis fu-il moult preudons et plains d'umilité
Et ama moult les povres en foi, en charité;
Et par miracles orent ses .ij. enfans santé,
Puis furent-il hermitez par la Dieu volenté.

De la clarté qui fu en la grange venue,
Vous dirai par quel chose elle y est descendue.
La grant grâce de Dieu y fu si espandue
Que plus de mil anges descendent d'une nue.

Yces .iij. cors sainz cousus ès cuirs de bestes,
Chascun entour matines fist à Dieu sa requeste
Que de ce monde l'oste, où il n'a que moleste :
Diex oy ceulz qui orent fait pénitance honneste;

Car touz .iij. à une heure du siècle trespassèrent.
Granz congrégations d'anges s'appareillièrent,
Qui les âmes des .iij. en paradis portèrent
Et o douz Roy de gloire tantost les présentèrent.

Moult gloriousement les sains anges chantoient
Te Deum laudamus, et grant feste faisoient
Quant les âmes des .iij. em paradiz portoient:
Devant le Roy de gloire errant les présentoient.

Or furent les .iij. cors en la grange au prudome;
Le preudomme bien matin se liève et va à Romme.
Devant le pappe vint, qui fu bonne personne;
De ceulz qu'il herberga li dist toute la somme,

Des cuirs qu'il ont vestu et de la grant clarté,
Et du biau chant des anges de la sollempnité
Qu'il oy à matines; trestout li a conté,
Et le saint apostolle l'a moult bien escouté.

Des .iij. penans li membre qu'à penance il bailla;
Les prélaz de sa court tout maintenant manda;
A grant procession alèrent tantost là
Où les .iij. cors estoient; le preudom les mena.

Onques nul fors le pappe ne pot l'uis deffremer,
N'onques avant que li ne pot dedenz entrer,
Et le bon apostolle les fist touz encliner,
A genoulz et mains jointes Dame Dieu réclamer,

A celle fin qu'il fussent dignes d'apercevoir
Les cors pour qui Diex fist la clarté aparoir.

I. ange dist au pappe : « Diex t'a fait asavoir
Que dedenz cel estrain a. iij. cors sains pour voir;

« Et encore te mande le vrai Dieu tout puissans
Cil qui cest ostel est a .ij. petis enfanz,
Contrez, sours et aveugles, de santé non puissanz :
Jà les verrez garis, dont moult serez joianz.

« Faites-les aporter pardevant les sains cors. »
Le pappe ot moult grant joie, lors fu mis l'estrain hors;
Les .iij. cors sains trouvèrent luisanz plus que fin ors :
Les enfanz non puissanz y aportèrent lors.

Sitost com les enfans sont devant les cors sains,
Par les vertuz de Dieu furent garis et sainz.
Les cloches de l'église, de ce soiez certains,
Sonnèrent tout par elles sanz metre piez ne mains.

Ce faisoit le vrai Dieu pour les siens essaucier.
Or furent li enfant sain et preux et légier.
La grant joie leur mère ne sauroit nus prisier,
Ne de leur père aussi n'i ot qu'eslescier.

Le saint pappe vit bien et sot certainement
Que c'est ses chambelens dont cure ot longuement,
Et la mère au vallet et leur fille ensement,
Qu'il ont par pénitance conquis leur sauvement.

Chascun en sa main destre .i. brievet tenoit
Escrit de lettres d'or : dedens leurs non estoit,
Et avecques leurs nons une oroison avoit
Que chascun dist à l'eure où Dieu l'âme rendoit.

Le pappe prist le brief et dedens regarda :
Le brief son chamberlenc premièrement trouva,
Son nom et sa proière qui dist qu'il trespassa
En loant Nostre Dame qui le douz Dieu porta.

Au sainz fonz de baptesme fu.....
Après vit le saint pappe la proière delez :
Je la recorderai, s'entendre le voulez,
Que de Dieu tous vous soient vos péchiez pardonnez

« *Ave*, superlative, très excellent royne,
Escharboucle embrasée de haute amour devine.
Por tous mehains vous estes parfaite médecine :
Priez vo Filz qu'il mete m'âme en vostre saisine.

« Vierge, priez vo Fil qu'il soit mes avocas
Et qu'il deffende m'âme contre les Sathanas,
Qu'en paradis puisse estre avec vous à soulaz.
Amen. Je vous pri, Dame, que ne m'oubliez pas. »

Ou brievet qui estoit en la main la pucele
Trouva li apostolles une oroison mult belle :
« Vierge, Dieu alaita ta très douce mamelle,
Si con ce fu voir, dy-moi, car je t'apelle.

« Vierge, par la vertu de vostre douz enfant
Sus toute riens du monde à vous obéissant,
Veilliez qu'en paradiz puisse estre demouranz.
Amen! Vierge Dieu mère, ne m'alez oubliant. »

Quant le saint apostoille ot léu l'oroison
Il va trouver Philippe, ainsi ot-elle non.

Après, le brief la mère a léu le saint hom,
Que bien l'ont entendu...... et environ.

Ou premier mot trouva qu'elle avoit non Alaine;
Après lut l'oroison et dit à haute alaine :
« Vierge pure, en qui Diex vout prendre char humaine,
Gardez-moi qu'en enfer m'âme ne sueffre paine.

« Dame, vous estes lumière sanz luour transitoire
De qui solail nasqui, qui est le Roy de gloire :
Veilliez qu'en paradis puist m'âme avoir victoire,
Amen, et trestoz ceulz qui vous ont en mémoire. »

Ces .iij. briés .i. saint ange les bailla as cors sainz
Por ce que de leurs nons fust li pappes certains.
. . . .
. . . .

Le pappe les cuidia faire à Romme porter,
Mais nient plus c'on porroit .i. grant chamel bouter
Par le cul d'une aguille, ne's pot-on remuer,
Dont ala l'apostole le preudome apeler.

« Preudons, dit l'apostolle, il te convient laissier
Trestout ton héritage; je te ferai baillier
Ailleurs plus bel manoir; j'à n'i perdras denier :
Car je ferai ci faire abaïe ou moustier. »

Le preudons respondi, mult liez et joians
Pour ce que Diex ot fait vertuz suz ses enfans :
« Sire, à vostre gré faire sui touz obéissanz. »
— « Tu as droit, dit le pappe; jà n'i seras perdanz. »

Le saint bon apostolle a l'euvre si hastée,
Que par li que par ceulz de toute la contrée,
Que riche abaïe ot sus le lieu fondée :
Des vertus qu'il i firent fut en grant renommée.

Les .iij. cors sains fist-on en .iij. fietres lever,
Toutes d'or et d'argent richement atourner.
De toutes maladies, qui les veult réclamer,
Puet-on as .iij. sains cors sa garison trouver.

Tous ceulz et toutes celes c'ont de santé mestier,
Se n'est mal de la mort, dont nus ne puet aidier,
Se devant les sains cors .ix. jours en leur moustier,
Au neuvisme s'en vont sain et fort et légier.

Chartriers, mués et sours, aveugles et contrais,
Chascun y est gari et de loins et de près.
D'amer ces .iij. cors sainz doit chascun estre engrès
Et de touz les méhainz c'on puet nommer après.

Vous qui avez oy ce biau dit recorder,
En cest example-ci vous devez remirer
Aussi de vos péchiez, et de vous confesser:
Nus ne puet tant péchier com Diex puet pardonner.

Mais nus ne doit péchier en ycelle espérance :
Prions Dieu et sa Mère qui sus tous a puissance,
Que d'enfer nous deffende, où il n'a que grevance,
Par quoi en paradis soit nostre demorance.

Amen.

Explicit le Dit des Cuirs de buef.

LE DIT

De la Rébellion d'Engleterre et de Flandres[1].

Ms. 198. N.-D.

Par la grant fraude et barat qu'il firent,
Si qu'ilz la grant Bretaigne pourprirent,
Dont encor ont entention;
Mais nului fait bien mention
Que de Bruch encore vendra[2];
Qui la grant Bretaigne tendra.
Et c'est bien droit avec raison,
Car barat en toute saison
Tous jors doit cunchier son mestre;
Car d'eulz veult qu'ons nez ou à nestre
Ne tiegne regne ou croce ou mitre,

[1] Cette pièce est relative aux guerres de l'Angleterre et de la Flandre contre la France, qui, commencées vers 1292, sous Philippe-le-Bel, ne se terminèrent que bien plus tard. L'auteur y donne à Philippe de Valois, car c'est, je crois, de lui qu'il s'agit, des conseils d'autant plus curieux qu'ils montrent qu'à cette époque la pensée de réunir notre pays en une grande unité nationale faisait plus que germer dans les esprits, et qu'elle éclatait parfois dans l'œuvre des poëtes.

[2] Est-ce ici une allusion à Brut (*Brutus*), chef des Troyens qui, après la ruine de sa patrie, vint, selon les anciennes traditions, conquérir la Grande-Bretagne, ou à Robert Bruce, héros contemporain de notre trouvère, qui, après s'être fait couronner roi d'Écosse, battit Édouard II à Bannockburn, et mourut en 1329 après avoir contracté avec Édouard III un traité qui reconnaissait l'indépendance de l'Écosse? L'orthographe adoptée par l'auteur de *La Rébellion d'Engleterre et de Flandres* (Bruch) laisse ce point indécis.

Puisqu'il ne le tient à bon titre
Et contre son seignor rebelle.
Or oez chose non nouvele :
Moult ont Englois pensé d'ouvrer
Comment poïssent recouvrer
Normandie, Anjo et Gascoigne.
Maint fil y ont mis en quenoille,
Mais il ne l' porent desvuidier,
Car decéu sont por cuidier
En la fallace d'accident
Qui toute en eulz est évident.
Moult remaint de ce que fol pense,
Car d'eux tout fait et tout despense.
Por ce n'ont péu gaaignier,
Car .i. pense .i. autre à nier.
Richart, Henri et Edouart [1],
Qui mie ne furent coart
Ne de parece ainsques lente,
Mistrent moult à ce lor entente,
N'à fin ne porent avenir.
Bien devroit de ce souvenir
Au roy Englois ore en vie.
Sages d'autrui fait se chastie :
Se sages dont est, si s'avise
Qu'il n'entrepregne fole emprise
De soy folement desrengier,
Car tel se cuide revengier,
Il croit son domage et sa honte.

[1] Probablement Richard Cœur-de-Lion, qui combattit contre Philippe-Auguste, Henri III, qui en voulant recouvrer la Normandie se fit battre par saint Louis à Taillebourg, enfin Édouard Plantagenet, premier de cette race, ou son fils Édouard II.

Gentilz roys et de Valois conte,
Ne croi pas tout ce qu'on te die.
Partout a fraude et tricherie,
De biaus parlers plusieurs eçoit;
Souvent preudon en son cuer reçoit
Tel qu'il le traïst et souplante :
La seraine doucement chante.

Li Anglois portent simple face
Et prometent, mais quier qui face.
Tiens-toy dont, Roy, en ta saisine,
Ne por biau parler ne t'enclinne
A gent qui de cuer est doublière.
Pense des fais çà en arrière,
Et que le monde pas n'amende.
Se li rois englois te demande
Ce que tiens aquis en Gascoigne,
Fais ton profit, fai ta vergoigne,
Et ne veilles apeticier
Ton droit, ne à toi alicier,
Qui ne veille ton bien acroistre.
Tu pues bien savoir et congnoistre
Que Englois onc François n'ama;
Male dragié entr'eulz y a:
Hui sont en pais, demain en guèrre.
De tel matire est Engleterre,
Por ce est-il que la gent née
Ne puet avoir ferme pensée.
En .i. estat point ne séjorne
Et tousjours à funge retourne
Contre François méismement;
Riens n'i vault, foy ne serement,

Mais bien tenir ne les vaudroit.
Trestous ainsi le vous feront :
Des pais, y aras-tu souvent
Qui ne tendront foy ne couvent,
Car mal tailliées sont et cousues;
Tele pais ne sont pas tenues
Des Anglois, où il n'a fiance.
Or sachiez dont, Roys, sans doutance,
Que tant comme Englois te sauront
Prez d'eulz, que pais à toy n'auront,
Ne ne te donront convenant.
Por coy penses durement
Aquerir, ne jà ne le lesse;
De cause et raison as expresse,
Qu'Englois ne facent leur devoir.
Fai leur tantost apercevoir
Que Gascoingne est de toy tenue.
Soit, ce n'est pas descovenue,
Et te fais seigneur droit clamer
De tout ce qui est deçà mer.
Soit la mer borne et dessevrance
De l'Engleterre et de la France;
Car nul qui atent que soit fait,
Tu n'auras bonne pais de fait ;
Ne doit avoir succesion ;
Au lis n'avez li portion,
Liépart, por ce qu'en avoutire
Il prent sa sustance et matire.
Non fait aussi que le lyon
Qui ne garde discrétion
En son sexe corporelment
En parlant esperitelment.

Tel ne sont mie possesseur,
N'estre ne doivent successeur
En chose de la fleur de lis.
Estre puet que tu qui ce lis
Pour roy demander ne porroies,
Et je te prie que sus ce m'oies.

Quant le liépart à lyon cure,
En lieux a par deçà demeure,
Ou fait de génération.
Là prent le lyépart nacion,
Dont fault de ceulz que lyépart nesse,
Que le lyon ou lyonesse
Se mesface en parc ou en parde,
Et par tel mesfait les resgarde,
Que le lyépart ainsi compost
Faire bien ne puet ne ne post,
Ne ne porra quant sa nature
Vient d'aventreuse maisfaicture.
Engleterre les lyépars porte;
Le lyon à Flandres raporte;
Ces .ij. en leurs seigneurs mespristrent,
Quant les assaillirent et pristrent,
Leurs seigneurs sires des natures,
Comme traîtres et parjures,
Et les téinrent en prison.
En ce appert lor mesprison
Et leur avoutire malvaise,
Dont il ne fait pas qu'on se taise.
Ainsi d'Engleterre et de Flandres
Avons-nous véu les esclandres
Contre leur seigneur primerain,

Et puis contre le souverain
Le roy de France le greigneur,
Des règnes temporel seigneur,
Et que vers li ont si mesfait,
Ne doit estre acort jamais fait,
Que par leur grant iniquité,
Il ne soient déshérité
De ce qui est du lis tenu.
Se ce mot, Roys, as détenu
Que je r'ai dit en po de glose,
Et par ce, raison as et chose,
Angleterre de là se vengne,
Que tel lyon et tel lyépart
Plus ne traie de cele part :
Deçà seignorier ne viengne,
Flandres, ausint deçà soit vostre,
Que riens n'y aient li avoltre ;
Car qui autrement le fera
Puis que durera n'i sera,
Mais passera chascun son temps
En celes noises et contans.

Explicit.

Le Dit de la Bourjosse de Romme.

Ms. 198 N.-D.

A la douce loenge de la Vierge Marie
Veil dire .i. biau dit qui est sanz vilenie,
Por prendre bone essemple en ceste mortel vie
De confesser touz ceus qui ce n'ont en envie.

Un moult bel essemplaire vous vodrai recorder
Comment la douce Dame sait ses amis sauver
Encontre l'anemi qui nous veust craventer
Et nos desvoie touz que n'aillons confesser.

Jadis fu une borgoise demourant à Romme;
Moult estoit bele dame et son mari jonne home;
Il s'entr'amoient moult; d'avoir orent grant somme;
As povres genz donnoient assez de biens par Romme.

De leur biensfez estoit partot le renon grant.
Il orent de .ij. ans .i. moult très bel enfant;
Il estoit valeton, si l'amèrent forment.
Li preudon n'en ot plus en trestot son vivant.

Une nuit jut malades en son lit li borgois:
C'est le lit de la mort dont nullui n'a defois.

A sa fame ala, si li dist maintes fois
Plusiex mos qui sunt molt à Jhesucrist cortois.

« Dame, dit li borgois, por Dex je vous requier,
Donez aus povres genz qui en ont grant mestier.
Vous avez bien de quoi; Diex devez mercier.
De vostre enfant pensez, et si le tenez chier. »

— « Sire, dist la borjoise, tout à vostre talant
Aus povres genz donrai assez et largement;
De vostre enfant aussi penserai voirement;
Jà pis n'aura de moi, sachiez certainement. »

Cil l'en a marcié; puis manda son curé,
Qui ses droiz li donast quant l'ot bien confessé.
Lors a-il le morsel de la mort enduré
Qui n'espargne nullui fort, foible, n'aduré.

Grant duel fist la borjoise, sachiez, de son mari,
Car moult pert en cest siècle qui pert un bon ami.
A tant me voudrai taire, plus n'en parlerai ci;
De son fil vous vueil dire comment il fu nouri.

La dame l'ama moult, mentir ne vous en quier;
Tant l'ama que le fist avesques lui couchier,
Il crut, et en barmi grant fu fort et legier.
De li ne vost sa mère tant ne quant esloignier.

Li valez devint granz, si fu en bon aage
De soi apercevoir; si dit en son courage :
« De gesir o sa mère certes c'est grant folage. »
De ce qu'elle le seufre ne la tint pas à sage.

Il s'en vint à sa mère et si l'aressonna :
« Mère, dit li valez, entendez à moi çà.
Faites-moi faire .i. lit ailleurs, où coucherai;
Ne gerrai plus o vous, par Dieu qui tout forma!

« Je vous dirai por quoi. Ce seroit grant folie;
Nature me semont, de ce ne doutez mie,
A péchié de luxure par aucune foïe :
Si veil ailleurs gésir sanz faire grant détrie. »

Sa mère le regarde, si l'en pesa forment,
Car ele l'ama moult, sachiez certainement;
A nul mal n'i pensoit; si li dit erraument :
« Ailleurs n'iras gésir, par mon commandement.

« Bien sai à quoi tu penses, de ce n'estuet douter :
Tu veus aus folles fames aler et abiter
Por destruire ton cors et du tout affoler.
Je te couroucerai se plus t'en oi parler. »

Li fil dit à sa mère que plus n'en parlera;
L'anemi les escoute, qui moult grant joie en a :
A péchié de luxure trestoz .ij. les metra,
Dont la borjoise à mort, se il puet, traitera.

La nuit, que il durent au lit aler gésir,
L'anemi fu moult prest, qui les voudra traïr :
Le fil fist à sa mère engendrer sanz mentir,
Quant ot fait son malice en li n'ot qu'esjoïr.

Encor leur fera pis, si com orrez conter.
La borjoise engroissa; lonc tens prist à penser

Et la tint l'anemi; ne s'osa confesser :
Honteuse fu forment et dolente en penser.

La borjoise de robe vesti à son vouloir :
Nului de sa groissece ne se pot parsevoir.
Si la tint l'anemi et la sot decevoir
Que d'ele confesser n'avoit point de povoir.

Mès se devant ot fait aumosnes largement,
Plus en fist-ele après, sachiez certainement;
Et son péchié plouroit sovent moult coiement;
La mère Dieu prioit au moutier doucement.

Elle fist tant de biens, si com dit li escris,
Li renon en fu grant par trestot le païs;
Grant honeur li portoient li granz et li petis.
De son péchié ne s'est nul âme garde pris.

Li anemi en fu corrocié et dolant.
Le terme aprocha que dut avoir enfant :
Le jor vint sanz demeure, le mal li prist errant;
Oez com l'anemi la deçut plus forment.

En .i. vergier entra quant son mal engoissa:
Loing fu de tote gent, toute seule i ala,
Et la tige d'un arbre par destrece embraça.
D'un biau fiz en la place tentost se délivra.

Moult fort se démenta quant elle tint l'enfant;
L'anemi fu delez : forment la va tentant.
« Lasse! dit la borjoise, que ferai maintenant?
Je l'estrangleré jà; n'ira plus en avant. »

L'anemi fu moult près qui forment la hasta:
L'anfant prist en ses mains, tentost le dévora;
Et quant elle ot ce fet à terre le bouta.
L'anemi ot grant joie, et celle s'en torna.

La dame fu cessie des las au maufé vis;
Se devant ot fest mal, encor fist-elle pis;
Et de ces .ij. péchiez, si com dit li escris,
Ne s'osa confessier, par foi le vous plevis.

Mès des aumosnes fist assez plus que devant;
De son péchié ne sot le monde tant ne quant.
A trestoz et à toutes fist dehors biau semblant,
Mès son cuer va souvent por son péchié plourant.

La borjoise lonc temps en cel point demoura:
L'anemi voit moult bien que enginée l'a,
Ne que de ses péchiez nus hons riens n'en saura
Se n'est par lui; oez coment l'encusera.

En semblance se mist d'un home crestien,
Et va disant par Romme qu'il est fuisicien,
Et mires autresi, si bon qui n'i faut rien;
Tantost ot entor lui maint enfers crestien.

Il garisoit moult bien ce qu'il entreprenoit.
Tant fist que grant renon partout de lui aloit.
L'emperière le sot : grant joie en auroit
Se il en sa court demourer i voloit.

Tant fist li emperière que cil en sa court vint
Demourer avec lui; moult joiant en devint.

Moult garisoit malades, à grant honor le tint;
Tant fist que delez lui chevaucher li convint.

L'emperère le tint à tout le plus privé
Qu'il éust en sa cort. Tant li a sens montré
Que trestot li empire estoit par lui mené;
Presqu'autant com li sires fu cremu et douté.

Ert tant c'unne jornée s'aloient déduiant,
Delez lui ce grant mestre que il aloit prisant.
D'unnes choses et d'autres vont ensemble parlant;
Lors ne se pot plus taire l'anemi souduiant:

« Sire, dit l'anemi, plest vos à escouter
Une moult grant merveille que je vous voeil conter.
Terre devroit issir et partir et crever
Par péchié qui fet murtrir et avouter.

« Il a telle bourjoise meignant en la cité
Où l'en cuit qu'il ait moult grant humilité;
Mès s'en savoit de li la pure vérité,
L'en diroit qu'en li a moult grant iniquité.

« Sire, je vous diré, elle a fait avotire
De son fil proprement, dont n'en ne doit pas rire.
Celle le vouloit nier, de prouverai matire;
Encor plus grant mesfet orrez-vous de li dire.

« Son enfant engendra en li certainement,
Mès de l'engendréure avint trop malement.
Quant elle fu délivre, je vous di vraiement
Que elle à ses .ij. mains l'estrangla erraument. »

— « Sainte Marie Dame! ce dit li emperère,
Qui sauroit qui elle est, male justice amère
Seroit fete de li, par le baron saint Père;
Nus ne l'en garderoit, se n'est Dieu ou sa mère. »

— « Je la vous nomerai, que mentir ne vous quier:
C'est celle qui le monde fait ainsi folloier
Des aumosnes qu'a fait, mès sachiez sanz cuidier
Qu'elle a bien déservi que en l'arde en brasier. »

L'emperère l'esgarde, qui forment se merveille:
« Mestre, ne dites ce, je vous lo et conseille;
N'a dame ne borjoise entre ci et Marseille,
Je crois, qui envers lui de bonté s'apareille. »

— « Sire, dit l'anemi, droit vous covient jugier.
Faites faire .i. grant feu devant toz voz prisier:
Se seullement le nie, faites m'i balencier,
Et s'elle le connoist si l'i faites fichier. »

— « Par foi! dit l'emperère, contre ce jugement
Ne pui-je pas aler ne bien ne loiaument. »
Tant haste l'anemi le feu fist erraument :
La borjoise ont mandée tost et délivrement.

En son ostel entrèrent maintenant li message:
El n'i fu pas, ains fu au moutier com sage,
Et ses péchiez plouroit devant la douce ymage
O celle qui le jor la délivra de rage.

Les mesages i vindrent sanz nulle demourée;
Il ont prise la dame, si l'en ont amenée.

La mère Dieu dessant, si est au pape alée;
Toute celle besoigne li a dit et contée :

« Vas tost, dist Nostre Dame, si li sauves la vie :
Les aumosnes qu'a fait ne veil que perde mie.
Confesses-la tentost; je li ferai aïe. »
L'apostoille s'en torne; la nuit plus n'i détrie.

L'anemi et la dame furent jà en estant.
Li anemi s'escrie : « Ceste vois encusant
D'avotire, et de murtre qu'a fait de son enfant;
S'elle vouloit nier, je l'iroie prouvant. »

Là fist moult biau miracle Nostre-Dame Marie.
L'apostoille estoit là, mès on ne le vit mie :
« As-tu fait ce mesfet ? confesses-toi, amie. »
La borjoise li dit belement en l'oïe.

Quant elle vit le pape, si s'ala confessant.
Nus qui fust en la place ne le vit tant ne quant;
L'anemi qui l'encuse ne s'en va percevant :
L'apotoire l'asost, puis s'en ala à tant.

Quant elle fu confesse devant toz se dreça;
Une parole dit qui à toz agréa,
Fors que à l'anemi : « Or se traie en çà
Qui m'encuse de rien; vien me desfendre jà. »

L'anemi la regarde, si fu tot aveuglé,
Et si a dit devant, que bien fu escouté :
« Certes, ce n'est pas celle que j'avoie acusé. »
— « Si est voir, dit chascun; vous seroiz mis ou ré. »

Dolant fu l'anemi quant einsi la perdi;
Mès quant en le dut prendre, tentost s'en est foui.
Se il fust hons charniex, il féust jà broï.
Ceus qui iluec estoient en furent esbahi.

Lors fu plus que devant la borjoise honorée.
Mès elle prist en li moult très bone pensée:
Tantost lessa le siècle, nonnain devint voillée;
Là servi tot son tens celle qui l'ot sauvée.

Hé, Diex! tant est benoist qui la sert et honeure
Et qui à confessier bien toz ses péchiez pleure,
Certes cil n'est pas sage qui en péchié demeure.
Car nous n'avons respit semaine, jor ni heure.

Or prions touz la Dame qui le cors Dieu porta,
Qui des mains l'anemi la borjoise osta,
Les euvres nous doint fère par quoi nous soions là
Où Jhesu-Crist sanz fin et règne et régnera.

Explicit la Borjoise de Romme.

CI COMMENCE

Le Dit de Flourence de Romme.

Ms. 198 N.-D.

Pour ce que de bien faire ne puet nul mal venir,
Veil d'un fait merveilleus ma parole tenir.
La Vierge, qui de grâce set les siens raemplir,
Gart trestouz ceulz et celles qui nous voudront oïr.

Douce gent, ès croniques de Saint-Denis en France
Voit-on moult de merveilles; mais sachiez sans doutance
Celles de Romme sont de trop plus grant sustance :
S'en orrez, s'il vous plaist, belle senéfiance.

Une noble pucelle plainne de grant biauté
Fille fu l'emperère de Romme la cité,
Qui souffri en cest siècle tant de grant cruauté ;
N'est nulz, si l'oit retraire, qui n'en ait grant pitié.

Celle gentil pucelle fu nommée Flourence,
Qui moult ot à souffrir de cruel pestilence.

En Dieu servir avoit bien mise s'espérance;
Dès que n'ot quc .x. ans ot bonne conscience,

Et voua à Jhésu-Crist que jamais en sa vie
N'auroit à homme nul charnelle compaignie.
Puis fu-ele parjure; s'en ot tant de hachie
Que l'escripture dit, de ce ne doutez mie,

C'onques n'en ot tant femme. Elle fu esléue
A la plus bele chose qui adont fu véue:
Comment qu'elle feust d'or et de soie vestue,
S'avoit-elle la haire tout enprès sa char nue.

Avecques la bonté et la vraie pensée
Li ot Nostre Seignour si grant biauté donnée
Par toutes terres fu de li la renommée.
I. roy la voult avoir à moullier espousée.

La pucelle, qui n'ot soing dc nul charnel désirs,
Et qui ot son cuer mis ou très douz Jhésu-Crist,
Ne le vout espouser. Li roys ot tel despis,
Par moult fier mautalent jura touz ses amis,

Dont puis convint maint homme à grant dolour fenir.
La pucelle méismes en ot tant à souffrir
C'onques n'en ot plus femme, ce croi-je, sanz morir,
Ainssi com vous orrez se me voulez oïr;

Car le roy que je di tout son estors manda,
En l'empire de Romme fièrement se bouta,
Par force la pucelle moult bien avoir cuida;
Mais son père con preuz encontre li ala.

A l'assambler d'eulz ot moult merveilleuz estour.
Le père la pucelle y fu navré ce jour
D'un carrel en son chief; pasmez fu de doulour.
Ses hommes l'enmenèrent à Romme la majour.

Les barons de la terre firent grant desconfort
Pour ce que l'emperère estoit navrez à mort.
Sa fille la pucelle demenoit duel trop fort;
Son père li dist : « Fille, par foi, vous avez tort

« Quant plourez devant moi, car vous me faites pis
Que le mal que je sent. Le Roy de paradis
Vous veille conforter, douce fille gentis,
Qu'aujour d'ui perdez .i. de vos meilleurs amis.

« La mort me tient au cuer. Je muir à trop grant rage
Que ceulz qui m'ont occis tenront mon héritage;
Ils honniront la terre et metront en servage. »
Sa fille li dist : « Père, ci a griés mariage. »

Quant son père senti qu'il le convient morir
Il a dit à ses homme : « Je vous lo sanz mentir
Volentiers m'acordaisse c'on la féist plevir
A homme qui péust l'empire garantir.

« Car plus aise morroie s'elle estoit assenée. »
Adonques est Flourence hautement escriée :
« Chier père, j'ai à Dieu ma chaasté vouée :
Se je me marioie je seroie dampnée.

« Puisque pour moi morez, Diex, qui tous les biens livre,
Ne veille qu'après vous .i. trestout seul jour vive! »

Adonques fu mandé .i. prestre à tout son livre:
Le filz du roy li firent fiancier à délivre.

On ne savoit el monde chevalier plus isnel
Ne plus loial de li; il fu courtois et bel;
Mais il avoit .i. frère qui n'estoit pas autel
(Pis valoit que Caïn qui mist à mort Abel),

Qui à la damoisele fist puis tant de torment,
Onques tant n'en souffri femme de son vivant;
Mais puis en ot li glous dolereus paiement,
Ainssi com vous orrez recorder bien briefment.

Le roy fu enterré dedenz une chapelle.
Grant duel mena sa fille; à la Virge pucelle
Se complaingnoit souvent la noble damoisele.
Cil qui l'ot espousée la prist par la main belle,

Et li dist: « Douce suer, ne soiez en friçon:
De la mort vostre père grant vengance prendron;
Ainçois que vous espouse, ceulz de l'ost destruiron. »
Adont s'ala armer et maint autre baron.

Hors de la vile issirent moult noblement armez:
Cil par qui leur seigneur avoit esté tuez
Assaillirent si fort que, tout maugré leur nez,
Jusqu'à .i. port de mer les ont fuiant menez.

Le roy qui par sa force vouloit avoir amie
Entra en une nef pour garantir sa vie;
Mais le franc damoisel qui la belle ot plevie
Après li se feri par moult grant aramie;

Car grant désir avoit que par lui fust occis,
Que demourer li peust Flourence o le cler vis.
Par son hiaume l'a pris : là l'éust à mort mis
Quant il s'agenoulla et li cria mercis.

Tant li promist à faire que il le respita;
Mais tant comme il parloient leur nef se dériva,
Par la force du vent vers Grece s'en ala;
Ceulz de Romme le virent, chascun grant duel mena.

Ens ne porent saillir pour celui ramener
A qui li emperère voult sa fille donner,
Quant son frère leur dist : « Seignours, lessiez ester. »
Oiez de quel malice il s'ala pourpenser.

A ceuz de Romme dist : « Savez que nous feron?
Certes mon frère est mort, jamais ne le verron;
Mais, se vous voulez faire mon talent et mon bon,
Je vous donrai à touz or et argent foison,

« Pour tant que tesmoingniés quant à Romme vendrés
Que mon frères est mort et à sa fin alez,
Et qui me fist jurer quant à mort fu navrez
Que Flourence prendroie; vous le tesmoignerez,

« Et me soustendrez tant que j'aie la baillie
De Flourence la belle, que mon frère ot plevie;
Et je ne vous faudrai jamais jour de ma vie. »
Adonques s'acordèrent de Rommains grant partie.

Mais il y en ot .ij. qui distrent à cler ton :
« Fole gent desloial, créez-vous cel glouton

Qui a traï son frère? Jà tant que nous vivon
Il n'aura la pucelle. » Lors dist le faus larron

A ceulz qui à la fraude s'estoient acordez:
« Seignours, dit-il, pour Dieu! la vengance prenez
De ceuz qui me mesdient! » Lors est outre passez;
L'un des .ij. preudes hommes a maintenant tuez.

A terre chay mort; quant li autres le vit,
Par doutance de mort au faus parjure dist
Qu'il feroit son talent. Lors mistrent sanz respit
Le cors en une bière: à la voie se mist

Le plus mauvais devant et les autres derrière.
Dist miles, leur seigneur: « Dites qu'en ceste bière
Gist Esmère mon frère, et faites mate chière. »
Lors entrèrent à Romme en si faite manière.

Et disoient aus gens que mort en la mellée
Fu le franc chevalier plain de grant renommée
A qui li empereres ot sa fille donnée.
La pucelle l'oy: forment fu effraée.

Vers la bière s'en vint la pucelle au cler vis;
Du duel s'escria haut: « Très douz loiaus amis,
Bien maudire devroie l'eure que je tant vis,
Las! se tant nobles hommes sont pour mon cors ocis!

« Lasse! bien me devroit la terre trangloutir!
L'autre jour vi pour moi mon chier père mourir;
A .i. franc chevalier m'avoit faite plevir:
Or est-il pour moi mort; je me doi bien haïr! »

Flourence dist : « Vrai Diex, comme dure plevine !
Je sui bien de touz poins demourée orfeline.
Or, vou-ge de bon cuer à la haute Royne
Que jamais de mon cors n'aura homs seignourie,

« Puisque celui est mort à cui me lessa
Mon père par amours. » Adont Milles parla
Et dist : « Belle, tielz mos, pour Dieu ! ne dites jà,
Car à son trespasser mon frère commanda

« Devant les haus barons que je vous espousasse,
Et pour lui que l'empire de Romme gouvernaisse. »
Flourence respondi à sa voiz, qu'elle ot basse :
« Mile, foi que doi Dieu, miex ameroie estre arse.

« Vous n'estes pas preudome, je le sai vraiement,
Quant véez vostre frère mort devant em présent
Et de vous marier parlez si hastieument.
Par foi ! ne vous prendroie pour cent mil mars d'argent. »

Adonques respondi Miles le losengier :
« Par foi ! vous estes moie, poi pris vostre dangier. »
A ceulz de son acort a dit : « Franc chevalier,
Prenez-la ; veille ou non, menez-la au moustier :

« Quant le cors iert en terre, tantost l'espouserai. »
Le chevalier l'oy qui s'estoit acordé
Maugré sien à la fraude ; s'en est tantost alé
Au pape, se li a trestout la voir conté.

En haut li dist : « Saint père, de ce soiez certain ;
Le cors qui gist en bière c'est mon frère germain.

Mile m'éust ocis quant li créanté à plain
Que jà ne le diroie à franc ne à vilain.

« Je m'acordé par doute à leur grant tricherie.
Esmère le courtois, qui Flourence a plevie,
Je croi bien est tout sain et plain de bonne vie;
Mais son frère li veult tolir sa seignourie. »

Adonques vint le pappe à la bière garder,
Bien vit n'iert pas leur sire; coiement fist mander
Les bourgois de la vile et puis les fist armer;
Le traïtour fist prendre et em prison geter.

Le frère Esmère fu mis en une tour:
Miex venist c'on l'éust fait destruire celui jour,
Car puis fist à Flourence souffrir tant de dolour
Que nus ne l'ot retraire qui n'en ait grant tendrour.

Douce gent, vous avez oy souvent conter
Qu'à paine se puet-on de fause gent garder.
D'Esmère le courtoiz veul désormais parler,
Qui o le roy de Grèce fu en la haute mer.

De retourner à Romme avoit moult grant talent
Pour l'amour de Flourence qui avoit le cors gent,
Aussiques la pucelle le désirroit forment;
Mais tant ala la nef par la force du vent

Qu'à .i. des pors de Gresse arriva le vaissel.
Quant le roy de la terre le vit, moult li fu bel :
Li jonnes emperères se douta de sa pel,
Mais le roy fu preudons; si li a dit isnel:

« Sire, n'aiés doutance s'estes en cest pays :
Je sui vostre homme lige, car vous m'avez conquis.
Vous n'i arez jà mal, par Dieu de paradis! »
Li jonnes emperères li dist : « Vostre mercis;

« Vous ne povez riens perdre à loiauté mener;
Mais vous savez qu'à Romme me convient retourner:
La fille l'emperère doi briément espouser. »
Quant le viex roy l'oy si prist à souspirer,

Puis dist : « Franc damoisel, je l'ai lonc tans amée;
Mais miex sera en vous que en moi emploiée :
Aus noces voudrai etsre, sire, s'il vous agrée. »
Adont fu la navie maintenant aprestée.

Les nés furent garnies de moult riches trésors.
Les maistres mariniers firent tant par effors
Qu'à .vij. lieues de Romme arivèrent aus pors.
Quant Flourence lo sot moult ot grant joie lors;

Mais sa joie tourna assez tost en tristesce.
Flourence, qui le cuer ot plain de gentillesce,
Son serouge, qui ot pensée félonnesse,
Fist issir de prison, dont elle ot puis destresce;

Mais Flourence le fist pour l'amour son ami.
Trestouz les Romains furent moult forment esjoy;
Contre le nouvel roy alèrent sanz détry;
Flourence vint après, son serourge avec li.

Ainssi comme il passoient une forest plenière,
Par la force du vent leva si grant poudrière

C'on ne pooit véoir ne avant ne arrière.
Lors Miles, qui estoit plain de male manière,

Prist le frain à la mule sur quoi la dame sist;
Par une fausse sente qu'il savoit bien la mist:
Bien .iij. lieues plenières el bois entrer la fist,
Ainçois que la pucelle point garde s'em préist,

Qu'elle cuidoit avoir près de li sa maisnie.
Quant el se vit si seule, forment fu esbahie,
Qu'elle devint plus blanche que n'est la noif négie.
Lors dist à soi-méismes : « Lasse! je suis traïe! »

Arrester se cuida quant li fauz deputaire
Li a dit: « Douce amie, près de moi vous faut traire.
Moult ai pour vostre amour enduré de contraire. »
Adont la voult baisier, mais il n'en ot que faire.

Flourence, qui n'avoit de son afaire cure,
Li dist en soupirant: « Très fausse créature,
Femme sui de ton frère, et me requiers laidure! »
Celui, qui estoit chaut et ardant de luxure,

Errant hors de la mule le sacha par grant ire.
Flourence s'escria: « Diex, aidiez-moi, sire! »
Or commencent les paines et le cruel martyre
Que la belle souffri, si com vous orrez dire.

Son serourge l'avoit en la forest menée,
En .i. moult désert lieu : bien savoit la contrée.
Corrompre la cuida; lors s'est haut escriée:
« Car me veilliez aidier, mère Dieu reclamée!

« Si voir que n'ai fiance fors en vostre secours,
Escharboucle luisant qui cuers plains de dolours,
Enluminés de grâce, fort chastel, ferme tours
Où touz desconfortez doivent aler recours,

« En vostre sainte grâce commant mon cors et m'âme;
Et si promet à Dieu et à vous, haute Dame,
Que de ci à .vij. anz à homme ne à femme
Ne me ferai connoistre pour meschief, haute jemme;

« N'à Romme n'autre part ne tendrai seignourie,
Mès en estrange terre querrai pour Dieu ma vie
Se je ne truis service en aucune abaïe
Où puisse demourer. » Lors l'a li glous sachie.

A terre l'abati moult felonnessement;
Mais Flourence la belle se deffendoit forment.
Le glout n'osa yluec demourer longuement:
Sus son cheval monta, par l'un des bras le prent.

Sus la mule la sist, puis prist fort à chacier.
Cel jour passa maint tertre et maint desruble fier;
Vij. lieues el bois furent quant souleil dut couchier.
A ceulz de Romme veul .i. petit repairier,

Qui contre leur seignour moult noblement aloient.
Trompes, harpes, naquaires et vieles sonnoient;
Nus ne porroit conter la feste qu'il faisoient;
A pièce ne pensassent au duel qu'il atendoient.

Esmère le vaillant assez tost encontrèrent.
Nus ne vous porroit dire la joie qu'il menèrent :

Pour Flourence la gente derrière eus regardèrent,
Mais quant il ne le virent moult forment s'esmaièrent.

Adonques la cercièrent par la forest ramée,
Mais son serourge l'ot autre chemin menée;
Car trop souffri de maus ainz que fust retornée,
Ainssi com vous orrez briément, s'il vous agrée.

On la quist en maint lieu, mais ne valoit noient.
Lors firent ceulz de Romme grant duel communaument;
Esmère dessus touz ot le cuer moult dolent.
Adont li dist li pappes bel et courtoisement

Comment son frère voult la royne espouser
Et com le fist par force en la tour enfermer;
Mais au matin le fist Flourence délivrer.
Or juge qui l'a faite par barat destourner.

Lors jura Esmère sus Dieu le droiturier,
S'il puet son larron frère jamais nul jour baillier,
Que jà fraternité ne li aura mestier
Que ne le face ardoir ou tout vif escorchier.

Esmère et sa gent à Romme s'en entrèrent;
Paremens et courtines tout à terre getèrent.
Nulz ne vous porroit dire le grant duel qu'il menèrent:
En mains lieuz, loins et prez, les messages alèrent

Pour quérir la pucelle qui à tort fu traïe.
Par forés, par desers l'a li glous tant traitie
Que souz .i. grant rochier vindrent à l'anuitier:
Là li fist moult de luite le glouton plain d'envie.

Quant Flourence la belle Jhésu-Crist reclamoit,
Son desloial serourge granz bufés li donnoit,
Puis son coutel à pointe sus son pis apointoit;
Mais la douce pucelle miex à morir vouloit

Qu'elle fût corrompue de li si faitement.
Celui, qui l'anemi avoit soupris forment,
Du manche du coutel la feroit bien sauvent
Et la poignoit ès cuisses; mais ne li valu nient.

Quant il fu mienuit desouz le rochier vinrent.
Onques il n'i dormirent ou mangièrent ne burent;
Mais les bestes sauvages par le désert s'esmurent,
Et firent moult grant noise qui bien faire le durent.

Miles les oy bien, mès gaires ne les prise;
A corrompre Flourence ot si s'entente mise
Qu'il ne doutoit riens née: de rechief l'a reprise.
Tant li fist de destresce qu'el fu si fort aquise

Qu'à paine pooit-ele ne pié ne main sachier.
Il l'éût corrompue quant Dieu le droiturier
Fist .i. serpent cresté descendre du rochier;
Lors convint au glouton la pucelle laissier.

Quant il vit le serpent la main mist à l'espée.
Sifflant s'en vint vers lui com beste forsenée,
Mais il s'en deffendi com personne membrée.
Quant Flourence perçut d'entre eulz .ij. la mellée

Tout au miex qu'elle pot se leva de la place:
En la forest se mist; mès tant y ot grant mace

De ronces et d'espines, que dras, cors et visage
Li desrompoient si, c'on véoit bien la trace

Du sanc et de la robe que la belle ot vestue;
Mais il ne li chaloit qu'elle fust devenue,
Pour tant que s'en alast sanz estre corrompue
Des mains à son serourge, qui tint l'espée nue.

Tant li aida déable que le serpent tua;
Puis revint en la place où Flourence laissa;
Mais quant il ne la vit moult grant duel demena:
Jhésu-Crist et sa mère trop forment maugréa.

Par despit se vouloit bouter el cors l'espée.
Quant il ot une pièce de sa robe trouvée
Pendant à une espine; lors sot bien que passée
Fu par ilucc Flourence, qui s'estoit descirée.

Tant ala qu'il trouva la trace de son sanc:
Le cors, qu'elle avoit tendre, net et poli et blanc,
Fu forment desciré en costé et en flanc.
Miles ataint Flourence près d'un petit estanc

Où plus avoit sansues et laisardes et dars.
Singes, serpens et ours et lyons et lyepars,
Escorpions et tingres, souvent de toutes pars
I venoient pour boire; moult fu lais li essars.

En trop orrible lieu se fu Flourence mise:
Miles, li faus traîtres, si l'a par la main prise,
Puis li dist: « Douce suer, trop vous estes mal mise;
Mais vous n'eschaperez de moi en nule guise.

« S'arai de vostre cors fait trestout mon plaisir. »
— « Fauz glous, ce dist Flourence, miex voudroie morir. »
Adont la reprist Miles par merveilleux aïr;
Mais ne plot pas à Dieu qu'il péust avenir.

Le fauz glouz, qui au deable s'estoit trestout donné,
Li dist : « Fausse mauvaise, vous m'avez enchanté;
Mais, se Diex et ses sainz l'avoient tuit juré,
Si ferai-je de vous tout à ma volenté. »

Lors l'a par les .ij. piez à un arbre liée:
L'angoisse qu'il li fist ne pot estre contée.
Ensi destroit la mist qu'il l'éust vergondée,
Quant uns ours merveilleuz entra en la contrée.

Lors vers les .ij. parsonnes moult fièrement s'en vint,
Et lors se leva Miles qui la pucelle tint.
L'espée trait du fuerre, fièrement se contint;
A l'ours se combati si bien comme il convint.

Tant fist que l'ours tua, mais quant il dut morir
Il cria si forment qu'entour li fist venir
Une ourse et .ij. oursiaus qui sanz point d'alentir
Assaillirent le traître; mais tant fu plain d'aïr

C'onques ne recula. Les oursiaus le navrèrent;
Du sanc et de la char des costez li ostèrent;
Mais si se deffendi qu'en la fin s'en alèrent
Les .ij. ours et la mère, qui les cops redoutèrent;

Car il n'i ot celui qui ne fust mehanniez.
Adonques vers Flourence est Miles repairiez;

Mais n'ot soing de déduit, que trop fu travailliez :
La belle deslia et puis ala sus piez.

Enmi une sentele entra au point du jour.
Virent .i. hermitage en .i. petit destour
Où .i. saint preudomme ot longuement fait séjour :
A l'uis vint, si hurta le cuivert traïtour.

L'ermite leur ouvri l'uis sanz atargier.
Miles li dist : « Bons hons, avez-vous que mengier ?
Ij. jours a ne mengâmes moi ne ceste moullier. »
L'ermite respondi : « Vous aurez sanz dangier

« De tiex biens comme j'ai. » Lors ataint .i. pain d'orge;
Mais onques la pucelle n'en pot passer la gorge.
Le glouton en menga, qui poi prisa saint Gorge;
Puis a sachié l'espée, qui fu de bonne forge.

L'ermite lia fort, puis a le féu bouté
Dedenz son hermitage; trestout l'a embrasé.
Flourence vit le fait, forment l'en a pesé :
Le faus par .i. des braz la prist outre son gré.

Bien avant le mena en la forest ramue :
Corrompre le cuida, mais Diex l'a deffendue.
Quant il vit que ne pot par li estre vaincue,
Par ses blons cheveux l'a à .i. arbre pendue.

Lors prist le faus larron .i. baston d'englentier :
Tant en bati Flourence et devant et derrier,
De touz costez véoit de li le sanc raier.
Morte l'éust en l'eure quant Diex le droiturier

Fist parmi la forest venir .i. chastelain :
Sa gent avoit perdue, .i. cor sonnoit à plain.
Quant le faus larron Mile l'oy, tout pour certain
Cuida ce fust son frère; lors ot moult le cuer vain.

A la fuite se mist : forment se desconforte;
La royne lessa, qu'estoit demie morte.
Es vous le chastelain, que Jhésu-Crist aporte
Parmi une sentele qui estoit toute torte.

La pucelle vit pendre, si s'en vint celle part.
Moult en ot grant merveille, mais forment li fu tart
Qu'elle fust despendue. De son cheval liart
Descendi; lors Flourence li fist .i. douz regard,

Car ele avoit d'angoisse la parole perdue;
Lors l'a li chastelains miex qu'il pot descendue :
Dessouz l'arbre l'assist; moult la vit derompue,
Puis li dist : « Suer, dont estes-vous venue ? »

Elle li dist : « Douz sire, de basse gent sui née,
Mais nobles genz servoie qui m'ont toute alevée.
Or m'ont mauvaise gent ci endroit amenée :
Ne m'en demandez plus, pour la Vierge honnourée,

« Car au cuerai tel duel que bien mourir voudroie. »
— « Ma suer, dist-il, chiez moi volentiers vous menroie;
Je croi bien que ma femme aroit de vous grant joie. »
Flourence li dist : « Sire, moult volentiers l'otroie,

« Par ytel convenant que mon cors garderez
De toutes vilonnies le miex que vous porrez. »

Le chastelain dist : « Suer, jà mar en douterez. »
Sus la mule la sist qui ot le frain dorés.

Le chastelain Tierry la royne a suie;
Desiques au chastel ne s'atargèrent mie.
Là dedenz fu Flourence moult noblement servie,
Tant que de ses griez maus fu la dame alégie.

Forment la tenoit chière la france chastelaine:
Bien voit n'est pas estraite de lignie vilainne;
Et Flourence se mist de li servir en paine.
Nous véons au jour d'ui, c'est bien chose certaine,

Qu'il a plus de service et de bonne duison
En .i. enfant qui est de bonne nascion
Qu'en .i. truant: Flourence ot laiens bon renom.
Le chastelain Tierry, qui moult estoit preudon,

Avoit une fillete de .vij. anz et demi :
Par grant chierté couchoit Flourence avecques li;
Mais il avoit laiens .i. glouton anemi
Qui .i. trop vilain plait sanz raison li basti.

Le faus fu sénéchal au courtoiz chastelain ;
Nommez estoit Maquaire : c'est .i. non trop vilain.
Souvent requist Flourence et au soir et au main
Que s'amour li donnast, mais il ouvroit en vain,

Car ele se laissast avant vive escorchier.
I. jour le trouva seule le glouton pautonnier:
Par force le cuida acoler et baisier,
Mais Flourence li fist le sanc vermeil raier

A grant ru de la bouche et .ij. denz li brisa.
Li glous hors de la chambre erraument s'en ala;
Moult manace Flourence, et dist qu'il bracera
Tel plait, s'il onques puet, de quoi arse sera.

Sitost con fu couchie, le desloial glouton
Dessouz le lit se mist coiement à larron
Où Flourence gisoit avecques l'enfançon;
Mais pas ne se gardoit de telle traïson;

Car quant le murdrier vit qu'elle fu endormie,
A la fille son maistre a la gorge trenchie;
Dedenz la main Flourence, qui fu blanche et polie,
Mist le coutel trenchant, et dormant l'a laissie.

Maquaires fist matin le chastelain lever.
Par la chambre Flourence le convenoit passer
Quant vouloit de la seue ens en la sale entrer :
Le sanc du lit sa fille vit aval devaler.

Il vit que la gorge ot trenchie et le tuel,
Et en la main Flourence a véu le coutel.
Ne pot parler de duel; let li fu, non pas bel.
Maquaires, qui a fait le dolereus chaudel,

Li dist : « Franc chastelain, c'a fait ceste murdrière!
Lessiez le duel, et faites ardoir la losengière. »
Adont leva le cri, et devant et derrière
La chambre empli de gent qui firent mate chière.

Flourence s'esveilla : à merveilles li vint
Des gens qui là estoient et du coutel que tint,

Et quant l'enfant vit mort plus vermeille devint
Que rose de rosier; lors pasmer la convint.

Moult fu grant la dolour en la chambre menée:
La chastelainne y vint trestoute eschevelée.
Errant éust Flourence à ses mains estranglée
Quant on li a par force hors de ses mains ostée.

Adont fist l'en Flourence si fort les poins loier
Qu'aval parmi les ongles convint le sanc raier.
En une chartre obscure la fist-on estaier;
A ardoir fu jugie tantost sans atargier.

Mais avant qu'elle fust au jugement menée
Li vint dire une vois : « Ma suer, pas ne t'esfrée;
Car tu seras encore à Romme couronnée;
Mais avant souferras mainte male journée.

« Aies en Jhésu-Crist très parfaite créance,
Que saches que de ceulz qui te feront grevance
Auras en .i. seul jour merveilleuse vengance.
On te merra ardoir, mais n'aies jà doutance,

« Car Diex te gardera. Or le sers d'amour fine. »
Lors vint le bourel querre Flourence la royne;
Droit au feu le mena, qui estoit fait d'espine.
Le chastelain, qui ot conscience entérine,

Li dist : « Femme, comment fus-tu si esragie
Qu'à mort méis ma fille? je te rendi la vie
Quant pendoies au bois. » Lors Flourence s'escrie :
« Sire, pour Dieu merci! tel fait ne créez mie,

C'onques féisse mal à la gentil pucelle;
On m'a cest plait basti, ne sai par quel querelle.
Diex set que j'ai bon droit, à garant l'en apele. »
Adont le chastelain s'enclina en la sele.

Si com li chastelains sus son arçon pendoit,
Avis li fu c'un angle de par Dieu li disoit
Qu'aler lessast Flourence quel part qu'ele voudroit,
Et honnour et pourfit bien briément l'en vendroit.

Lors quant fu redreciez il dist à haute voiz
A sa gent c'on alast tost querre son harnois,
En la vile, sur quoi il l'amena du bois :
« Je ne veul qu'elle perde du sien vaillant .i. pois. »

Il li fist trestout rendre et quite délivrer;
Quant Flourence monta, forment prist à plourer,
Car où aler ne sot. Le sire fist crier
Que nul ne le suïst, pour les membres couper.

Maquare, pour le cri, point ne s'esléesça;
Errant l'éust suiie, mais aler n'i osa;
Flourence sur la mule forment se démenta:
D'un péril est issue, mais en plus grant s'en va,

Ainssi com vous orrez se me voulez entendre.
Flourence, qui avoit de pitié le cuer tendre,
Trouva en son chemin .i. larron c'on vout pendre :
Adont tourna sa mule celle part sanz atendre.

Au prévost vint tantost, si le mit à raison
Et li dist : « Gentis sire, pour Dieu requier .i. don :

Car me donnez cel homme, qui sera mon garson. »
Le prévost li dist : « Dame, pas ne vous refuson ;

Mais laissiez-le-nous pendre : par ma foi, je me dout,
Se vous le délivrez, que briément ne vous coust :
Bien vous fais à savoir que de mal a fait moult. »
Le larron li dist : « Dame, mon cors je vous dois tout

« A vostre plaisir faire, se de ci me getez,
Que je vous servirai sanz nule fausetez. »
Adont fu le larron à Flourence livrez :
Miex li vausist qu'il fust penduz et traïnez,

Ainssi com vous orrez assez briément retraire.
Flourence li dist : « Frère, or penses de bien faire ;
Se tu me portes foy tu auras bon salaire. »
Le larron li dist : « Dame, quel part voulez-vous traire? »

Flourence li dist : « Frère, moult volentiers iroie
Outre mer au sépulcre, se passer y povoie. »
— « Dame, dist le larron, g'i sai moult bien la voie. »
Puis dist entre ses denz : « Demain, ainz que jour voie,

« Vous ferai de la gorge, se je puis, ij. souflois :
La mule sera moie et tout l'autre harnois. »
Droit à .i. port de mer s'en vindrent à eslois
Où le larron avoit .i. hoste trop mauvois ;

Il ot mainte personne en son hostel murdrie.
Flourence s'est la nuit en l'ostel herbergie ;
Le larron fist à l'oste son marchié c'on l'ocie.
L'ostesse, qui l'oy, ne s'i acorda mie,

Et dist : « Jà çaiens n'iert fait si mortel péchiez. »
Le larron dist : « Ostesse, pas ne vous courouciez :
Nous le dison ainssi, savoir que vous diriez. »
Qui en larron se fie, il est bien engigniez.

. . . . [1]

Quant Flourence la belle fu com nonnain vestue,
De bon cuer servi Dieu et la Vierge absolue;
La haire jour et nuit avoit à sa char nue.
Hui mais orrez comment elle fu connéue.

Diex li donna tel grâce qu'il n'ot en la contrée
Personne tant malade, s'en dévote pensée
Venist à li parler, ne fust reconfortée;
Em pluseurs lieus aloit de li la renommée.

Bien aparut forment que à Dieu fu amie,
Car de ses anemis fu en .i. jour vengie,
Et si ot puis de Romme toute la seignourie,
Dont son serourge l'ot à grant tort départie.

Esmère, son seignour, souvent pour li plouroit;
Messes du Saint-Esprit pour li chanter faisoit,
Que Diex la li rendist; par desconfort juroit
Que jamais n'auroit femme s'elle ne revenoit.

Ne remest en l'empire ne cité ne chastel
Où ne la féist querre, et tant que d'un quarrel

[1] Il y a ici, dans le Ms. 198 N.-D., une lacune considérable, par suite de la destruction du feuillet 223.

Fu navré l'emperère en .i. estour mortel
El front moult malement; n'ot mire qui fust tel

Qui l'en pust garir; en doute de mort fu,
Tant qu'il oy nouveles, si com plot à Jhésu,
Que pour une nonnain faisoit mainte vertu
Le Père de lassus. Lors est le roy méu

Pour venir à la dame qui moult estoit s'amie;
Tout droit en Biau Repaire, où ot bonne abaïe,
Esmère chevauchoit à petite maisnie.
Hui mais est bien raison que de Mile vous die,

Qui ot fait à Flourence souffrir tant d'enconbrier.
Il ala demourer avec .i. chevalier
Qui le tint en soudées, mais Diex le droiturier,
Qui du bien et du mal rent à chascun loier,

Fist le faus desloial si mesel devenir
C'on n'osoit entour lui ne aler ne venir;
Gros fu comme .i. tounel, ne se pot soustenir;
I. jour fist à son mestre prier et requérir

Qu'il le féist mener tout droit à Biau Repaire,
Où Diex pour la nonnain vout tant de vertuz faire.
Le sire l'otroia. Jà orrez de Maquaire
Qui mist à mort l'enfant pour Flourence deffaire:

Si mal fu atourné que de pié ne de main
Ne se pooit aidier; mais le franc chastelain
Le mena pour garir à la france nonnain.
Moult amoit le traître; ne sot pas le certain,

Comment avoit murdrie sa fille en traïson:
Errant l'éust fait pendre plus haut que .i. larron.
Oez com fu servis Archembaut le glouton,
Et son desloial hoste, qui n'estoit pas preudon.

Du feu d'enfer estoient par le cors alumez :
Cadot li mariniers estoit si atournez
C'à potences aloit, les piez ot touz enflez :
Touz .v. à Biau Repaire sont .i. jour arivez.

Douce gent, ès croniques de Romme sont trouvées
Les paroles qui sont ci de par moi contées;
Mais .i. rommans en est où en a ajoustées
Granz bourdes qui n'i doivent pas estre recordées.

Les glous qui à Flourence orent tant fait dolour
Vindrent où ele estoit trestouz à .i. seul jour;
Aussi fist l'emperère qui estoit son seignour.
La dame s'estoit jà couchie en son dortour.

Quant l'abéesse sot que pour les granz vertuz
Estoit li emperères de Romme là venuz,
Au lit Flourence vint et li rendi salus;
Les nouveles li dist, la dame sailli sus.

Onques puis ne dormist, en oroisons se mist;
Doucement reclama le très douz Jhésu-Crist,
Que bon conseil li doint; une voiz li tramist
Le Père de lassus, moult doucement li dist :

« Flourence, belle suer, ta penance est fenie.
Vij. anz a que venis en yceste abbaïe :

Diex veult que tu t'en voises à Romme la garnie
Avecques ton seignour. De vous istra lignie

« Dont Jhésu-Crist veult estre honnourez et servis;
Esmerez est malades, mès demain iert garis.
En ceste ville sont trestouz tes anemis:
Diex ne veult consentir que plus demeurent vis.

« Il ont éu espasse moult grant d'eulz amender.
Demain vendront à toi pour santé recouvrer;
Il ne te connoistront: haut leur feras conter
Les paines qu'il t'ont faites souffrir et endurer. »

Flourence dist: « Vrai Dieu, je ne vousisse mie
Qu'il morussent pour moi ne souffrissent hachie.
De bon cuer leur pardoins toute la félonnie
Qu'il m'ont fait. » La voiz dist: « Tu ne fais pas folie. »

La dame bien matin lendemain se leva:
Les traîtres connut; mès point ne l'avisa
Esmère son seigneur, mès bel la salua :
Elle le connut bien, mais il pas ne cuida

Que ce fust la royne que Miles ot emblée,
Que de quevrechiez fu bien et bel atournée.
Adonques s'est Flourence hautement escriée
Que touz ceulz qui voudroient garir celle journée

Faut que touz leur péchiez dient oiant la gent.
A son serourge Mile a di premièrement:
« Vouz qui en la brouete gisiez enflez forment,
Commenciez tout premier. » Le glout dist bassement:

« Dame, plus volentiers en secré le diroie. »
Flourence dist: « Amis, il faut que chascun l'oie. »
— « Par foi! dist le traître, pourquoi le celeroie?
Je ne fis onques bien en chemin ni en voie.

« Combien que mesiaus soie, de certain je sui frère
A Esmère, qui est des Rommains emperère;
Sa femme li emblai, et li fis tant de hère
C'onques tant n'en souffri, je crois, fille de mère;

« Mais onques ne poi faire que fusse bien de li;
Au derrain par les tresches en .i. bois la pendi. »
Quant son frère l'oy, à poi du sens issi;
Adonques se leva le chastelain Tierry,

Et dist à haute voiz : « Par la Vierge absolue,
Je trouvai une dame à .i. arbre pendue :
De mort la garanti; trop estoit derompue;
Mais la bonté m'en fu trop malement rendue.

« A grant honnour l'avoie tenue en mon hostel,
Mais à .i. main trouvai en sa main .i. coutel,
Dont elle ocist ma fille; mais onques ne fu tel
Que la féisse ardoir, tant avoit le cors bel.

« Par foi! je ne vi onques plus belle créature.
Sa mule li rendi et toute sa vesture
Qu'avoit quant le trouva. Diex et la Vierge pure,
Se elle est vive, la veille deffendre de laidure! »

— « Chastelain, dist Flourence, autrement a esté. »
Au séneschal fist dire si com il ot ouvré;

Maquaire, qui cuidoit moult bien avoir santé,
Cria : « Je ne fis onques ne bien ne loiauté. »

Puis dist : « Franc chastelain, pour Dieu merci demant :
Voir, j'ocis vostre fille d'un grant coutel trenchant ;
En la main à la dame le mis en son dormant.
Ardoir la cuidai faire, mais Diex li fu garant,

« Pour ce que s'amistié ne me vouloit donner. »
— « Glout, dist le chastelain, Diex te puist mal donner !
Jamais ne mengerai si t'arai fait finer. »
Le larron qui estoit espris du feu d'enfer

Se dreça sus ses piez et parla à haut ton,
Et dist : « Je ne fis onques aussi jour se mal non ;
Mais sachiez cele dame dont il font mencion
Me fist moult grant bonté : s'en ot mal guerredon ;

« Car on me vouloit pendre quant par sa grant franchise
Me requist au prevost et m'osta de justice :
Moi et mon oste aussi l'éussons à mort mise
Se ne fust nostre ostesse ; mais puis, par convoitise,

« L'alasmes sus la mer vendre tous .ij. as mariniers.
Bien avoir en cuidasmes .i. plain sac de deniers,
Mais en chetis meriaus fu nostre argent changiez. »
Lors parla le marchant qui ot enflez les piez,

Et dist : « Je l'achetai et changeai vostre argent ;
Mais, quant je li cuidai tout faire mon talent,
I. orage leva par la mer et tel vent
Que trestout mon avoir y perdi et ma gent.

« Fendre convint la nef et en pièces froer.
A chevauchons me mis pour ma vie sauver
Sus .i. fust; moult de paines me falut endurer.
Sus .i. sac de ferine vi la dame floter;

« Pas n'eschapa, je croi, dont ce fu grant domage. »
— « Si fist, dist l'abéesse; là jus en ce rivage,
La nous envoia Diex. » Flourence, qui fu sage,
Ne se voult plus celer; tout bas en son langage

Lors dist à l'abéesse: « Souffrez-vous un petit. »
Puis vint à son ami, qui ot si grant despit
Que parler ne povoit: sa main sus son chief mist;
Jhésu-Crist pour Flourence beles vertus y fist,

Car la pointe du fer du dolereuz quarrel
Que l'emperère ot fichie près du cervel
Sailli hors sanz main metre. Le miracle fu bel;
Flourence fu moult lie. Lors jeta jus ynel

Le cuevrechief de quoi elle estoit atournée;
L'emperère le vit, errant l'a avisée :
Entre ses bras la prist, estroit l'a acolée,
Puis dist à haute voiz : « J'ai Flourence trouvée

« Pour qui j'ai tant souffert de dolour nuit et jour:
Mon frère le m'embla, le murdrier traïtour;
Mais je me vengerai, par Dieu le créatour!
Devant touz le ferai morir à deshonnour:

« Miex a déservi mort que nul autre murdrier. »
Flourence li requist, pour Dieu le droiturier,

Que il li pardonnast, qu'assez ot d'encombrier;
Mais onques l'emperère ne le voult otroier,

Ainz fist .i. grant feu faire en une praerie:
Son frère et les .iiij. autres furent ars à hachie.
Le chastelain Tierry retint de sa partie,
Et puis donna biau don à ceulz de l'abaïe.

Puis n'orent povreté à nul temps les nonnains;
L'emperère de Romme et le franc chastelains
Enmenèrent Flourence. Estre povez certains
Que pour s'amour menèrent grant joie les Rommains.

La feste c'on li fist dire ne porroit hom;
Puis ot .ij. enfans marles en petit de saison.
Flourence souffri moult de paine sanz raison,
Mais ceulz qui mal li firent en orrent guerredon.

Jusqu'à la fin mena Flourence sainte vie.
Moult de bonnes genz sueffrent à grant tort vilonnie,
Mais Diex les venge puis, combien que il destrie.
Prions Dieu qu'il nous veille touz traire à sa partie.

Explicit de Florence de Romme.

CY APREZ S'ENSUIT

Le Dit du Chevalier et de l'Escuier.

Ms. 198 N.-D.

Moult est bone acointance d'estoire, bone gent [1];
Bien m'en puis percevoir et en maint lieu souvent
Que quant je dis .i. dit à tous généraument,
Car il nous convient vivre des bons premièrement.

Jadis .i. chevalier fu moult nobles et biaus;
Riches hons fu de villes et de nobles chastiaus,
Et ot en sa joneçe assez de cens aniaus;
Il ne li eschapoit ne tournois ne cembiaus.

Quant il n'ot que despendre on n'avoit de li cure,
On le tenoit por vil, con garçon qui escure.
En folement despendre avoit mise sa cure:
Sa joie li torna à grant dolor obscure.

Du leu l'estuet partir, qu'il n'i pot plus remaindre;
Sa char li commença à pâlir et à taindre.
Lors se prist en son cuer durement à complaindre;
N'ot vile ne maison où il péust remaindre:

[1] C'est-à-dire de raconter des histoires à des auditeurs généreux.

« Hélas! dolans, dist-il, com dure destinée
Quant m'en convient fouir en estrange contrée!
Et si ne metrai hors ne lance ne espée:
Vous me veilliez aidier, sainte Virge honorée! »

Toute jor chevaucha; bien li dut ennuier.
Dedens .i. bois entra grant et lonc et plenier;
El mileu de ce bois r'ataint .i. escuier
Triste et dolant de cuer, n'i ot que corroucier.

Le chevalier l'apelle, et si l'araisonna :
« Amis, celi te gart qui le monde forma! »
Respond li escuiers : « Il ne m'aidera jà;
Bien me sui percéu que onques ne m'ama.

« J'ai le mien despendu et gasté par folie;
Si ne m'en est remez vaillant une aillie.
Or m'en convient fouir tous seulz sans compaignie,
Et si ne sai mestier dont me chevisse mie.

« Larron et murtrier me convient devenir:
Je ne me puis mie de fain lessier morir.
Bien sai que par ce tour me convendra venir :
Se je truis compaignon, bien me cuide chevir. »

Respont le chevalier : « Compains avez trouvé.
Aussi ai-je le mien despendu et gasté;
Or m'en convient fouir tous seulz par povreté:
Nous serons compaignons quant je t'ai retrouvé. »

— « Sire, dist l'escuier, vous soiez bien venus!
Vos compains voudrai estre, vos amis et vos drus. »

Toute jor chevauchièrent tant que jor ert faillus:
Sous .i. arbre herbergent, ne chevauchièrent plus.

Ne li uns ne li autres cele nuit ne menja.
Prez sont de despérer; chascuns se dementa.
L'ennemi les escoute, qui prendre les vouldra;
S'il les puet acrochier, moult joians en sera.

Devant eulz s'apparus, si les a à raison mis:
« Seignor, comment vous est? ce dit li ennemis.
Vous avez tout perdu, et avoir et amis,
Mendier vous convient. . . . .

« C'est grant meschief à faire quant apris ne l'avez.
Se vous me volez croire, je vous donrai assez,
Que vous prendrez avoir partout où vous voudrez
Ne jamais en prison retenus ne serez :

« De tous les leus du monde je vous dëliverrai. »
Si dit le chevalier: « Et je vous servirai,
Et de cuer et de corps homage vous ferai. »
Et l'ennemi respont : « Et assez te donrai;

« Mais que Dieu et sa mère te convient renoier;
Tous sains et toutes saintes, il ne t'aront mestier. »
— «Sire, dit l'escuier, de gré et volentiers
Je les renoierai tous, qu'il ne m'ont mestier. »

Moult fu fol l'escuier et de mauvais corage;
Quar l'ennemi a pris, ce fu par son outrage.
Au chevalier a dit : « Vien, si me fais homage
Et je te rendrai tout tantost ton héritage. »

Respond le chevalier: « Volentiers liement. »
— « Renoie Dieu, fait-il, trestout premièrement,
Tous sains et toutes saintes tost et isnelement;
Fais-le, se tu m'en crois, et tantost erramment,
Et je te renderai trestout ton tenement[1]. »

— « Je les renoie tous, je sui de ta mesnie. »
Respont li ennemis: « Tu ne fais pas folie;
Je te donrai honour et grande seignorie
Se tu as renoié aussi sainte Marie. »

Respont le chevalier: « Ce ne ferai-je jà,
Que je renoie cele qui le cors Dieu porta,
Qui la perte du monde par son corps restora
Et la pais et l'amour de son Fil nous donna.

« Il te doit bien souffire quant j'ai Dieu renoié,
Tous sains et toutes saintes; je sui jà en péchié,
Et de cuer et de bouche je le t'ai otroié:
Lesse ester Nostre-Dame; trop m'auras engingnié. »

Respont li ennemis: « Tu seras mendians;
Se tu ne la renoies, seras povres truhans:
Et s'as Dieu renoié qui te sera grevans. »
— « Sire, dit l'escuier, faites-li ses convans. »

Respont le chevalier: « Par ma foy! non ferai;
Jà jor de ma vie ne le renierai;
La Royne des ciex, jà tant ne mefferai.
Se j'ai Dieu renoié, à cele me tenrai:

[1] Cette strophe a cinq vers au Ms. comme ici.

C'est cele qui puet tous à son Fil r'acorder. »
Li ennemis voit bien qu'il ne le puet mener
A ce qu'il la renoie; ne le puet engignier.
De mal talent s'en torne, si le lessa ester.

Dolant fu l'ennemi quant ainsi le perdi :
Si emmena celui qui à li se rendi.
Le chevalier demeure, qui cuer ot esbahi;
Tout droit à l'adjorner, hors du bois s'en issy.

Quant il fu hors du bois devant lui esgarda
Et vit .i. biau chastel : une chapelle y a.
Au plus tost que il pot cele part s'en torna;
Por saluer la Virge ileques s'arresta.

Quant il y fu venu, si issi de la celle,
Son palefroy atache au rai d'une saucele,
Tost et isnelement entra en la chapelle,
Et a véu l'ymage de la Virge pucele.

Devant li s'agenoille, et merci li cria,
Et de cuer et de bouche forment le reclama.
Li sires du chastel par matin se leva,
Et lui et sa mesniée en la chapelle entra.

Quant il vit le cheval si se va merveillant;
Le chevalier entent mult tendrement plorant.
. . . .
I. po se trest arrières por véoir son samblant.

Le chevalier esgarde qui requeroit merci.
« Douce Dame, fait-il, aiez merci de mi !

J'ai vo Fil renoié, l'ennemi m'a traï;
Tous sains et toutes saintes ay renoié aussi :

« Ne sai où retourner se je n'ai vostre aieuë;
Que j'ai Dieu renoié, si ai m'âme perdue. »
A ycestc parole a sa corpe batue;
L'yaue du cuer li est parmi les yex courue.

L'ymage de son lieu maintenant dévala,
Et de son cuevrechief le vis lui essuia;
Maintes lermes reçut qui du chief li coula.
Le sire du chastel le vit et esgarda.

Il a véu l'ymage devant lui en présant
Qui le reconforta bel et cortoisement :
« Amis, dist Nostre-Dame, ne t'esmaie noient;
Je te r'acorderai à mon Fil vraiement,

Et si auras par tans honour et richeté. »
Puis remonte en son leu quant l'ot reconforté.
Li sires du chastel a tout ce regardé :
Bien pense que en li a aucune bonté.

Un po se trest arrière, et tousi et parla :
Le chevalier l'entent, sus ses piez se leva :
Li sires l'araisonne et si l'en apela,
Et cil li respont bel, qui très bien apris l'a.

Li sires l'en apelle, si l'a mis à raison :
« Amis, dont estes-vous? N'i faites restoison. »
Et cil li respondi belement à bas son :
« Sire, .i. chevalier sui de moult povre renon ;

« Je sui .i. chevalier du tout deshéritez. »
— « Amis, ce dit li sires, gardez ne me celez.
Féustes-vous onques à fame mariez ? »
— « Nennil, sire, dist-il ; onques n'i fu donez. »

— « Et si avez dès jà vostre terre perdue ?
Est passée l'anée que elle fu perdue ? »
— « Nennil, sire, dist-il ; bien seroit secorue
Se j'éusse deniers dont féust secorue. »

— « Amis, ce dist li sires, je vous en bailleré,
Et avoir et deniers à plenté vous donrai ;
S'ay une belle fille qu'à fame vous donrai,
Et de toute ma terre chevetain vous ferai. »

— « Sire, pour Dieu merci, fait-il, ne me moquiez :
Je sui tristes de cuer, dolans et courrouciez. »
— « Amis, ce dit li sires, or ne vous esmaiez :
Vous estes, se Dieu plest, à bon port arrivez.

« Soiez certains et fis envis vous moqueroie.
Laissiez ester le duel, et si demenez joie
En l'onnor Nostre-Dame, qui si bien vous avoie,
Et de cuer et de bouche le don vous en otroie. »

Cil si l'en mercie, qui la raison agrée :
A iceste parole a sa fille mandée ;
Si li donna à fame et il l'a espousée,
Et l'onnor de sa terre li a toute donnée ;

Et avoirs et deniers à plenté li bailla ;
Dont sa terre reçut et si le rachata,

Et fu hoir de sa terre. Li sires trespassa :
La Royne des ciex ces biens li pourchaça.

Pour ce qu'il la servi ot-il bon guerredon;
Cil qui la renoia fist trop grant mesproison,
Com vous orrez conter à petit d'achoison,
Comment li ennemis li fist la traïson.

Lonc temps ala par terre, des maulz ot-il assez,
Et tant que il fu pris à .i. fait atrapez,
Et fu estroit liez, et fu emprisonnez.
Et fu jugiez à pendre, que il fu pris prouvez.

Quant il fu en prison durement se doubta
Que il ne fust pendus, l'ennemi appella,
Et le mauvais y vint tantost qu'il le hucha :
« Maistres, car aidiez-moi ou l'en me pendra jà. »

Respont li ennemis : « Je te déliverrai.
Vez cy le hanap d'or que je te baillerai,
Et .iiij. besans d'or aveques te donrai.
Tien, met tout en ton sain, fai ce que te dirai.

« Quant le bailli t'aura devant li en présent
Et il te voudra prendre por faire jugement,
Donne-li cest avoir pour ton délivrement;
Et il est convoiteus et d'or fin et d'argent,

« Il te déliverra, saches par vérité. »
Cil a pris le hanap, en son sain l'a bouté,
Et les .iiij. fermaus forment l'ont agréé.
A iceste parole l'a li baillis mandé.

« Amis, dist li baillis, il te convient morir;
Il n'est hons, fors que Diex, qui t'en puist garantir:
Dis-moi tost tes meffais, tu les dois bien géhir. »
Au borriau le bailla qui le doit mainburnir.

« Sire, dist l'escuier, ains m'en lairez aler;
I. jouel ay moult riche que je vous veil donner:
Il vault .lx. livres, ne vous estuet doubter.
Je le vous baillerai, faites-moi délivrer. »

— « Or tost, dist le baillis, fait errant, monstre çà. »
Cil mist main à son sain et trouver le cuida,
Et il trueve .i. chevestre; de son sain le sacha;
Quant li baillis le voit il s'en rit et gaba.

« Hélas! dist l'escuier, l'ennemi m'a trahi. »
— « Par foy! dist li baillis, et tu m'as bien servis! »
En son col le laça, au bourriau le tendi
Qui le mena aus forches et puis si le pendi.

L'ennemi se tint prez, ne le vault esloignier;
Quant l'âme issi du corps, il ne la volt lessier:
Il la porte en enfer là-dedens herbergier.
Ainsinques vouldroit-il tout le monde esloignier.

Or fu de son service à duel et à doulour.
Ainsi est-il servis qui sert mauvais seignor;
Mais qui sert Nostre-Dame, cele dame d'onour,
Il ne puet en ce siècle certes servir meillour.

Jehan de Saint-Quentin dit qu'elle en doit servir;
On puet de son service à grant honor venir:

C'est le trésor de grâce por tous ceulz garantir
Qui la veille de cuer et amer et chiérir.

Or prions doucement à la Virge Marie,
Par qui le monde fu et mis de mort à vie,
De l'enging l'ennemi, qui le monde tarie,
Nous gart, et nous otroit la perdurable vie.

Amen.

Explicit du Chevalier et de l'Escuier.

CI COMMENCE

Le Dit de Merlin Mellot.

Ms. 198 N.-D.

Pour ceulz qui se desroient trop outrageusement
Quant li Sires des ciex, qui ne faut ne ne ment,
Des avoirs terriens leur preste largement,
Vous dirai un example à tous généraument.

Mais il sont moult ceulz qui n'i veulent entendre,
Ains veulent en cest siècle si grant orgueil emprendre
Que par leur avoir veulent tous leurs amis souprendre
Et ne leur samble pas jamais puissent descendre,

Jusqu'à tant que Fortune de sa roe l'abat,
Ou Diex par maladie de sa verge le bat.
Lors vaut pou son déduit, son avoir, son barat;
Ainz est triste et dolent, humilieus et mat.

Fortune tu es ruste: maint orgueilleus asommes;
Se nous sommes hui sain, demain pas ne le sommes.
De cest proverbe-ci descendrai sur .ij. hommes
Qui aloient au bois bûche quérir leur sommes.

Ces hommes que je di estoient artiier,
Et s'estoient voisin au temps çà en arrier.

Chascun avoit .i. asne qui leur out grant mestier :
Leur somme ne povoient vendre que .vj. denier.

Li uns de ces âniers femme et enfans avoit,
Par quoi plus grant despens faire li convenoit.
Il se levoit matin et moult tart se couchoit;
Du soir pour le matin riens ne li demouroit.

Cil qui n'ot nulz enfanz si forment se hasta
Qu'il ot avant sa somme, dont son asne charga.
Tost et isnelement à la ville s'en va;
L'autre remest el bois, qui fort se dementa.

L'autre remaint el bois, triste, pensis et mas;
Moult souvent se complaint et claime vilain las;
« Diex! que porrai-je faire, sire saint Nicholas?
Ma femme et mes enfans auront povre soulas.

« Je méisme et ma beste si morrons hui de fain,
Et si ne puis tenir ma sarpe de ma main.
Laz! et si n'ai denier de quoi nous aions pain!
Certes, c'est grant douleur au jour que naist vilain!

« Certes, vilain sui-je gatéis comme un ours.
De touz les temps du monde sui-je nez en décours:
Ma femme et mes enfans aront povre secours;
Quant m'en yrai sanz bûche duel auront et courous. »

Ainsi con li vilains par lui se démentoit,
Une voiz l'apella qui pitié en avoit,
Et li a demandé pourquoi se complaingnoit;
Le vilain li raconte son estat orendroit.

La voiz li respondi, qui en ot grant pité:
« Se je t'avoie jà de povreté geté,
Serviroies-tu de cuer la sainte Trinité
Et ameras les povres en fine charité? »

— « Oïl, dist le vilain, sachiez certainement. »
— « Or va à ton hostel tost et apertement:
Au bout de ton courtil souz .i. séu vraiement
Trouveras grant trésor; voirs est, pas ne te ment. »

Quant l'entent le vilain, si li a fait enelin:
« Sire, quel non avez? » — « On m'apelle Merlin. »
— « A! mon seigneur Merlin, je me met au chemin:
Je vous commant à Dieu, qui de l'yaust fist vin. »

— « Va-t'en; or y parra comment te maintendras
Et comment Jhésu-Crist à servir entendras.
D'ui cest jour en .i. an yci à moi venras;
De toi, de ton estat le conte me rendras. »

— « Monseignour, granz mercis! Je vendrai volentiers. »
Lors s'en parti du bois sanz bûche li âniers.
Quant sa femme le voit, contre li va luitiers;
Le vilain li a ris, qui n'en fu pas rentiers.

Quant elle le vit rire, à poi que n'est dervée;
Elle li dist: « Vilain, as-tu bourse trouvée?
Que mengerons-nous hui tout en ceste journée?
Quant tu t'en viens sanz bûche, ci a fort destinée. »

— « Ma suer, vous me blasmez; ne faites pas savoir:
Par temps arons richesce, se Dieu plaist, et avoir;

Les sommes à porter porront bien remanoir. »
— « Et où sera ce pris? di-le, je veul savoir. »

— « Au bout de cest courtil, droit dessouz .i. séur;
C'est .i. arbre qui est en septembre méur. »
— « Devant que le verrai ne serai asséur. »
Lors pristrent pic et houe pour quérir leur éur.

Tant fouirent en terre que le trésor trouvèrent.
Quant il orent trouvé, grant joie demenèrent:
Cel an tout coiement belement s'eslevèrent;
Mais onques pour ce Dieu ne povre plus n'amèrent.

L'ânier, par couverture, le mois au bois ala.
Une foiz quant fu riche chascun forment l'ama;
Tel ne li apartint qui cousin le clama.
Au chief de l'an après à la vois retourna.

Ainsi est-il du monde à la journée d'ui;
Car le povre homs n'est connéu de nului,
Mais quant il devient riche, maint s'en viennent à lui
Que li dient : « Cousin, de vo lignage sui. »

Li âniers va au bois, souz le buisson se boute;
S il oïst la vois moult oreille et escoute :
— « Ha! mon seigneur Merlin, où m'espérance est toute,
Venez parler à moi; moult vous aime et redoute. »

— « Vez meci, biax amis. Que veulz-tu? comment t'est? »
— « Bien, monseigneur Merlin : moult m'avez biau conquest
Donné, dont ma maisnie moult bien nourri et vest;
Mon avoir, ma richesce, trestouz les jourz me crest. »

— « Ce veul-je, biauz amis. Que veus-tu ? di-le tost. »
— « A ! monseigneur Merlin, que je fusse prévost
De la ville où demeure. » — « Tu le seras tantost,
Dedenz .xl. jourz. Soiez douz et dévost. »

— « Monseigneur, grant mercis ! ci a noble secours. »
Le vilain à la vile s'en est venuz le cours :
Eslut fu à prévost dedenz .xl. jours,
Mais envers povre gent fu despiteuz et lours.

Les riches honnoura, si estoit son cousin.
Le povre ânier foula, qui estoit son cousin ;
Par despit l'apella souvent vilain mastin,
Que jamais ne cuidast qu'il venist à déclin.

A la seconde année se remist au chemin ;
Et quant il vint au bois, si dist : « Sire Merlin,
Venez parler à moi ; je vous aim de cuer fin.
Où estes-vous alez, je vous pri de cuer fin ? »

— « Vez me ci ; que veulz-tu ? » — « Je vous veul déprier
Que mon filz, qui est clerc, que j'aim moult et tieng chier,
De Blanqueberque évesque fust ; je le te requier,
Que l'évesque en fu mis en terre devant ier ;

« Si m'aras à touz jourz délivré de grant paine. »
— « Va-t'en ; il le sera dedenz la quarantaine. »
Le vilain s'en retorne qui grant joie demaine ;
Mais il ne pot laissier sa coustume vilainne,

Qu'il ne fust vers les povres enfrun, rudes et lours :
Son filz si fu évesques dedens .xl. jours.

Lors sembla au vilain, quant il ot tel secours,
Que jamais n'averoit ne paine ne doulours.

. . . . [1]

La voiz vint au vilain briément sanz demourée,
Et li a dit : « Preudons, que te plaist et agrée ? »
— « Je vous pri que ma fille puist estre mariée
Au filz du grant prévost que l'en dit d'Aquilée,

« Qu'elle est belle et plaisant et gracieuse et sage,
Courtoise à toute gent, en li n'a point d'outrage. »
— « Dedenz .xl. jours iert fait ce mariage,
Dist la voiz au vilain ; sert Dieu de bon courage. »

Tout ainssi li avint comme la vois li dist :
Dedenz .xl. jours à femme la requist.
Volentiers li donna, point ne li contredist ;
En celui mariage grant lignage conquist.

Ce quant le vilain vit que il fu si montez,
Onques n'en rendi Dieu ne grâce ne bontez ;
Ainçoiz dist à sa femme : « Or sui-ge surmontez,
Car mon filz est évesque, sus touz sui honourez. »

Le vilain meschéant fel fu et plain de rage ;
Si a dit à sa femme : « Plus n'irai au boscage
Pour parler à la vois : j'ai assez héritage,
Si sui riche d'amis, d'avoir et de lignage. »

[1] Je crois qu'il manque ici une strophe : c'est celle dans laquelle le vilain appelait son protecteur *Merlin* tout court.

— « Si ferez, dist sa femme; vous en yrez au bois
Quant l'an sera passé pour parler à la voiz.
Bel et courtoisement à li congié penrois,
Et li dites moult bien à li plus ne venrois. »

Le vilain, qui nul bien ne nule honour ne sot,
Quant l'an si fu passez, au plus tost que il pot
Monte sur .i. cheval, .ij. serjanz o li ot :
Au bois s'en est venuz, si apella Mellot.

Par grant outrecuidance Mellot l'a appellé;
La voiz saut sur .i. arbre, si à lui a parlé.
Le vilain li a dist : « Pourquoi es haut monté? »
— « Pour ce que ton cheval m'éust tost defoulé. »

Le vilain li a dit par sa male aventure,
Com cil qui estoit plains de mauvaise nature :
« Mellot, je pren congié; je n'ai plus de toi cure,
Car je sui riches homs d'avoir à desmesure. »

La voiz li respondi : « Vilain fus, vilain soies.
Il ne t'anuioit pas quant tu au bois venoies,
Ton asne devant toi, et tes sommes vendoies
Chascune .vj. deniers, plus avoir n'en pooies.

« A la première année venis moi faire enclin;
Doucement m'apellaz : *Ha! mon seignour Merlin;*
Mais la seconde année fu ton cuer si mastin
Que tu me déis *sire* por moi metre à déclin.

« Ton fel cuer orgueilleus plus celer ne se pot :
Puis m'apellas *Merlin*, or m'apelles *Mellot*.

Je te di de certain, briément à .i. seul mot,
C'onques en toi bonté ne courtoisie n'ot.

« Or samble que tu soies roy d'une royauté.
Vers Dieu et vers les povres as fait desloiauté;
Tu as esté vilain plain de grant cruauté :
Briément te ferai povre. Ce sera loiauté. »

Le vilain s'en retourne, à qui il n'en chalut;
De ce que la voiz dist, certes riens il ne crut;
Mais sa fille et son filz en poi de temps morut;
De la mortalité durement se dolut.

Onques son grant orgueil pour cela n'oublia,
Car en sa grant richesce durement se fia.
Son seignour terrien .i. autre guerroia :
Son meuble y despendi, dont moult li anuia.

Quant sa guerre ot finée, si li failli deniers;
Ses celiers trouva vuis et trestous ses greniers.
Lors si fu endité que son prevost Reniers
Si en avoit assez, mès n'estoit pas maniers

De faire courtoisie à nului ne bonté.
Le sire respondi : « Du mien est haut monté.
Il n'a pas de mes rentes s'anée à moi conté;
Mais je l'aurai tantost s'il me plaist desmonté.»

Le sire le manda; m. livres li requist.
Le vilain respondi voiant touz, et li dist
Qu'il n'avoit nus deniers, que ailleurs en quérist.
Le sire fu dolant quant il le contredist;

Car il li toli tout, mueblcs et héritages.
Quant ce voit le vilain à poi que il n'esrage;
Car il li toli tout, et rentes et mainnages :
Lors se plaint tout à droit de son vilain domage :

« Hélaz, dit le vilain, j'ai perdu mon avoir!
Et mes enfanz aussi, dont fusse en grant pooir.
N'ai pas créu la voiz, si n'ai pas fait savoir :
Je m'en puis orendroit trop tart apercevoir.

« Je voudroie morir quant de moi me souvient :
Car l'un meschief sus l'autre soudainnement me vient.
Pour faire mon labour .i. asne me convient:
Maudite soit la vie qui sus terre me tient! »

Le vilain meschéant fist tant qu'il ot deniers
Dont .i. asne acheta; s'ala au bois arriers,
Car tel avoit esté son usage premiers;
En celle povreté se morut li âniers.

Je puis bien tele gent au chien comparagier :
Quant le chien a charoigne plus qu'il n'en puet mengier
I. autre ne lairoit par-devant li rungier,
Ainz l'abaie et rechine com déust esragier.

En cest example-ci doit bien chascun entendre
Ceuz qui grant orgueil veulent en cest monde entreprendre;
Car Diex les fait tantost du haut au baz descendre :
Qui bien sages seroit, il devroit à entendre.

Et por ce se doit-on mener si sagement,
Quant Diex des biens nous donne assez et largement,

Que nous ouvrons au monde et vers Dieu sagement:
Jhésu-Crist ait nos âmes au jor du jugement!

Explicit Merlin Mellot.

Le Dit du Povre Chevalier.

Ms. 198 N.-D.

Tous ceulz qui volentiers oient de Dieu parler,
Et de sa douce Mère, qui tant a le cuer ber,
A ceulz qui le reclaimment fet paier loier Dieu,
Qui ne se puéent plaindre au départir du lieu;

Por ce que Nostre-Dame scet paier largement,
Virge, metez-m'en tête à monstrer plainement
Les miracles qu'il fait à tous communément
Qui la veulent servir de cuer parfaitement.

Un chevalier fu jà qui ot grant héritage:
Tout l'avoit despendu, gasté et mis en gage;
En folement despendre mestoit tout son usage;
Mais sa fame espousée estoit tout d'autre usage.

Sage fu et cortoise et de bele manière;
De servir Nostre-Dame n'estoit onques lanière:
Povre gens saluoit et faisoit bele chière;
De faire des aumosnes estoit bien coustumière.

Le chevalier faisoit du tout cestui contraire.
Tant haoit sainte Yglise qu'il ne s'i vouloit traire;

Ains alast au bordel une folie faire,
Ne féist une chose qui à Dieu péust plaire.

Quant ot tout despendu, povres fu et chétis;
Il fu de ses amis à merveilles hays.
De son pays se part dolans et esbahis:
A l'encontre de li revint li ennemis

En guise d'un bel homme et moult très bien vestu.
Le chevalier apèle: « Biaus amis, que quiers-tu?
Bien pert à ton samblant que tu es iraseu.
Je croi que tu es povres; le tien as despendu.»

— « Certes, vous dites voir. Je ne sai que je face:
Je n'ai si bon ami qui forment ne me chasse
A noier ou à pendre; chascuns d'eulz me menace.
Tant sui povres et las ne puis lever la face.»

Respont li ennemis: « S'afier me voloies
De ce jor en avant que tu m'ameneroies
Ta fame espousse issi en ces .ij. voies: (*sic.*)
Plus que n'as despendu en petit temps aroies.»

Respont le chevalier: « Et je le vous créant,
Car je l'i amenrai trestout certainement.»
— « Or vas à ton hostel; ne t'esmaie noient:
Assez y trouveras et rouge et blanc argent.»

Le chevalier s'en torne, qui plus n'i demora;
De venir à l'ostel durement se hasta.
Deniers, chevaus et robes à grant plenté trouva:
Quant l'avoir aperçoit forment li agréa.

Des despens qu'il mena fu grant la renommée;
Chascuns s'en merveilla par toute la contrée.
L'autr'ier estoit si povres, c'est vérité provée,
Ne li créust de pain .i. boulengier denrée.

Une nuit fu alez le chevalier couchier;
Du terme li souvint, qu'il véoit aprochier.
Lors se prist en son cuer forment à esmaier :
« Hélas! dolant, dist-il, com porrai esploitier? »

La dame l'entendi qui ne se dormoit mie.
Son seignor apella qui menoit male vie:
« Sire, por quoi plorez toute nuit anuitie?
Avez-vous se bien non? ne le me celez mie. »

— « Demain aura .i. an, bien vous en puet membrer,
Si com je m'en cuidoie de cest païs aler,
A l'encontre de moy se mist .i. bacheler:
Cest avoir me donna, ne le vous quier celer.

« Par yceste manière li ai ma foy plevie
Que je vous y menrai sans plus de compaignie.
Ce fu li ennemis, ne le mescréez mie,
Qui vous cuide destruire et traire à sa partie. »

— « Or ne vous estuet plus de cest fait esmaier,
Car g'irai avec vous por vo foy aquitier.
Je pri la mère Dieu qu'ele nous veille aidier
Encontre l'ennemi qui nous cuide engignier. »

Le chevalier se liève lendemain par matin;
Entre lui et sa fame se metent au chemin.

Cilz Sires le conduie qui de l'yaue fist vin,
Car se'l ne les deffent, trouvé ont mal voisin.

Si comme il chevauchoient ambedeus seulement,
La dame regarda devant li .i. pendant,
Et vit une chapelle cortoise et avenant
Où le prestre chantoit la messe hautement.

Quant la dame l'oy, forment li agréa;
Le resne du cheval cele part trestourna.
Son seignor li demande: « Dame, où alez-vous là? »
— « Je vais au sacrement, assez tost fait sera.

« Or venez avec moy, si vous deffendrez miex
Encontre l'ennemi, qui tant est enviex. »
Respont le chevalier: « Le convenent fu tiex
N'enterroie en moustier, ne baiseroie autiex.

« Dame, alez-y tost et ne demorez mie:
Priez la mère Dieu qu'el nous soit en aye.
S'ele ne nous deffent, la chose est si baillie
De nous .ij. défaudra en ce jor compaignie. »

A ce mot, descendi la dame de la cele;
Tost et isnelement entra en la chapelle.
Dieu pria de bon cuer et la Virge pucelle
Que contre l'ennemi li garde sa querelle.

Si com la bone dame estoit en oroison,
Nostre-Dame descent, tout dans cele façon
Comme la dame estoit; ne la connut nulz hon.
Au chevalier a dit: « Faites tost, si monton. »

— « Dame, moult volentiers; mais j'ai moult grant doutance
Que de nous .ij. ne soit par temps la dessevrance. »
— « Vous n'estes pas bien sage, s'avez fole créance;
Diex nous y aidera, g'y ai moult grant fiance. »

Le chevalier chevauche, devant li Nostre-Dame;
Il ne la connut mie, cuidast que fust sa fame.
Grant pièce chevauchièrent, n'encontrèrent nule âme
En trestout leur chemin c'un homme et une fame.

Tant chevauchent ensamble qu'il vindrent assez prez
Du lieu et de la place où estoit li mauvès,
Qui de grever la dame estoit forment engrez;
Mais il ne l'aura mie : courroucié ert de prez;

Car Nostre-Dame vient, mais il ne le scet mie;
Non fait le chevalier qui li tient compaignie.
En la place descendent où la foy fu baillie :
Quant li mauvais les voit, à haute vois s'escrie;

Au chevalier a dit à moult grant alenée:
« Hostes-moi ceste fame que tu m'as amenée,
Car ce n'est pas la dame que tu as espousée.
Seur toute riens la hé : tu m'as ta foy faussée;

« Mais soies tous certains tu t'en repentiras,
Et bien prochainement, si que tu le verras. »
De la place s'en tourne, que n'i demora pas;
Par son manoir s'en torne, si le gete en .i. tas.

Le chevalier s'en torne, durement s'esbahi :
« Dame, qui estes-vous? de mort m'avez guéri.

N'estes-vous pas la dame qu'espousai et plevi ? »
— « Nennil, faus chevalier; por s'amor vins issy. »

— « Où estdonques la dame? pour Dieu, rendez-le-moy;
Je vous jur et créant jamais mal ne feroy
Dont me puisse garder tant comme je vivrai. »
Et respont Nostre-Dame. « Et je la te rendrai. »

De la place s'en torne, n'i fait plus demorée;
En la chapelle vindrent, où la dame ont trouvée,
Qui pardevant l'ymage estoit agenoilliée;
De l'yaue de son cuer ot sa face moilliée.

Nostre-Dame les lesse, ès ciex s'en remonta.
La Dame se retorne, son seignor regarda.
Quant lès lui l'aperçut tantost li demanda :
« Sire, demeuré-je por vous aquiter là ? »

— « Certes, dame, nennil; moult bien m'a aquité
La douce mère Dieu por la vostre amisté;
El-méesme son corps a avec moi esté,
Dont le malvais m'a dit que j'ai fait fausseté.

« Si me veille-el aidier! Je ne l' savoie mie
Qu'ele fust avec moy ne en ma compaignie;
Mais puis qu'ele m'a fait si très grant cortoisie,
Je la vouldrai servir tous les jors de ma vie. »

— « Sire, vous avez droit et si est bien raison,
Car qui la sert de cuer il a bon guerredon;
Mais qui sert l'ennemi, qui ne fait se mal non,
Il en a en la fin le honni du baston. »

— « Certes, vous dites voir; bien m'en sui aperceu;
Car por la vostre amor m'a grant mestier héu
Encontre l'ennemi qui m'avoit decéu,
Se ne fust le service qu'el' a de vous héu. »

Ainsi fu garanti le povre chevalier
Qui de folie faire estoit bien coustumier,
Que l'ennemi cuida decevoir par deniers;
Mais la Dame n'ot cure, tout li rendi arriers.

Or prions de bon cuer à la Virge Marie,
Qui au chevalier fist bonté et cortoisie,
Que chascuns et chascune l'ait si à gré servie
Que nous aions des ciex la sainte compaignie.
Amen.

Explicit le Povre Chevalier.

Le Dit des .ij. Chevaliers.

Ms. 198 N.-D.

A toutes bonnes gens ne devroit pas desplaire
Oyr de Nostre-Dame bon example retraire,
Car on y puet des corps les âmes sauves faire;
A ceulz à qui desplest doit torner à contraire.

Par bon example oïr se puet l'en amender;
Et vous en voudra dire, se l' volez escouter,
Comment la douce Dame sot ses amis garder
Du mauvais, qui les veult tous prendre et engignier.

ant plus est home et fame vers Dieu humilieus
Et vers sa douce mère de grâce gracieus,
Plus est li ennemis d'engingnier curieus;
Ne si n'en sera jà jour ne nuit oublieus.

Il nous est tesmoignié en la sainte Escripture
Ij. chevaliers estoient : li uns, plains de luxure,
En amer Dieu ne saint ne mist onques sa cure,
Ne à la mère Dieu, qui est et nete et pure.

Certes mal l'en avint, ainsi com vous orrez
Se je en sui de vous créu ne escoutez.

De l'autre chevalier avant parler orrez,
Qui moult estoit preudoms de Nostre-Dame amez.

Il estoit moult vaillant et plain de bone vie;
Si avoit Nostre-Dame honorée et servie.
En son vivant li fu sa grant bonté aïe
Encore miex assez que s'âme en fu guérie.

Ces .ij. chevaliers furent andeulz de grant renon:
Il s'entr'amèrent moult, si furent compaignon;
Mais li preudons à l'autre mouvoit souvent tençon,
S'il le vousist croire, de sa salvation.

Entre les .ij. maisons près d'une liue avoit
De bois grant et foillu qui à eulz .ij. estoit;
Mais li preudoms souvent par grant amour venoit
A l'autre: de bien faire souvent l'admonestoit.

Un jor furent ensamble andeus li compaignon.
Li preudoms dist à l'autre par bone entention :
« Sire compains, por Dieu qui souffri passion,
Muez vostre corage à bien comme preudom. »

Et l'autre respondi une folie grant:
« Sire compains, dist-il, qui m'alez préechant,
Tant com serai jones m'irai-je déduiant,
Et quant je serai viel m'irai convertissant. »

Li preudoms respondi : « Or est-ce trop mal dit;
Nous n'avons de nos vies .i. seul jor de respit,
Se la mort nous queure sus, de nos biens fais petit
De monstrer devant Dieu. » Lors ot cil grant despit.

Moult corroucicz li dist : « Trop sarmonez de fable;
Taisiez-vous, de par Dieu ou de par le déable!
Vostre sermon hui mès ne tendrai à estable. »
— « Ce poise-moi, dist l'autre, par Dieu l'espéritable! »

Le preudon chevalier à son hostel ala;
A Dieu son compaignon doucement commanda;
De ce qu'il li ot dit point ne s'en corrouça,
Ainçois prie por li, car moult forment l'ama.

Le preudom chevalier s'en ala maintenant;
Son compaignon lessa qui ot cuer de tirant.
Toudis en sa joncce cuidoit estre vivant;
Mais el li dura po, si comme orrez avant.

De sa mauvaise vie forment li meschéi.
Il acoucha malades : point ne se repenti,
N'il à prestre nis .i. ses péchiez ne jéhi,
Ne à Dieu n'à sa mère ne cria-il merci.

Quant son compaignon ot dire qu'il fu au lit,
A li s'en vint tout droit, qu'il n'i a pris respit :
— « Sire compains, por Dieu! li preudons li a dit,
Confessez-vous, biau sire, recevez Jhésu-Crist. »

Une vois au malade si a dit erramment :
« Ne te confesse pas, tu vivras longuement. »
Le preudom chevalier ne l'entendi noient;
Car c'estoit li malvais, qui de bien n'a talent.

Lors a dit le malade au chevalier preudon :
« C'est merveille de vous! lessiez vostre sermon.

Quant je serai guéris, miex saurai ma raison
Dire à vostre curé et ma confession.

« Lessiez-moi reposer, si ferez que cortois. »
— « Volentiers, ce dit l'autre, car orendroit m'en vois:
Jhésu-Cris, qui fu mort por nous tous en la crois,
Vous doinst tel repentance que n'en aiez ennois! »

Li preudoms chevaliers s'en torna tout errant;
A son hostel s'en vint, l'autre lessa gisant,
Qui sousglout à la mort, et le va si hastant
Que jamais à provoire ne s'ira confessant.

Tant le hurta la mort qu'il trespassa de vie;
Chascun de ses parens le pleure et brait et crie.
L'ennemi fu moult prez, qui l'âme en a saisie;
Moult liez fu et jòians quant en ot la mestrie.

Li parent ont le cors tantost enseveli;
Si-fort a l'en sonné li bois en retentit.
Le preudom chevalier de son hostel l'oy :
Lors se porpensa bien que c'estoit pour celi

Que il avoit lessié dedens son lit gisant.
Lors dist en son corage, doucement souspirant :
« Mère Dieu, je vous pri, faites por moy itant
Que de l'âme de li sache le convenant. »

Lors s'apparut à lui la Virge Dieu Marie,
Qui des anges avoit moult bele compaignie
Clers luisans comme flambe, et la Virge Marie
Comme soleil sus lune par dessus eulz flambie.

Quant li preudoms les voit, si s'esbahi forment,
Et la Virge pucele l'apele doucement :
« Amis, tu t'esbahis, mais monte isnelement
Dessus ton palefroy, si t'en va erramment;

« Parmi ce bois, amis, tout droit chevaucheras :
L'âme ton compaignon de certain trouveras.
De chose que tu trueves tu ne t'esbahiras;
A tous jors bon example prendre tu y porras. »

— « Dame, dist li preudons, benoite soies-tu !
A toi m'âme et mon cors commans et à Jhésu. »
Lors monte isnelement, ne s'i est arrestu;
Parmi le bois chevauche, qui fu grant et foillu.

Li preudons si n'ot pas demie-lieu alé
Qu'il a enmi le bois le malvais encontré
En guise d'un noir moine, sachiez de vérité.
Quant li preudons le voit, si l'a hault salué

De cele sainte Dame qui le cors Dieu porta.
« Tès-toi, dist li mauvès, ou il te mescherra :
Ne veil point ton salu. » Li preudons se saigna.
« Or n'ai pooir vers toi, » l'ennemi dit li a.

Li preudons li demande : « Et quele créature
Es-tu, qui du salut Nostre-Dame n'as cure? »
Dist li mauvais : « Je sui de la maison obscure
Qui a à non Enfer, où tant a de laidure. »

—« Comment! dit li preudons; j'ai souvent oy dire
Que qui entre en enfer, il n'a mestier de mire

Qui l'en puisse geter; et il a tant martyre
Cuer ne l' porroit penser ne main de clerc escrire.

« Comment es-tu issus de l'infernal maison? »
— « Par foy! dist li mauvès, jà ne t'en mentiron :
Enfer portons o nous partout où nous alons,
Aussi cruel et plus que se nous y fussion;

« Et que tu miex me croies, vois-tu or mon chapel,
Qu'a .iij. piez et plus du bas dusqu'au coupel?
Plus est pesant d'assez que la tour de Babel. »
— « Par foy! dist li preudons, sy a pesant fessel! »

— « Tu dis voir, chevalier; le faissel est pesant :
Sueur me fait suer chaude com plons boulant. »
— « Hé Diex! dist li preudons, cy a merveille grant,
Car le plons quant il bout si est trestout ardant. »

Li mauvais li a dit : « Or met ta main de çà. »
Li preudons li tendi, une goute en vola,
Par le fons de la paume tout oultre li passa.
« Cy a povre sueur, » le preudons dit li a.

« Encor, dist li mauvais, ne scés-tu le torment
Qui est dessous ma chape, que je sueffre griément. »
Lors a levé le pan de la chape erramment:
Feu et flambe en sailli si très crueusement

Que la moitié du bois devant lui embrasa;
Fueille, branche ne tige onques n'i demoura.
C'estoit le bois au mors que déables emporta,
L'autre fu au preudomme, onques feu n'i toucha;

Le malvais a le pan de sa chape avalé,
Et li preudons li a maintenant demandé
Porquoi il a le bois son compaignon gasté.
« Par foi! dit li mauvès, et je le te diré.

« Onques ton compaignon ne fist bien en sa vie;
L'âme de li si est à la moie baillie:
Pour ce ai-je sa part du bois toute grégie;
La toie t'ai laissié, n'i claing point d'avorie;

« Et si te dis-je bien, volentiers te nuiroie
En toutes les manières que je onques porroie,
Por ce que ton compains voloies metre en voie
De sa vie amender : nul gré ne t'en saroie;

« Mais la Dame des ciex moult bien le me deffent
Que grever ne te puisse, car tu fais son talent.
En li as bon escu, je te di vraiement,
Et tous ceulz qui la servent de cuer entièrement. »

Li preudons li respont : « Donc doi bien aourer
Ycele sainte Dame qui si me veult garder. »
— « Voire, dist li mauvès; mais or te veil monstrer
L'âme ton compaignon que soloies amer. »

Lors li a monstré l'âme qui fu son compaignon :
L'une partie en fu noire com mort charbon,
Et l'autre plus rouge que n'est li vermeillon.
Li preudons s'esbahi quant voit tele façon;

A l'âme a demandé de la noire partie,
Porquoi elle est si noire, ne qu'ele sénefie,

De la rougeur ausi que maintenant li die.
L'âme li respondi : « Ne t'en mentirai mie ;

« De la voir, ce dit-elle, te dirai, chevalier :
Je sui en ténébreur, à celer ne t'en quier.
Avec la ténébreur mon martyre est si fier
Cuers ne le puet penser ne bouche devisier.

« De la rougeur ausi, scés-tu que sénefie?
Le feu d'enfer m'art tout devers destre partie.
Tant comme Diex sera j'aurai ceste haschie;
Aumosne ne m'i vault ne prière c'on die.

« Se mon cors t'éust creu n'usse pas ce torment,
Que tous jors soufferrai enfer crueusement;
Issi pués-tu bien prendre moult bon chastiement.
Il n'est nulz qui me puist racheter sauvement.

« Se ceulz qui sont au monde, grans et petis, estoient
Prestres messes chantans, et chascun jor chantoient
Por moi .xxv. messes, et faire le pooient,
De ceste grant doleur ne me rachateroient.

« A mes parens diras, je t'en pri, chevalier,
Que ne facent pour moy messe dire en moustier:
Aumosnes ne prières ne m'auroient mestier.
Or t'en vas; je m'en vois reçoivre mon loier. »

Le mauvais comme foudre maintenant s'en torna;
Le preudons chevalier aus parens s'en ala,
Toute l'aventure dure leur raconta,
Puis vint à son hostel, que il plus ne tarda.

Le preudons chevalier y prist grant examplaire
De sa vie amender : ausi doit chascuns faire;
Puis honora-il tant la Dame débonnaire
Qu'il deservi la joie qui à tous bons esclaire.

Or prions cele Dame qui est et fille et mère
De la prison nous gare qui tant par est amère,
Que nous veille emporter à son Fil par prière,
Et nous aions la joie qui tant est bele et clère.
Ainsi soit-il, *amen*; si ferons grant misère.
Que Diex nous doinst venir ès ciex avec no père!
Amen.

Explicit le Dit des .ij. Chevaliers.

La Chace dou Cerf[1].

Ms. 7615.

Il sont aucun qui s'entremettent
De rimer et grant paine i mettent:
Li un le font pour miex valoir,
Et li autre pour miex avoir.
A amors se mellent li auquant[2],
Maint revont au tornoiement
Chevaliers pour aus avancier:
L'uns vuet trère, l'autre lancier.
En plusors choses se déduit
Loiaus cuers; sa foiz le conduit.
Tex i a qui aimment faucons,
Espriviers et esmérillons;
Mès tex les porte sor son poig
Qui au cuer en a pou de soig.
Cil qui de déduit s'entremet,
Se il n'aime ce que il i met,
Puet pou profitier et valoir.
S'il estoit qu'il vousist savoir
D'un déduit qui les autres passe:
Qu'il bien aprent, petit se lasse.

[1] A la fin du tome II de la copie du Ms. 7615 (bibliothèque de l'Arsenal) on trouve une traduction en prose de ce dit.

[2] Quelques-uns; en espagnol *algun*.

Je vous vuel bien faire à entendre,
N'uns n'enpire de bien a prendre:
Li déduiz est si souverains
Qui n'est roi ne cuens ne gaavains [1],
S'il estoit vis et bien l'amoit,
Qui plus honorez n'en ceroit
De touz ciaus qui s'i entendoient.
— Biau sire, se tuit le savoient,
Vaudroit-il mains qu'il ne fet ore?
— Certes, ains vaudroit miex encore,
Biaus dous amis, bien le sachiez.
— Dont vous pri-je que vous voilliez
Dire devant touz quex il est.
— Certes, biaus douz amis, ce est
Déduiz c'on a de chiens courans.
— Sire, mult seroie joians
S'il vous plesoit à deviser
Coument il en convient ouvrer;
Mult volentiers l'escouteroie.
Se vous voliez aasantir [2]
A moi dire à coi il courront,
Et comment il cognoisteront
Quel beste je vourai chascier,
Je vous an auroie plus chier
Et vous an voudroie servir.
— Et je n'en quier jà mentir,
Car j'en sai bien la vérité:
Quant il auront l'iver esté

[1] *Gaavains, Gauvain*, héros célèbre dans les romans, et dont le nom est pris ici comme un titre de dignité.

[2] Consentir.

Au sangler, si les anretrai
Devant karesme, et si les fai
Bien séjorner et aasier;
Et se tu trueves biau chacier,
Enz el karesme et sec et dur,
Au lièvre par aucun éur,
Si gart que n'i soit refusez;
Car il en auront millors nez
Et l'alaine en amendront.
Et quant li arbre floriront,
Que li prinstens aprochera,
Lors prens tes chiens et si t'en va
Là où tu cuideras trouver
Miex le serf, pour aus encharner [1];
Et lor aie à ton pooir
Du serf à prendre et à avoir;
Et la cuiriée lor en fai
Mengier. Ancor le te dirai
Comment il te convient ouvrer:
Il te convient querre et trouver
I. lieu à corre bien séant,
Sanz change, et mettre i peine grant
Que tu i puisses assener;
Et puis faites chéaus mener
Là où tu cuides par avis
Que li serf doie estre honniz;
Et puis trai de ton liemier,
Et faites millors chiens chacier
A force, car il est resons;
Et sés-tu que nous te disons

[1] Mettre en curée.

Que, se tu pués, que tuit ti chien
Soient au prendre : à ce te tien.
Se tu vués aprendre et savoir
Dou serf à conoistre et véoir,
Si enten bien que les fumées [1]
Ne seront ancor pas formées,
Par le pié bien cognoistras
A quel serf corre tu devras.
Grosse esponde [2] et large talon,
Ce ne doit refuser n'uns hom.
S'il a gros et larges les os,
Se tu t'en pars tu seras fos;
Mais je te vuel faire savoir,
S'adonc pués jone serf avoir,
Que tu le chasces, je l' te di;
Car de l'iver sont afoibli
Li jone plus que vielle assez.
Et sitost com pris averez
Iiij. serfs contre la seson [3],
C'ert assez pour afaitoison [4];
Et puis à ton seignour si mande
Que sa volenté te commande,
Et le leu te fasce savoir
Où il voudra déduit avoir
Des chiens que tu as afaitiez [5].
S'ensi fetes, bien le sachiez,
Por bon venéour vous tendra.

1 Crottes du cerf; terme de chasse.
2 Partie du pied du cerf, qu'on appelle *éponge* en parlant d'un cheval.
3 Hors du temps de la cervoison.
4 Action de dresser les chiens, de les mettre en chasse.
5 Dressés.

— Biau sire, quant il avendra
Que mes sires m'aura mandé
Et aurai fait ce qu'il commandé? (*sic.*)
— Menez à parc se rendra,
Et lors primes commencera
Li tans c'on claimme cervoisons.
— Apris m'avez d'afaitoisons :
Or vous pri-je, se vous volés
Et il vous plest, que m'aprenés
Com faitement ovrer gie doi
En la saison, de ce vous proi,
Car grant talant ai de l'oïr,
Don ne puet-il mie faillir
Que vous n'en sachiez par reson.
— Quant te venra en la seson
Que vo sires voura chacier,
De tant vous vuel bien chastier [1]
Que ne soiez pas perceeus,
Mès de main [2] lever soigneuz;
Et si prenez .i. liemier,
Car il vous aura bien mestier,
Et entor le fort [3] le traiés;
Car li sers, séurs en soiés,
Se relièvc et va ramboschier [4]:
Por ce devez querre et cacier
Entor le fort pour ancontrer,
Et si vous devez bien garder
De quele beste ce cera

[1] Avertir, apprendre.
[2] Matin, *mane*.
[3] On dit le *fort* d'un cerf, le *fort* d'un sanglier.
[4] Se rembuscher.

Que vos chiens renconterra,
Car bien s'i convient aviser.
— Sire, je i porroie muser
Longuement ainz que je l' séusse
Ne que cognoistre m'i péusse,
Se vous ne me dites comment.
— Frère, je t'ai apris avant
Dou pié, et par ce le sauras;
Et saches que il ne doit pas
Longuement aler c'on ne l' truit,
Des fumées, qui point n'i nuit
A conoistre, ansois i vaut mult,
Car par ce si cognoissent tuit
Cil qui s'entendent à déduit;
Mes tex en demainne grant bruit,
Sachiez, qui petit s'i conoist.
— Or vous pri-je, se ne vous poist,
Que me dites que je ferai
Quant les fumées trouverai,
Car je ne sai pas tot ancor.
— Tu les metras dedans ton cor,
Et de l'erbe l'estouperas,
Et puis jusques au fort sieuras,
Car là ne se puet-il celer,
Et il convient le bos porter
As cornes qui ont grant refrait [1];
Et quant tu auras tout ce fait,
Et tu auras le bos trouvé
Qu'il aura brisié et porté

[1] Frottement.

L'un sur l'autre, si t'en retrai,
Et sagement tes fretes [1] fai,
Si que tu puisses rassener [2];
Et puis si t'en dois retorner
A ton seignour. Tu dois savoir
Où tu li auras dit le soir
Qu'il viegne et que li chien seront;
Et si te convendraadont
Fère brisiés au raler,
Si que tu puisses racener
Et mener ton seignor tot droit;
Car tot issi faire le doit
Li venerres, bien l'entendez;
Et quant à lui venus serez
Si li monterrez les fumées
Que vous aurez aportées;
Et c'il avient qu'il vous demant
Que vous li faites jugement,
Et dites li quex valent miex,
Bien devez estre si soutiex
Que par vous li soient louéez
Grosses et fermes et serrées;
Et celes en torches pesans,
Ne refusent nul ce cognoissant.
Et se le jone serf avez,
Bien est reson que vous monstrez
Les fumées, qui vaines [3] sont;
Et puis si vous dira adont

1 Remarques, dispositions.
2 Renseigner, retrouver, reconnaître.
3 Molles, liquides.

Vostre sire sa volenté;
Mais je vous di par vérité
Que li viex vaut miex en cel tens,
Por ce qu'il est gras et pesans,
A chacier, c'est or tot cler.
Se tu vois ton seignor monter
Sor son cheval, si monte errant [1]
Sanz faire nul délaiement [2];
Et puis si pren ton liemier,
Car tu ne le dois pas laissier,
Et t'en reva par tes brisies
Aus frètes [3] que tu as lessies;
Et quant tu ceras aprochiez
De l' leu où li cers est enbochiez [4],
Fai tenir ton chien et descent,
Et puis si sui tot belement;
Et se tes sires vuet aler
Avec toi pour véoir trouver,
Si met paine que il en ait
Véu ausi com tu as fait;
Car li déduis l'en plera miex;
Et si ne soiez mie eschiex [5]
De lui monstrer ce que tu vois;
Mès soffle en terre et quier as dois
Là où tu vois que marchié a,
Por descouvrir; miex en parra

[1] Aussitôt.
[2] Délai.
[3] Chose différente des brisées. Elle se dit de la marque que le cerf laisse aux arbres où il a frotté son bois.
[4] Embusqué.
[5] Chiche, avare; *eschars*.

Et li esponde et li talons;
Et li os, pour ce le jugons,
Et des fumées autresi
Dois-tu trouver, ce te di.
Et puis juppe ou corne .i. lonc mot:
Chaucuns en a joie qui l'ot,
Nès li chien joie en auront,
Et li vallet les amenront
Plus près, pour ce qu'aurras juppé.
Et lors doivent estre escrié
Pour ce que il ne fascent mal
Et qu'il se tignent en estál
De faire noise au mains c'on puet,
Car tot issi faire l'estuet;
Et quant tu aparcevras
Au liemier que tu manras,
Qu'il ert de plus grant volanté
De sieure que il n'a esté,
Et par les fuies que il vont
Assez la terre plus parfont
Et le pié verrez, se sachiez,
Et par le lit vous cognoissiez,
Ausi c'est ce que mult i vaut;
Mès de mon parler ne me chaut.
Passe le lit tant que drecié
L'aiez, et puis fai qu'atachié
Aiez ton chien à .i. rainsel,
Et puis si corneras apel
Iij. lons mos pour tes chiens avoir;
Et lors vendront à lor pooir.
Puis met la main au descoupler,
Et lesse les millors aler

Avant, et tant que miex creras;
Et puis tantost si monterras.
Biau parole au chiens, ce te di,
Tant qu'il l'aient bien acoilli [1];
Et puis pence de bien chacier
Du cor, car il y a mestier;
Et tes .iij. menées [2] feras
Trestout au mieus que tu porras.
Parole à aus, et si met paine
Haut et clère à longue alaine;
Et sui tot et inellement
Tes chiens et vigueureusement.
Ne redoute ne mont ne val,
Ni fort bois qui te fasce mal,
Que ou cheval soiez cornans,
Et sieu la menez touz tens,
Et chasse et corne cler et haut,
Que retantisse li bos haut
Et les valées en bondissent;
Car li chien mult c'en esbaudissent,
Et des rainsiaux brise en courant,
Quant la menée vas gitant,
Et aus voies passer ausi,
Qui refuit volontiers sur li [3].
S'arière retorner te dois
Toute la menée, c'est drois.
A la requeste .ij. menées
Doivent estre par toi cornées.

[1] Atteint, attaqué.

[2] La droite route du cerf qui fuit.

[3] Revient volontiers sur ses pas pour donner le change.

A l'estortoire [1] dois monstrer
As chiens que ven à passer
Le cerf; plus joli [2] en ceront;
Et fiert ta huese, et bat et ront.
Se tu os c'uns chiens se destorne
De ceus à qui tes cuers s'atorne,
Et que tu crois, si hue sus
Les autres chiens tant com pués plus;
Et les fai chacier et si chasce
De cor, de bouche; et se il passe
El leu où de toi soit véuz,
Iiij. lons mos, et chasse sus,
Doiz corner; et cil qui l'oiront
Tréront à toi et amenront
Les chiens à trestot lor pooir,
Et joie auront, saches de voir;
Et puis quant il seront passé,
Si corne si comme j'ai devisé,
Et sieu tout adès la menée;
Et gaite bien que obliée
N'i soit ne brisiée ne fraite.
Et c'il r'a autre ruse faite,
Si fai si com de la premiére.
Tele en doit estre la meniére
Com j'ai devant ensaignie.
Se tu chasses desouz l'oignie [3],
Onques pour ce ne t'esbaubis,
Ne à tes chiens ne fai japis,

[1] Destortoire ou destournoire, verge servant à détourner les branches en courant dans le bois.
[2] Gai, joyeux.
[3] Le bois, la feuillée.

Ne ne coite plus; mès soigneus
Soies de biau parler à eus.
Il fera chaut et sec et dur,
Et li sers n'i ert mie asséur.
S'il sieut le descouvert [1], si dois
Trère au couvert, car il est drois;
Li chien miex en asentiront.
S'il fuit à l'iaue, trei au mont
Et aval; il ne puet faillir
Qu'il ne truissent à asentir.
Si tret ta flèche ou animer [2]
Ou à marchais ne dois lessier
A trère ancor à ce retorne,
Se tu oz c'uns chiens le destorne,
A çaus qui ne l'auront oï,
Dois parler, se saches de fi,
Et lor dois dire assez, non po :
Ra, ra, ra, ra, taho, taho [3]!
Et sitost que sui aura
Tant que plus suire ne porra,
Et qu'il se fera abaier
Quatre lens mos, et sus chacier,
Dois corner, ce saches de voir,
Pour chiens et pour vallés avoir;
Car c'il le truevent en estant [4],
Il an ceront tuit plus joians,
Et li cheal l'abaieront,

[1] La plaine.

[2] Instruments propres à ranimer les chiens lorsqu'on les leur montrait, comme la baguette ou estortoire.

[3] Cris de chasse, d'où *Tayaut*.

[4] Debout, immobile, rendu.

Et par droit en amederont [1].
Lors li dois les jarrés couper:
Ainsi en vaudroie-je ouvrer
Se je m'en melloie, sachiés.
Le serf jus par les chiens sachiez,
Et quant abatu le verriez,
D'un coutelet l'esmouelez
Entre les cornes et le col;
Et de tout t'apren et escol [2],
Qu'alors dois-tu por ice corner,
Et puis dois mener abuvrer
Les chiens, qui en auront mestier,
Et ce te vueil bien acointier,
Qu'à vallés fasces retorner
Ton serf, puis le fai encorner;
Et lors doiz sachier ton coutel,
Les coulles liève bien et bel,
Puis va à la teste; or entent,
Et de lonc en lonc le porfent;
Et puis si le dois escorchier.
Les neus n'i dois mie lansier [3];
Et c'il avenoit que aucuns
Passast deseure test commans,
Que il doit la buffe avoir
Sanz pardon, se sachiez por voir;
Et les espaules autresi
Dois lever après, ce te di.
La souz-gorge après enlevez;

[1] Profiteront.
[2] J'enseigne.
[3] Jeter.

L'erbière et le josier coupez,
Et l'erbière devez nouer,
Ce vous vuel aprendre et loer;
Puis liève la hampe [1] en suivant
Le soie [2] de la pance prent.
Se l' baille à tel qui n'oblist mie,
Qu'il n'i fasce la folie,
Et puis en sache fors la pance,
Et commande sanz délaiance
Aus vallez que la mule [3] en ostent,
Et avec les damtiez [4] l'enportent.
Met la bouele sus la teste,
Car li chien en feront grant feste,
Et puis en oste la froissure;
Mais garde por nule avanture
Que le jardel [5] n'i obliez:
Es damtiez mettre le devez.
Puis l'en doit le nomble [6] lever;
Les cuisses n'i dois oublier;
De l'eschine .ij. neus i ait;
La queue plus bele s'en fait.
Et puis en liève les costés;
L'eschine mie n'i obliés.
La queue dois à ton pooir
Bele lever, se dois savoir.
N'oublie pas à enciser

[1] La poitrine du cerf.
[2] Foie.
[3] C'est ce que dans un mouton on nomme la caillette.
[4] Testicules.
[5] Pour *jargel*, gosier, *gésier*.
[6] Nombril.

Les jointes devant et derrier.
L'escorbin [1] mie n'obliez:
Haut sur .i. aubre le metez,
Et le cuer donnez aus mesiaus [2];
Car ce doit estre lor joiaus.
L'os du cuer [3] n'obliez-vous pas?
A dame ençainte le donras.
Lors dois ta venoison trousser [4],
La teste et le col acopler
Ensamble, pour voir le te di,
Et les .ij. espaules ausi
Ensamble et puis les .ij. costez.
Sus .i. autre cheval troussez,
La hampe et la queue sera.
Ensamble bien i avenra,
Et les .ij. hausses d'autre part.
Lor dois haster, ce il est tart,
De faire errament la cuirie;
Puis le cuevre tant que chergie
Soit la venoison et trossée,
Puis soit la boucle ostée,
En sus, car il en est mestier,
Et deslie les lévriers.
Fai chascun une verge prendre,
Por les chiens de hustin [5] deffendre,
Et les fais touz mangier emsamble.
Et ausi tost que il te samble

[1] Partie du corps d'un cerf.
[2] Ladres.
[3] La pierre du cœur du cerf.
[4] Charger.
[5] Combat.

Que il auront mangié assez,
Si soies mult bien avisez :
A celi qui tient la bouele,
Dois-tu crier : « Apele, apele [1] ! »
Le cuir trouse derrière toi.
N'est pas mervoille se t'as soi.
Se li vins s'i est enbatus,
Bien est resons qu'il soit béus ;
Et si tost que béu aurez
Desus les chevax monterez,
Et lors devez prise corner [2].
Ce n'i doit-on mie oblier ;
Et quant de l'ostel seroiz près
Si soiez de corner engrès
Ij. menées ; cil qui t'orront
Et lié et joiant en seront.
Mès je te vuel faire asavoir
Quex drois tu doiz dou serf avoir :
Li cuirs est tiens, et li nombles [3],
Et les espaules. Li vallet
En ont le col, c'est lor droiture ;
Mais tu dois savoir par nature
Que cil droit te furent lessié
Por ce qu'il fussent emploié
Cortoisement et départi ;
Et garde n'avigne par ti
Que n'uns hom t'en puist a blâmer
Par la défaute d'en donner.

[1] Terme de chasse.
[2] Sonner la prise.
[3] Ce vers n'en a pas dans le manuscrit qui lui corresponde pour la rime ; c'est probablement une lacune.

Or t'ai apris et ensaignié :
Se le retienz, à emploié
Dig bien le travail que j'ai fait.
— Sire, vous m'avez tant retrait
De biens que toz jors en cerai
Vostre, et servir vous vourai
A mon pooir, bien le sachiés;
Mais je vous pri que me disiés
Se je doi tot adès ouvrer
Ensi pour dou cerf encontrer
Que deviser oï vous ai.
— Biaus douz amis, je vous dirai
Sitost com vous aurez trouvées
Les menières dont les fumées
Seront changiez, c'est tot voirz,
Lors iront les serfs as fréoirz;
Et si ert près de la Magdelaine,
Sachiez que c'est chose certaine,
Por le pié et au bois porter,
T'i dois-tu touz tans raviser;
Et au froier cognoisteras
Dou serf quant tu le trouveras,
Car au plus gros froir se froie,
Et avient plus haut, c'est la vraie.
Lors dois restortoire [1] peler,
Et plus matin t'estuet lever,
Et t'en dois aler à clarriaus,
Et as landes soies iniaus.
Véir muser i devras,

[1] Le *restortoire* était différent de *l'estortoire* : c'était une baguette qui se portait verte et avec l'écorce en été, blanche et sans écorce dans l'hiver.

Et as faus en conoisteras,
Et as solas,car sa manière
Est de burnir à charbonnière [1].
Dou liemier drecier le dois;
Saches que c'est resons et droiz.
Qu'ainsi com j'ai dit devant,
Il affiert et c'est avenant,
Et dont venront chien et vallet,
Au descoupler grant peine met,
Et les cuevre inellement
Et tost et vigueureusement,
Et chasce en autel menière
Com je t'ai dit por çà derrière.
Quant li sers as bises [2] aront
Alé, bien t'en apercevront.
Li millor chien et li plus haut
Chacier ne vauront, ce ne faut;
Ainz compisseront [3] la menée,
Sachiez que c'est chose prouvée,
Jusqu'à tant que achaiffé cera,
Et lors chaucuns le chacera;
Mès les jones le chaceront,
Et plus volantiers i courront.
Se tu prens les chiens, or entent:
Une menée sensément
Doit chacier en toute saisons,
C'est veritez, nous te disons.
Fai tes vallés des ars porter,

[1] Se tapir dans les fours à charbon.

[2] Biches.

[3] Urineront sur.

Car n'uns ne doit le cerf tuer
D'espée puisqu'il est froiez :
De loig vous lo que le traiez.
Tot adès quant vous chacerez;
Fraites et brisiées l'arez.
Ausi com je vous ai apris,
Assez tost ert li tanz faillis
Que on ne devra plus chacier
Le serf. Se te vuel acointier,
Or retien bien ce que dit t'ai,
Et saches bien que eslit ai
Les paroles à mon pooir
Qui au déduit doivent valoir;
Mès jà pour ce non laisseras
A demander quant tu verras
Home qui te puist ensaignier :
De li te lo à acointier [1],
Pour ce que l'en oies parler.
Touz gentiz homes vuel loer,
Et pris qu'il i vuellent entendre,
Car l'en i puet mult de bien prendre;
N'uns ne les aime qui ne soit
Mieudres, se il fait ce qu'il doit.

[1] Je te conseille de lier conversation avec lui.

Explicit la Chasce dou Ser.

CI COMMANCE

Un Dist que on clamme Respon.

Ms. 198 N.-D.

En la douce louange de la Vierge pucelle,
Roïne glorieuse, Marie, Dieu ancelle,
Qui le dous Jhésu-Crist nourri de sa mamelle,
Vueil recorder un dit dont la matière est belle.

A mon commancement dépri la trésorière
De grâce, qui porta la très haute lumière,
Que vers son dous enfant veille faire proière
Que tous ceus qui m'orront aient joie plenière.

De la Vierge loiaus, qui est la souveraine
Qui tous les desvoiez à leur droit port ramaine,
Vous dirai comment voult garentir .i. chanoinne:
Cil qui sert Nostre-Dame, il ne pert pas sa paine.

Le chanoine lessa à faire une folie
En l'onneur de la Dame qui est nete et polie;
Mès la Vierge pucelle si ne l'oublia mie,
Car au tiers jour après elle li sauva la vie

Si comme ceus orront qui voudront escouter.
I. petit du chanoinne vous leron à parler;

Assés prochainement i voudron retorner:
D'un chevalier gentil vous voudré recorder.

De Normendie estoit, ce est vérité fine;
Il avoit une dame loialle et enterine.
Il en ot une fille de si bonne doctrine
Que de son cuer servoit la très haute Roïne.

Mès la Vierge Roïne l'en rendi bon louier
De ce que fist son père, qui estoit chevalier.
Tant sui les tournois par son grant encombrier,
Qu'il ne li demoura palefroi ne destrier.

Tant fist par sa folie qu'il ot tout despendu;
En toute Normendie n'ot vaillant .i. festu.
Nul n'ot mès de li cure quant il ot tout perdu:
Sachiez qui n'a argent il est trop vil tenu.

La dame à son seingneur s'en vint et li dist: « Sire,
Vuidon ceste contrée: tout le cuer me font d'ire. »
Le chevalier respont : « Foi que je doi saint Sire,
Nul n'a cure de nous; plus ne vous sai que dire.

« Nous passeron la mer; s'iron en Engleterre :
Je serai soudoier. Il l'i ara grant guerre. »
—« Faites tost, dist la dame. Trestout le cuer me serre. »
Lors passèrent la mer, vindrent à seque terre.

A Rippon-le-Chastel le chevalier entra,
Li, sa femme et sa fille, que de son cuer ama.
El milieu de la ville le chanoine trouva:
Doucement le salue, et puis li demanda.

Moult belle compaingnie ovecques lui avoit:
Frère au conte Nicole li chanoinnes estoit.
Le chevalier du sien por Dieu li demandoit
Aucune courtoisie, quar mestier en avoit.

Quant le chanoinne entant qu'il li a demandé,
Il li donna du sien, si en ot grant pitié.
Sa fille regarda, qui ot tant de biauté:
En son cuer la convoite, mès il n'a mot sonné.

Le chanoinne repaire arrière en sa meson;
Mès l'anemi li met el corps tenptacion
D'avoir la damoisselle. S'apella un garçon;
Le chevalier manda, si le mist à raison.

« Sire, dont estes-vous? » — « Je sui de Normendie.
J'é le mien tout perdu, et tout par ma folie. »
— « Or, pès, dist le chanoinne; ne vous esmaiez mie;
Se vous me voulez croire, vous en aurés partie.

« Distes qui ert la dame que je vi avec vous,
Et celle pucelete qui le viaire a dous? »
— « C'est ma fame et ma fille, par Dieu le créateur. *Sic.*
— « Or entrés en ma chambre, je vueil parler à vous. »

Le chanoinne, qui fu moult très forment temptés,
Au chevalier a dit qui vit en pouvretés:
« Prenez de mon argent tout à vo voulenté,
Mès que j'aie vo fille à faire touz mes grés. »

Le chevalier respont, qui estoit mandiant:
« Donnez-moi .ij. c. livres d'argent tout maintenant:

Je la vous iré querre, s'en faites vo talent. »
— « Alés, dist le chanoinne, tost et apertement;

« Les deniers sont tous près, mès que la m'amenés. »
Le chevalier retorne, à l'ostel est alés.
A sa fame dist : « Dame, envers moy entendés:
Certes nous serons riches se croire me voulés :

« Je vien d'un gentil homme qui a à moi parlé;
Il veult avoir vo fille tout à sa voulenté;
Il m'en a .ij.c. livres d'argent sec presanté :
Il faut que je li maine, car je l'ai créanté. »

Lors respondi la dame : « Es-ce par mariage?
— « Nenil : c'est un chanoine de moult riche linage. »
Quant la dame l'entant, si ot au cuer grant rage,
De l'iaue de son cuer arousa son visage.

Sa fille vint à li, et li dist : « Douce mère,
« Dame, pourquoi plourés? Vous a ferue mon père? »
— « Nenil voir, douce fille; la chose est plus amère,
Car vous estes vendue, dont je fais mate chière. »

— « Voir, dist la pucelle, j'é voué chaasté
Au très dous Jhésu-Crist, le Roy de maesté;
Je pri sa douce mère, où tant a de bonté,
Car elle gart mon corps d'ordure et de vilté.

« Très douce mère Dieu, qui estes souveraine,
Qui vostre chaasté gardastes, c'est bien chose certaine,
Et si estes des vierges dame et souveraine,
De grâce et de vertus le puis et la fontaine,

« Dame, deffandés-moy de l'ordure mondaine,
Par quoi m'âme ne soit en la prison parfonde,
Et mon père et ma mère gardez de mort seconde. »
Le chevalier li dist: « Or çà, Dieus vous confonde!

« Venez-en avec moy, et si ne lessiez mie. »
— « Sire, dit la pucelle, je ne vous desdi mie. »
Hautement s'escria: « Douce Vierge Marie,
« Je vous requier merci, que ne m'oubliez mie. »

Le chevalier sa fille au chanoinne mena;
Ij. c. livres reçut, moult joiant retorna.
Pleurant la demoiselle illecques demoura;
Le chanoinne tantost doucement l'apella.

« Belle, pourquoi pleurés ne par quelle raison? »
— « Sire, dist la pucelle, j'ai au cuer marisson
D'estre ainsi violée. Or savez la raison. »
— « Tessiez-vous, belle suer; nous vous marieron. »

Il couchièrent ensemble; lors souflent la chandelle.
A moult très fort pleurer se prist la damoisselle.
« Dites-moi, fait-il, belle, comment on vous apelle. »
— « Sire, j'ai non Marie, » se respont la pucelle.

Quant le chanoinne entant le dous non de Marie,
Tanptacion se fu tantost de li partie
Pour l'amour Nostre-Dame, qui est nete et polie.
« Jà mon cors, se Dieu plest, ne fera vilonnie.

« En l'onneur Nostre-Dame, qui le cors Dieu porta,
Mon cors vilainement à vous n'atouchera. »

Il saut sus et se vest. Un sergant apella;
Au chevalier sa fille doucement envoia.

La pucelle saut sus, doucement l'en mercie,
Et s'en rendi grâces à la Vierge Marie.
A torches l'en menèrent et si l'ont convoïe :
Quant sa mère l'entant elle fu resjoïe.

Les sergens retornèrent. La pucelle comta
A son père la cause pourquoi la respita
De faire villonie : chascun Dieu mercia;
Il dient : « Nostre-Dame moult très bien li rendra. »

Si fist-elle pour voir, quar, le tiers jour après,
S'en aloit le chanoinne joer parmi les prés,
Ses serganz avec lui sus bons chevaus montez,
Dessus une rivière. Là se sont arestés.

Pour tant qu'auues sauvages i avoit à foison,
Le chanoine lessa voler un sien faucon.
Un oissel abati de si très grant randon,
Touz .ij. chient en l'iaue sans point d'arestoison.

« Après ! » dist le channoine, qui brocha le cheval :
L'iaue fu trop parfonde, si est alés aval.
Les serjans regardèrent leur bon seigneur loial :
Aidier ne li povoient, dont leur fist le cuer mal.

Quant vint desus l'iaue à haute vois s'escrie :
« Très douce Vierge pure, car me sauvez la vie! »
Adont est reffondrés; le diable l'espie,
Savoir s'il le pourroit atrère à sa partie.

Les escuiers en pleurent, et mainnent marrement,
Et dient l'un à l'autre : « Seingneurs, alons-nous-en;
Si prenon des deniers assez et largement :
Nous ne poon ici demourer longuement;

« Demandé nous sera, c'est bien chose séue. »
Arrière retornèrent; mais la douce Roine
Mère de pitié fu là pour le chanoinne:
Elle le voult garder cel jour de mort vilaine.

D'angres grant compaignie avecques lui avoit :
Le chanoinne portèrent en sa chambre tout droit;
En son lit le couchièrent, où grant luour avoit
De grâce et de vertus; ne savoit où estoit.

Il s'endormi; la Dame ès sains ciex remonta.
La bonté qu'à la pucelle fist moult bien rendu li a.
L'un des serjans errant l'uis de la chambre defferma:
Le chanoinne s'esveille, mès nul mot ne sonna.

Il pristrent les escrins de martiaus à fraper.
« Qu'es-ce! dist le chanoinne, me voulez-vous rober? »
A la fuite sont mis sans plus de l'arester;
Il cuident soient diables qui les vueille enporter,

Qui pour eus decevoir se soient laiens mis.
Leur seingneur les apelle et leur a dit : « Amis,
Seingneurs, je sui vos sire, par Dieu de paradis! »
Et quant il l'entendirent au retour se sont mis.

Quant il ont entendu qu'il a de Dieu parlé,
Arrière retornèrent; si li ont demandé :

« Ha, sire! quelle gent vous ont ci amené ? »
— « Seingneurs, dist le chanoinne, la mère au Roi de maesté

« Alés en celle ville, querés le chevalier
Qui me vendi sa fille; par amour vous requier. »
Et il i sont alés sans point de délaier;
Le chanoinne li donne d'avoir un grant sommier,

De quoi lui et sa famme moult bien se gouverna;
Et puis le bon chanoinne la chose leur conta,
Comment la douce Vierge de mort le respita :
Le chevalier sa vie par cel point amanda.

Il vesquirent au siècle trestous trois saintement.
Cest essemple nous monstre à tous généraument
Que qui sert Nostre-Dame, qui ne faut ne ne ment,
Et en a en la fin .c. doubles paiement.

Si prions à la Vierge, qui est et fille et mère,
Qu'elle prist son dous Filz, comme très digne mère,
Que il nous gart d'enfer, celle prison amère,
Et nous otroit la joie qui est et belle et clère.

Explicit le Dit de Respon.

Le Dit des Mais.

Ms. 198 N.-D.

Royne du mont ch'ier ainsi est apelée,
Saint Père i aet sa clef, saint Paul i tient s'espée,
Mais par enchantement est deçà translatée
Où l'en ret et rooingne et robe à randonnée.

Le pape de Romme est souverain de l'église,
A qui crestienté est subjete et soumise;
Vicaires est de Dieu, mais en France à devise,
Dismes de Guelphes, qu'il onc mais n'i fu prise.

D'une part il assault et d'autre escommenie,
Por ce que de son droit il lye et si deslie,
Et pape et emperère si veult qu'ele le die,
De Loys de Bavière ne s'i acorde mie.

Du pape croit qu'il soit saint et juste personne,
Car le pooir de lui par toute terre sone.
Il fait tout bien et droit, ou s'il prent ou s'il donne,
Mais qu'il ame Géus, à ce pas ne se donne.

Provendes done-il, dignitez, bénéfices
Aus riches et à ceulz qui moult ont de délices,

Mais des clers souffisans met-on bien hors des lices,
Quant des fox sages fait et des sages fait nices.

C'est tout droit quanque fet; ce seroit symonie,
Car tout partout est sien, mais la povre clergie
Des bénéfices dit que droit n'est pas partie. . .
. . . .

Faire et défaire puet, por .i. petit d'escroc
Avec ses cardinaus qui sont entor sa roc;
Mais à aise n'est pas comme poisson qui noe,
Car il n'ose saillir n'estre de sa cadoe.

Li frère cardinal ameron et le pape,
Et le gardent de près, si qu'il ne leur eschape;
Mais chascun d'eulz en prent ou tout ce qu'il atrape;
Car qui ne puet humer, mestier li est qu'il lape.

Cardonaus si sont dit cardinaus com cardons,
Car par eulz tolt et oevre li papes ses pardons;
Mais chardons chardonnaus interpètrent chardons,
Car il eschardent gens et prenent aus lardons.

Li prélat sont sacré, et por ce font le sacre.
Doien et chancelier, chantre et archedyacre
Dismes et rentes ont et de terre mainte acre;
Mais de leurs bochis font souvent divers maçacre.

Pour leurs églises ont li prélat mainte painne:
A tours et à palais l'en les mainne et promaine;
Mais de leurs dimses ont. . .
Et les seigneurs souvent sans entamer les sainne.

Li prélat jurent tuit garder entièrement
Leurs drois de leurs églises en leur commencement;
Mais prélas obéissent, trestout naturelment,
Plus au Roy à garder à droit leur serement.

Li prélat sont pastour : por ce nous convient pestre
Lor subgiez, et en ce faisant le font congnoistre
Leurs pastours, mais plusors font messonneurs estre;
Veulent por leurs brebis mordre à destre à senestre.

Intre ces prélas prient primas et patriarches,
Qui de l'autrui sont riches et mettent en leur arches;
Mais au restituer se de rendre les charges,
Il oent biens sans fait, quelque part que tu marches.

Li cler qui sont renté, li séculier chanoine,
Li régulier aussi, blanc et gris et noir moine,
D'aumosnes vivent-il et du Dieu patremoine,
Mais dire leur souffist au moustier une antoine.

Les bénéfices ont, le gros avec la gresse,
Et de leur droit avec nulz d'entr'eulz ne s'eunesse;
Mais au moustier ne font ne grant chant, ne grant presse,
Ne des povres aussint ne leur chault que les presse.

Curé parochial, puis qu'il a cure d'âme,
Quant il est à son prosne, il ne toult à nul âme ;
Mais mains aimme le clerc qu'il ne fait le bigame :
Plus des mors que de vis chante à la haute game.

Quant clerc est couronné, il prent de sa partie
Dieu, et à lui se tient, homage li affie;

Mais cilz renonce à ce, qui aprez se marie;
Et à marchié se joint en délessant Marie.

A Paris viegnent clerc et lai por estudier,
Dont à leurs parens font les bourses deslier;
Mais pluiseur leur loez miex aimment oublier
Et bouclers ot motez, et les gens plaidier.

Sans livre vont souvent itel clerc à l'escole,
Et ceulz qui prestre sont et qui portent estole,
Mais pis leur concubine tiennent-il en geole
Et les dez la taverne souvent qui mains afole.

Cil de religion qui terres ont et rentes
A Dieu servir leur corps mettent et leurs ententes;
Mais pluiseurs marchiez font dont sans flos il ont vente,
Mais de fames souvent estranges sont parentes.

En leurs maisons les voi des mains signifians
Et dedens leur moustiers leurs chiez humelians;
Mais hors ypocrisie ont et envie ens,
Dont mains groucent de cuers qui des dens sont rians.

Li povre mendiant quièrent leur pain sans faille
Et si vont preêchant, mais non pas por la paille;
Car plus à aise sont sans denier et sans maille
Que ceulz qui ont trésors et terres et aumaille.

Jadis de povre habit estre vestu soloient,
Et, preêchant, à pié par le païs aloient;
Mais sur les gras chevaus vont hui et se grassoient:
Ce ne puéent nier, car toutes gens les voient.

Ainsi la poverté vont preèchant de bouche,
Mais ce qu'il vont disant jusques au cuer leur touche.
Il scevent bien véoir en l'autrui car la mouche,
Et le leur mal céler plus que l'autrui reprouche.

Il preèchent partout à tous la foy divine,
Mais plus des testamens scevent-il le couvine;
Et herbergent le plus chiez roy et chiez royne,
Où là où il verront plus fumer la cuisine.

Il servent à l'autel, et por ce droit commande
Que de l'auté il aient leur vivre et leur amende;
Mais il fault que bons vins en leur mengier s'espande:
C'est rigle général, tuit aimment ceste offrande.

Ces riches gens souvent font de disners grans festes,
Où chars ont et poisson et leurs viandes prestes;
Mais se bon vin n'i vient qui fait lever les testes,
Jà chançons ne seront dites ne bones gestes.

Rendues et nonnains, Filles-Dieu et Béguines
Font mains divers enclins en ploiant leurs eschines;
Mais il prennent souvent privées disciplines
Qui leur valent au corps miex qu'autres médecines.

Religieuses sont, se tu bien les regardes,
Par dehors com coulons, mais par dedens renardes,
Et sous leur simple habit gietent maintes rafardes :
Se tu t'aproches d'eles, gardes que tu ne t'ardes;

Car le feu Saint-Antoine et le feu Saint-Sauvain
Embrase tous leurs cuers, qui ne sont pas povain.

Entre leurs cuisses est tel chaleur soir et main,
Il fault que l'en y perde ou teste, ou pié, ou main.

Li roy, li duc, li conte et li prince de terre
Doivent le leur garder et de grief et de guerre;
Mais chascun si s'enclost orendroit et enserre
Qu'en ne les puet trouver quant l'en les veult requerre.

Do pueple furent fait li roy premièrement
Por eulz droit governer et mener bonement;
Mais l'en voit orendroit faire tout autrement
Et par disme, et par taille, et par estorchement.

Les princes ont conseulz des lais et du clergie,
Et du gouvernement ont du tout le mestrie;
Mais leur mauvais estas révéler n'osent mie,
Car il veulent servir aus grans de flateries.

Il estrillent Fauviau [1], mais encor le pien tiennent
Aus princes, qu'il escorchent partout là où ils viennent:
Il sont partout prenant, lons bras ont, hault aviengnent,
Et cil qui sont entour taisans leur bras soustiennent.

Es piteulz conseulz ont cuidiés leur vices,
Et por eulz font souvent vers Dieu leurs sacrefices;
Mais de leurs maulz il n'osent monstrer ne leur malice
Por ce qu'il ont paour de perdre leurs offices.

[1] Allusion au personnage de *Fauvel* (la mule), héros d'un roman satirique dans le genre de celui du *Renart*. — Voyez, pour plus de détails, page 364 du 1er de mes deux volumes des *Mystères inédits du 15e siècle* (Paris, Éd. Pannier, rue de Seine, 23).

Alixandres des rois ot plus de renommée,
Que du monde conquist grant partie à l'espée;
Mais il ot .i. seuros, car il voult de testée
Que personne envers li nule ne fust privée.

Alixandres si crut le conseil Aristote,
Le grant Charle Naymon [1] qui n'ot pensée sote;
Mais nos roys croient hui conseulz d'une autre note:
Pour ce dit-on de ceulz des biens à la main morte.

Li roy chevauchant furent jadis par les contrées,
Les pays conquérans à banières levées;
Mais contr'culz hui le fait en armes chevauchées,
Et en leurs chambres sont aussi comme acouchées.

Qui batus est l'amende, c'est le droit de la porte
Baudoier qu'orendroit coustume nous aporte [2];
Batus et abatus sommes nostre gent morte;
Mais encor l'amendons, se mais nous desconforte.

Des roynes connoistre do nommer ne vous chaille,
Qui prennent de l'autrui, mais tous metent en taille;
El sont de très hault sane, de quelque part qu'en aille,
Mais leur lignage pou leur fait joie qui vaille.

[1] Allusion au sage *Naymes* ou *Naymon*, conseiller de Charlemagne dans les romans carlovingiens. — Voyez, pour plus de détails, page 107 de mon 1er volume des *Œuvres complètes de Rutebeuf* (Paris, Éd. Pannier, rue de Seine, 23).

[2] Ce vers renferme probablement une allusion à quelque usage populaire dont le souvenir ne s'est pas conservé.

Elles ont grans conseulz, chevaliers clers et lays,
Partout où elles vont, en tours et en palais;
Elles ne croient pas tous canons, toutes lays
Que leur conseil leur dise, ains en font grans relais.

Religieuse gent ont en leur compaignie,
Qui leur monstrent le bien par leur preëcherie;
Mais de ce qu'en lor dit, de la greignor partie,
Oreilles ont d'oyr, mais de fait n'ont-il mie.

Elles vont chascun jour au moustier oïr messe;
Mais c'est près de midi, por ce qu'il n'aient presse,
Car el se couchent tart; por ce fault qu'en les lesse
Dormir grans matinées por norrir en leurs gresse.

Noblement se maintient hui la chevalerie,
De ses fais ne veult pas que l'en la contralie;
Mais d'aler oultre mer n'a pas cote hardie,
Se ce n'est aprez boire, ou quant dite est complie.

Noble de noble atour por ce que l'en les voie,
Et parlent hautement por ce que l'en les oie;
Mais pluiseur d'entour eulz sont oisiaus muans proie,
Et paient de biaus mos et non pas de monnoie.

Jadis por los aquerre, et pris et vasselage,
Aloient par païs et par terre et parage,
Mais hui vont en rivière et chascier en boscage,
Les dames visitant partout en tapinage.

Hector fu li plus preus de la grant paiennie,
Judas Machabéus de la juiverie,

Rollans des crestiens; mais, quel que l'en en die,
Chascuns, que plus, que mains, ot convoitise amie.

Hospitalier sont gent de grant auctorité
Et de grant herbergier sont duit d'antiquité;
Mais orendroit il font po d'ospitalité,
Et por ce hospitalier sont à tort renté.

Cil qui au parlement sont pardevers les contes
Font droit au finement, mais à tant c'est li contes,
Aus enquestes aussint fait-on moult de racontes;
Aus requestes autel honneur, n'est-ce mais hontes?

La court du parlement fait droit, quel qu'il demeure:
Mal est que contre ce qu'ele fait nul hons oevre;
Mais le Roy, soy, sa court ensemble deshoneure
Quant il deffait ce qu'est fait à si grant demeure.

Justicier cil qui ont justice à mains tenir,
Le droit garder tous jors leur devroit souvenir;
Mais l'en voit de plusieurs que, pour les dons tenir,
Font causes esloignier et à tort défenir.

Baillif, prevost, viscomte, official, vicaire,
Ont moult à escouter, et à faindre, et à taire;
Mais si s'en scevent bel et de légier retraire
Quant il voient les dons saillir en leur aumaire.

Nostre justice laye et l'eclésiastique
Nécessaire nous sont, chascune est autentique;
Mais l'en y boute et fiert, et y point-on et pique
Plus ne nominatif que l'en ne fait l'oblique.

Diverses causes sont en teulz cors esméues,
Dont sentences se font aucunes retondues,
Droit s'i fait, mais clochant souvent por les morues,
Dont absolutions se sont plus chier vendues.

Ce touche les prevos et les officiaus;
Li notaire y resont, qui font mémoriaus;
Mais se servis ne sont de dons espéciaus,
Des fauviaus feront gris et des ferrans moriaus [1].

Li advocas resont por ses causes deffendre,
Le droit doivent garder et au grant et au mendre;
Mais lor langues si chier veulent loer sans vendre
Que à paine à leur gré leur puet-on loier rendre.

Puis sont procurateur, et cil qui lettres portent
Souvent sont de .ij. pars; mais les gens il enortent
Or à pais, or à plait; or vont droit, or se tordent,
Et pour plus traire argent souvent s'entre-déportent.

Sergent de chastel et des cors jà nommées,
Il viennent et revont par pays, par contrées;
Mais il ne sont pas tous de bone renommée,
Car maint en sont houlier vivans de rencontrées.

Vallés, huissiers de cors, pluiseurs sont à la porte,
Mais à tart oevre l'uis s'on ne leur donne ou porte.

[1] Pour bien faire comprendre ce vers il est nécessaire d'expliquer que le mot *Fauvel* ne désigne pas seulement le principal héros du roman de ce nom, mais encore en général un cheval de couleur rousse tirant sur le jaune; de même le mot *ferrant* désigne un cheval gris tirant sur le blanc, et un cheval *morel* est un cheval noir ou du moins tirant sur le brun.

Geoliers de prison si resont de leur sorte :
Si pluiseur vont clochant, et vont la voie torte.

Sires phisiciens garissent les malades,
Aucuns, mais non pas tous; mais leurs pommes grenades
Et leur buvrage trop vendent amers et fades,
Dont or ont et argent et les viandes sades.

D'autre part revoit-on ces gens apoticaires :
Diverses médecines font et divers clistaires;
Mais se l'en muert ou vit, force n'i font-il guaires,
Mais qu'il soient ançois paiez de leurs salaires.

Cuillir les herbes font, espices font molues;
Mais por bones souvent baillent les corrumpues.
Phisicienne gent en sont bien decéues,
Dont les vies en sont plus tost que droit tolues.

Li marcheant qui font quelque marcheandise
Souvent le denier Dieu baillent où Diex n'est mie,
Et par terre et par mer grant paine ont por lor vie;
Mais leur purjoise font .x. fois valoir demie.

Cil qui oevres de pois, de nombre et de mesure
Nécessaires nous sont; mais chascuns pis mesure
A son voisin qu'à soy; por ce, contre droiture,
Usent de double pois de diverse aléure.

Bons sont cil de mestier et nécessaire au monde,
Mais convoitise en tous et en chascun habonde.
Entre mains général est-elle qu'il n'afonde,
Mais par-dessus tout vait afin que tout confonde.

Il n'est si dou eheval, si bone draperie
Où n'ait quelque seuros et traimme mal bastie,
Si bons blez où il n'ait ou ehardons ou ortie;
Ce mait chascuns mestier enordis et eonehie.

Li ménestrel i sont qui font ménestrandie:
Li uns scet d'emtrepiet, l'autre fait d'estampie;
Mais quant li uns s'esbat sus l'autre il ont envie,
Et vouldroit qu'il féust ès plains de Lombardie.

Li eorratier resont au monde néeessaire
Par leurs marchiez qui font; mais plus de leur salaire
Penssent que de ce qu'ont por marehéans à faire:
Por ce lisent à eors, non pas à ordinaire.

Mareheandise est bone, justement maintenue,
Et nécessaire à tous, e'est chose eognéue;
Mais monnoie le fait souvent deseonvenue
Quant de son loial pas si souvent se remue.

Li tavernier s'en vont par mainte grant province
Por acheter les vins dont li Roy et li prince
Et tuit son abuvré; mais pas Dieu ne reynce;
Chascun a sa mesure à droit, mais la repince.

Li vallet qui le vin traient, vont et reviennent,
Et de mal faire entr'eulx souvent s'entre-convienent:
Du vin pour autre traient ou du pris il retiennent,
Et mestraient, dont puis maintes noises esmuevent.

Laboureur sont gens assez benéurez
Mesmement par eui terres sont labourées,

Mais il font bien souvent de malvaises jornées,
Et tart viennent à oevre, et tost truevent vesprées;

Et pour ce vont querrant partout leur soustenance,
Mais envie ont entr'eulz d'avoir plus meschéance
Por plus d'aumosne avoir, dont pour leur émouvance
L'en leur lesse à bien faire et aumosne et pitance.

Mariage est de tous li premiers sacremens :
En paradis fu fait de Dieu mesmement;
Mais gardé n'est de tous ne bien ne droitement,
Dont plait, honte, et domage en sourc communément.

Et puis qu'en tous estas treuve l'en à redire,
Que fera dont GIEFFROY [1], qui des mauvez est pire?
Ce monde pas n'amende, ainçois vait en l'empire,
Mais se mais plus nous vient de fourme que matire.

Ès princes a orgueil, ès juges fraude hérite,
Li prélat sont si maulz, li rendu ypocrite,
De procurer ne sont li marcheant bien quite :
Pou mesure ont ou pois qu'en n'i trueve redite.

Es cloistriers a envie, ès usuriers rapine,
Ne est entre les gros, car l'un l'autre n'encline;
Mais Convoitise à tous dame est, non pas meschine;
Luxure, qui maint règne, à honte se décline.

Ainsi en tous estas il a ou pou ou mais,
Car se l'en dit du bien, l'autre dit: « C'est voir, mais. »

[1] Nom de l'auteur.

Ostons dont d'entour nous tex més et entremais
Se deservir volons le ciel à tous jors mais.

Explicit le Dit des Mais.

Le Dit Moniot de Fortune.

Ms. 7218.

Seignor, or escoutez li grant et li menor,
Et li jone et li viel, li serjant, li seignor.
Se de m'entencion entendez le tenour,
Jà n'i porrez noter fors bien et grant honor.

Un ditelet vueil dire cortois et délitable :
Cortois le dirai-gie et assez bien notable;
J'entent que je le die por estre pourfitable
Au monde, et ne l' di mie por fablel ne por fable.

C'est ore de Fortune dont je vous vueil parler :
Si ne le vi-je onques ne venir ne aler,
Ne ne sai s'ele set ou chanter ou baler,
Ou s'ele set pois cuire ou porée saler.

Encor ne soit Fortune corporel créature,
Bien puet mortalité avoir en s'escripture.
L'Escripture dit bien, Fortune est aventure
A la foiz bone et bele, à la foiz laide et dure.

Or vous ert de Fortune à la véritez dite :
Prenez garde entor li coument ele est escrite,

Formes d'omme a sus li, li uns en haut abite,
L'uns monte, l'autre avale, l'autre gete en soubite.

Fortune et la feture de la roe ronde
Notent les aventures de cest dolereus monde.
Hui est uns hom granz sire et toz li biens abonde,
Demain sera getez en la terre parfonde;

Por ce di que Fortune puet estre bone et male.
Hommes a entour li; l'un monte, l'autre avale:
Li uns pleure et souspire, li autres rit et bale;
Li uns est trop granz sires, l'autres n'a riens en male.

Il pert bien que Fortune puet fère honor et honte:
Quant Fortune a fet homme per à roi ou à conte,
Por .i. pou d'aventure, de mesdit, de mesconte,
Fortune l'a monté, Fortune le desmonte.

J'oi l'autr'ier d'un homme moult forment reprochier
Qu'il seut des esperons les granz chevaus brochier.
Quant le senti Fortune de l'un des piez clochier,
Si le fist trébuchier de plus haut c'un clochier [1].

Ha! seignor, grant seignor, vous, venu des granz leus,
Gardez que par Fortune ne soiez orguilleus;
Quar li tour de Fortune sont trop plus péreilleus
Que tonnoire et tempeste, serpens, lyons et leus.

[1] Cette strophe et celle qui précède font, je crois, allusion à la fin tragique de Pierre de la Broche ou de la Brosse, ancien barbier de saint Louis et ministre de Philippe-le-Hardi, qui fut pendu en 1276.—Voyez les pièces inédites que j'ai données sous le titre de *La complainte et le jeu de Pierre de la Broce* (Paris, 1836).

J'ai oï de Fortune reprochier maint reproche :
Or broche hom grant cheval des esperons à broche ;
Por .i. pou de reproche Fortune si raproche,
Si abat et brochie et brocheor qui broche.

Gardez vous de Fortune, seignor, je le vous loe :
Quant Fortune a fet homme haut chanter comme aloe
Et il cuide miex estre assis dessus la roe,
Dont retorne Fortune, si le gete en la boe.

Fols est qui por Fortune de mal fère s'esforce ;
Tele Fortune faut, n'i a ne foi ne force ;
Mès Fortune qui homme de bien fère renforce,
Celi ne puet deffère fers, ne fauchons, ne force.

J'oï parler d'un homme, bien le pot l'en véoir,
Qui Fortune avoit fet en haut estal séoir :
Quant il cuida miex estre, en son plus grant pooir,
Fortune de bien haut le fist bien bas chéoir.

Gardez-vous, biau seignor, cis vers ne vous eschape :
Quant Fortune a fet homme prince, roi, duc ou pape,
Par .i. faus tour Fortune le retorne et ratrape,
Se li brise le col en colier ou en trape.

Encor sai de Fortune assez de véritez :
Quant Fortune a mis homme en bien granz héritez
Et il cuide miex vivre en granz solempnitez,
Lendemain est trovez murtris et soubitez.

Je dirai de Fortune encore ainz m'en voise :
Quant Fortune a à homme donné d'avoir grant poise,

Se il s'en orguillist et maine fole noise,
Bien tost porra sa goule savoir que son cul poise [1].

Ainsi est de Fortune, seignor, je l' vous afie;
Ne porquant n'a Fortune ne cors ne cuer ne fie.
Je li donrai .i. non bien droit à ceste fie :
Si le nommera l'en de par moi *Fols-s'i-fie.*

Tout revient par Fortune, bien le puet l'en savoir :
Hui est uns hom granz sire, richece a et savoir;
Hui a tant biens et joies, nus n'en puet plus avoir,
Qui lendemain pert tout, cors, sens, vie et avoir.

Fortune est bele et bone aus bons, et débonaire;
Mauvèse aus maus fesanz, et laide et deputaire;
S'ele est et fière et fausse aus faus de mal afaire,
Ou soit ou bone ou male, toz tens fet bon bien faire.

Userier marcheant, faus sanz vraie créance,
Qui faus pois, fausses aunes avez, fausse balance,
Fortune, qui vous a mis en pou de boubance,
Cele vous appareille honte et grant mescheance.

Or veut ci Monniot son ditelet fenir;
Et vous, bon crestien, penssez de l' retenir.
Se ceste entencion volez bien maintenir,
Bien porrez à honor et bone fin venir.

[1] Villon semble avoir pillé ce vers en disant :
Et d'une corde d'une toise
Saura mon col que mon cul poise.

Explicit le Dit de Fortune Monniot.

D'Auberée la Vielle Maquerelle [1].

Mss. 1830 fonds S.-G. et 7218.

Qui près de moi se vorroit traire
I. beau conte m'orroit retraire
Dont ge me sui mult entremis,
Qu'autressi l'ai en rime mis,
Qu'il avint trestot à ligne
Dedenz la vile de Compigne.
En la ville avoit .i. borjois
Qui mult ert sages et cortois
Et riches et de grant affaire.
Ententis ert à honor faire
Ausi au povre com au riche,
Et cil qui n'ert avers ne chiche,
Il avoit .i. vallet à fill [2]
Qui maint deniers mist à essill
Tant com il fu en sa joenece;
De sa valor, de sa largesce
Palloit l'en jusqu'en Beauvoisin.
Cil avoit .i. povre voisin

[1] Legrand d'Aussy a donné dans sa collection de *Fabliaux* une imitation en prose de ce conte (voyez éd. Renouard, page 68 et suiv.), et M. Imbert l'a mis en vers. Le texte que j'en offre ici est tiré du Ms. 1830 fonds S.-G. Dans le Ms. 7218 il est intitulé *D'Auberée de Compiègne*.

[2] Ms. 7218. Var. Et si avoit .i. moult biau fil.

Qui une fille avoit mult cointe;
Et li vallez de lui s'acointe.
Si la proia mult longuement;
Cele li dist apertement
Que mielz le venroit reposer
S'il ne la voloit espouser;

Mais se lui plaisoit qu'il l'éust
A feme si com il déust,
Ele en auroit au cuer grant joie
Et mult volentiers le vorroie.
Fait li vallez : « Ice me plaist. »
Ce li promist, à tant se test,
Et cil revint à sa maison.
Son père en a mis à raison :
Si li a son affaire dit;
Mais li pères li contredit,
Et mult l'en blâme, et mult l'en chose.
« Beaux filz, fait-il, de ceste chose
Te déusses-tu mult bien taire;
Cele n'est pas de ton affaire
Ne digne de toi deschaucier.
Ge te vorrai plus sos haucier,
Que que il me doive couster,
Que ge te vorrai ajoster
As meillors genz de cest païs.
De ta folie m'esbahis
Qui tel garce vels espouser.
Certes on te devroit tuer [1]
Se jamais jor m'en aparoles. »

[1] Ms. 7218. Var. Certes l'en te devroit louser.

Li vallez voit que cez paroles
Li met li pères au noient,
Si ne l' vait de riens otroiant [1],
Quar Amors, qui les siens justise,
Le vallet esprent et atise;
El cuer li met une estincele
Qu'il ne pense qu'à la pucele.

Trois jors enprès issi avint
Quant l'aiule morir covint
La feme au riche borjois;
Mais encor que passast .i. mois
Puis que la dame ot esté morte,
Li borgois, qui bien s'en déporte,
Par le conseil à ses amis
En a son père à raison mis
De la pucele bele et gente
Où cil avoit mise s'entente
Que ge amentui en mon conte;
Et li borgois dont ge vos conte
A tant la besoigne avancie
La pucelle a en sa baillie,
A lendemain l'a espousée;
Et au vallet nient n'agrée
Qui penssoit et jor et nuit.
Ne voit riens que ne li enuit;
Mult het le solaz de la gent,
Mult het son or et son argent
Et la grant richece qu'il a,
Et jure que mult s'avilla

[1] Ms. 7218. Var. Et li tolt son mariement.

De ce que onques eust son père.
Sa grant richece tost compère :
Longuement fu en tel penssée,
Qu'il ne savoit aillors pensser
De quoi il éust nul confort.
Il avoit robe d'estanfort [1],
Taint en graine, de vert partie,
Si a fait chacune partie
A longues queues coertil ;
Li surcoz fu toz à porfil
Forrez de menuz escureax.
Mult soloit estre gens et beax
Qu'il ore a le vis taint et pâle.
I. jor de son ostel avale ;
Son chief afuble d'un mantel,
Déduisant va lès le chastel
Tant qu'il vint devant la maison
S'amie, et fu en la saison
Qu'il fait chalt tens, com en aost.
Que que li griest, que que li cost,
Enging li covient porpensser [2]
Qu'à s'amie puisse paller.
Mult s'i entent, mult s'i prent garde.
A tant une maison esgarde
A une vielle costurière ;
Maintenant passe la charrière,

[1] Legrand d'Aussy a mis en note de ce passage dans son essai de traduction : « Il est beaucoup parlé d'*estanfort* dans les écrivains de ce temps : c'était un drap de première qualité et fort cher. Aussi un concile de Cognac, en 1238, et un autre de Béziers, en 1246, le défendirent aux moines et aux chanoines réguliers. » (Hardouin, *Concil.*, tome VII.)

[2] Ms. 7218. Var. Engin li estuet esgarder.

Si est assis sor la fenestre.
Cele li enquist de son estre,
Qui de maint barat mult savoit ;
Si li demande qu'il avoit,
Qui si soloit estre envoisiez
Et des autres li plus proisiez.
La vielle avoit non Auberée.
Jà si ne fust feme auserrée
Qu'à sa corde ne la traisist.
Et li vallez lez lui s'asist ;
Si li conte tot mot à mot
Comment cele borgoise amot
Qui mult estoit près sa voisine ;
S'ele l'en puet faire saisine
L. livres en aura.
Cele li dit : « Jà n'i faudra ;
Jà ne la saura si garder
Que ne vos face lui paller [1]
Par tens entre l'uis et la terre :
Alez-moi tost les deniers querre,
Et ge penserai de cest huevre. »
Cil cort à une huche et oevre,
Où il avoit deniers assez
Que ses pères ot amassez.
Les deniers prent et si s'entorne,
Chiés Auberée tentost torne.
Si li monstre .l. livres ;
Mais il n'est mie tost délivres,

[1] Ms. 7218. Var.

... Ja ne la saura
Li vilains si très bien garder
Que ne la puisses esgarder.

Encor i metra son escot.
« Or me donez vostre surcot,
Fait la vielle, délivrement. »
Et cil, qui son commandement
Volt faire, sanz nul contredit
Fist ce que la vielle li dit,
Tant l'a Amors en son destroit;
Et ele ploie mult estroit
Le surcot, et met soz s'aissele,
Et puis se liève de sa sele
Et affuble .i. mantel cort.
Ainsi vers la maison s'en cort;
Et fu à .i. jor de marchié
Que la vielle ot bien agaitié
Que li sires n'ert pas laienz [1].
« Et Diex, fait-ele, soit çaiens!
Diex soit o vos, ma douce dame!
Ausi ait Diex merci de l'âme
De l'autre dame qui est morte,
Dont mult mes cuers me desconforte.

Maint jor m'a çaienz honorée! »
—« Bien vignoiz-vos, dame Auberée,
Fait la dame; venez séoir. »
—« Madame, ge vos vieng véoir,
Quar de vos acointier me vueill;
Ge ne passai aine puis ce sueil
Que l'autre dame morte fu,

[1] Ms. 7218. Var.

Lors s'en vait droit à la maison
Au borgois dont dit vos avon.
La vielle avoit bien espié
Que li sire estoit el marchie.

Qui onques ne me fist refu
De riens que ge li demandasse.
Certes, se ge li commandasse
A faire une chose mult grief,
Ele en féist ençois meschief,
Tant ert raemplie de biens. »
— « Dame Auberée, faut-il vos riens?
Se riens vos faut, dites-le-nos. »
— « Dame, fist-ele, ge vieng à vos,
C'une goute a ma fille el flanc:
Si voloit de vostre vin blanc
Et .i. seul de voz pains faitiz;
Mais que ce soit des plus petiz.
Diex merci, ge sui si honteuse;
Mais ainsi m'engesse la teuse [1]
Que le me covient demander.
Ge ne soi onques truander,
Ainc ne m'en soi aidier, par m'âme. »
— « Et vos en aurez, dit la dame,
Quant g'iere à privée maignie. »
Cele, qui ert bien enseignie,
Delez la borgoise s'assiet.
« Certes, fait-ele, mult me siet
Que j'oi de vos si grant bien dire.
Comment se contient vostre sire?
Vos fait-il point de bele chière?
Ha! com il avoit l'autre chère!
El avoit mult de son délit.
Bien vorroie véoir vo lit,
Lors saurai bien certainement

[1] Ms. 7218. Var. M'en angoisse la touse.

Se gisiez ausi richement
Com faisoit la première feme. »
Maintenant se liève la dame [1]
Et puis dame Auberée après,
Qu'en une chambre ilueques près
Enmedeus ensamble en entrerent ;
De plusors choses ilucc érent.

Assez i ot et vair et gris,
Et dras de soie et de samis.
Enprès li monstre une grant cosche ;
Puis dist la dame : « Ci se couche
Misires, et ge lez ses flans.
Li liz si est de fuerre blans;
S'ot desoz une coute pointe [2]. »
La vielle ot une aguille pointe
En .i. déel en son sercot
Que ele desoz s'aissele ot :
Mult le tint près de son costé [3].
Que que la dame de l'ostel
Li monstroit sa besoigne tote,
Et la vielle erraument boute
Le surcot par-desoz la coute.
« Certes, fait-el, dès Pentecoste

[1] Ms. 7218. Var.

Si s'en est en sa chambre entrée,
Et la vielle sanz demorée
La sult après tout sermonaut;
Et la dame li vait disant :
« Dame Auberée, or esgardez
Vez ci biau lit et bien paez, etc. »

[2] Ms. 7218. Var.

Où il ot grant coute de plume,
Por ce que l'en ne s'i emplume
Ot dessus, etc.

[3] Ms. 7218. Var. Assez parolent d'un et d'el.

Ne vi-ge mais si riche lit.
Plus as assez de ton délit
C'onques n'ot l'autre, ce me sanble. »
A tant issirent de la chanbre,
Et la vielle toz dis sarmone.
Maintenant la dame li done
Plain pot de vin et une miche,
Et une pièce d'une fliche,
Et de pois une grant potée.
Bien est la borgoise gabée
Par Auberée, ne l' sait pas,
Ne sa guile, ne ses baraz.
Vers son ostel tost s'en revient.
Du borgois dire me covient,
Qui seul de la vile repaire,
Si s'en venoit de son affaire.
I. petit dormir se voloit :
Desoz la coute en cel endroit [1]
Senti le surcot boçoier.
Lors se commence à sozpenser,
Quar ne set que c'est qui li griève.
Maintenant la coute sozliève;
Si en a tret le sorcot fors.
Qui li boutast dedenz le cors
I. coutel très parmi le flanc
N'en traisist-il goute de sanc,
Tant durement fu esbahis [2].

[1] Ms. 7218. Var.
Por ce que le chief li doloit.
En sa chambre entre, si se couche;
Tantost comme il fu sor la couche, etc.

[2] Ms. 7218. Var.
Tant fu plains de corouz et d'ire,

« Halas! fait-il, ge sui trahiz
Par cele qui ainz m'envinea! »
Lors cort à l'uis, si le ferma.
Maintenant a le sercot pris;
Quar jalousie l'a esprís,
Que est pire de mal de denz.
Dehors le remire et dedenz,
Qu'il sanble qu'achater le vueille;
Mais il n'a menbre ne li dueille,
Tant plains est de corroz et d'ire.
« Elas! fait-il, que porrai dire
De ce surcot? » Et dit par s'âme
Qu'il fu à l'ami sa feme,
Qui son solaz ainz consanti
Qu'ele son costé saisi.

Lors le prist et si l'estoia,
Et puis sor le lit s'apoia,
Et pense que il porra faire;
Mais com plus pensse à tel affaire
Et plus li double ses ennuiz.
Ainsi fu tant que il fu nuiz
Qu'il vit les huis clos de la rue.
Si prist sa feme et la rue
Par .i. huis fors de la maison.

« Halas, fet-il, que porrai dire
De cest sorcot. Bien sai par m'âme
Qu'il fu au léchéor ma fame,
Quar son soaz ainz consenti
Qu'eusse son coste senti.
Bien m'a honi et déceu,
Quant sus moi a fet novieu dru. »
Lors prent le sorcot et tornie,
Mès com plus sovent le manie
Et plus li double ses anuis.

Cele, qui ne sait l'achoison,
A poi n'est de duel acorée.
A tant ez-vos dame Auberée,
Qui de lui se donoit regart:
« Ma bele fille, Diex te gart!
Fait la vielle; que fais-tu ci? »
— « Ha! dame Auberée, merci!
Messires est mellez à moi,
Mais ge ne sai dire por quoi;
Ne sai que l'en li a conté.
Quar me faites tant de bonté
Qu'avuec moi venez chiés mon père. »
— « Avoi, fet-elle, par saint Père,
Je ne l' feroie por grant chose!
Vels-tu que tes pères te chose?
Si cuideroit aucun mesfait
Qu'éusses à ton mari fait,
Ou vilénie de ton cors,
Ou qu'il t'éust gitée fors,
Ou qu'il t'eûst prise prouvée
Et o ton léchéor trovée.

« Or est, espoir, li vilains yvres,
Il en sera demain délivres;
Mais ge te lou en bone foi
Que tu t'en viegnes avuec moi,
Quar de gens sont les rues vuides.
Mielz enploias que tu ne cuides
Le pain, le vin, la char, les pois:
Ge te vueil rendre tout à pois
Le guerredon et le servise,
Que tot ert fait à ta devise

Quanque tu sauras demander,
Et ne te faut que commander;
Que tu seras mult à celée
En une chambre destornée[1]
Où jà âme ne te saura
Jusqu'à tant que tes sires aura
Trespassée tote l'ivresce. »
Maintenant la dame s'adrece
Et la vielle à l'ostel l'enmaine.
« Bele, fait-ele, une semaine
Porras si séurement estre
Que jà nus ne saura ton estre. »
Adonc s'asistrent au mengier;
Et la borgoise fist dangier,
Et dit que jà Diex ne pléust
Qu'elle menjast, dès que séust
Por quoi a ceste honte éue.
Dame Auberée s'est téue
A cest mot de lui preschier.
Lors l'a menée por couchier
En une chanbre, iluec de joste,
Sor blans dras et sor bone coste.
Mult l'a bien la vielle coverte;
Ne laisse pas la chanbre ouverte,
Ainz ferme bien l'uis à la clef.
De son ostel s'en ist soef,
Et s'en vait plus tost que le pas
Au vallet, qui ne dormoit pas;
Ainz torne et retorne en son lit:
Mult crient que la vielle n'oublit

[1] Ms. 7218. Var. Dedens ma chambre encortinée.

Ce qu'ele li ot en couvent.
Au cuer soupire durement
Et s'assiet en son lit toz nus;
Puis est levez, et est venuz
A une fenestre apoier.
Et la viele, qui son loier
Volt de chief en chief deservir
Et le vallet à gré servir,
Ne guenchist destre ne senestre.
Le vallet trueve à sa fenestre,
Qui li demande quel noveles,
« G'en dirai jà bones et beles,
Quar j'ai si t'amie en mes laz
Qu'avoir en porras tes solaz
Jusqu'à demain enprès cest eure. »
Et li vallez plus n'i demeure
Que la vielle ot servi à gré.
Soef avale le degré
Et puis s'en vont andui ensamble.
N'avoit gaires, si com moi samble,
Que la borgoise ert endormie;
Et cil, qui désirre s'amie,
Se deschauce et se despoille.
« Dame, fait-il, et s'el s'orgueille,
Et s'el crie, que dirai-gié?
Ouvrer vueil par vostre congié,
Quar bien m'avez rendu mon droit. »
—« Ge te conseillerai à droit,
Fait la vielle : va, si te couche;
Et se el est vers toi reborse [1],

[1] Ms. 7218. Var. Et se ele vers toi se frouche.

Qu'ele crie, et tu .ij. tanz
Liève les dras, si te bout enz.
Tantost com el te sentura,
La borgoise autrement ira :
Maintenant la verras taisir,
S'en porras faire ton plaisir. »
Li vallet est au lit alez,
Si s'est lez la dame coulez,
Et mult soef à lui adoise.
A tant s'esveille la borgoise,
Qui durement ert travaillie;
Quant el le sent, si est saillie
Fors du lit; et cil l'enbraça,
Et dist : « Bele, traez-vos çà,
Car je suis vostre doz amis
Que vos avez en dolor mis.
Mais tant ai fait, la Dieu merci,
Que tote seule vos ai ci
Dedenz ceste chanbre enserrée :
Mult vos avoie desirrée. »
—« Par foi! fet-ele, riens ne valt,
Que ge crierai jà si haut
Que tost sera ci acorue
Tote la gent de ceste rue. »
—« Certes, fait-il, riens ne vos monte,
Quar ne seroit fors vostre honte
Quant la grant gent et la menue
Vos verroit lez moi tote nue.
Si est jà près de mienuit;
N'en i a .i. seul qui ne cuit
Que j'aie fait ma volenté
De vostre cors et tot mon gré.

Mult vient or mielz que soit anblée
A ceux defors nostre assamblée,
Que nus fors que nos trois le saiche.
A tant devers lui la resaiche;
Si l'enbraça parmi les flans[1],
Qu'el' avoit déliez et blans;
La bouche li baise et la face.
La borgoise ne set qu'el face;
Mielz li vient estre en repos,
Qu'elle puet acueillir tel los
Par les voisins et tel renom
Qu'el' n'i auroit se honte non.
Mult asoaige, mult apaise,
Et li vallez l'acole et baise.
Or sont ensanble et si font
Ce por quoi assanblé i sont.
Au matin, quant l'aube est crevée,
S'est mult tost levée Auberée;
Si atorne au mielz qu'ele pot
Char de porc et chapons en rost.

A tant sont assis au mengier;
N'i a nul qui face dangier,
Ainz menguent assez et burent;
Et anbedui en gré reçurent
Le servise dame Auberée;
Et quant ce vint à l'enserée
Que li solax à son droit torne,
Dame Auberée lor atorne
Ce qu'ele sot que lor est bon,

[1] Ce vers et les trois suivants manquent au Ms. 7218.

Qui tot n'estoit mie du son.
Cele nuit ot assez soulas :
Ambedui jurent braz à braz.
Onques de veiller ne finèrent
Tant que les matines sonnèrent
A Saint-Cornil en l'abaïe.
Tantost com ot la cloche oïe
Dame Auberée, si s'esveille,
Puis si se vest et apareille,
Et vint au lit où cil se gisent,
Qui lor amor entre-devisent.
« Or sus, fait-ele, bele fille,
Si en irons à Saint-Cornille,
Entre moi et toi, au mostier ;
Dès or auroiez-tu mestier
Que tes sire à toi s'acordast. »
Li vallez mult l'en destornast,
Mais il ne l'ose contredire,
Et la vielle li prent à dire :
« Lai-moi à mon talent ovrer :
Encor i porras recouvrer
A t'amie et à ton déduit. »
Auberée chandoiles vit,
Dont chascune ont plus d'une toise.
Entre Auberée et la borgoise
Se sont issues de l'ostel.
Au mostier vont devant l'autel
Nostre-Dame, et devant l'ymage.
Auberée, qui mult fu sage,
Fait la dame couchier à terre,
Et li desfent que de sa guerre
Ne li soit à vaillant .iij. noiz.

La vielle ot faites .iiij. croiz
En une lampe où feu ardoit.
Les chandoiles que el avoit
A alumé de chief en chief.
L'une des croiz li met au chief,
Et l'autre as piez, et l'autre à destre,
Et la quarte mist à senestre;
Puis vient à lui, si l'aséure :
« N'aiez de paor nule cure,
Et gardez, comment qu'il aviegne,
Ne vos movez tant que reviegne,
Ainz gisez ci endementiers. »
— « Dame, dit-ele, volentiers. »
Ainsi la dame iluec s'atorne,
Et la vielle sa voie torne
A l'ostel au borgois tot droit,
Qui dolenz por sa fame estoit [1],
Si qu'il ne se set conseiller.
Et cele, por lui esveiller,
Vint cele part et hurte et boute;
Et cil, qui oreille et escoute,
Qui mult vosist tel chose oïr
Dont il se poïst esjoïr,
Tantost son huis ovrir commande;
Et dame Auberée li demande
Maintenant qu'ele entra laienz :
« Où est, dist-ele, li noienz,
Li failliz, li mal ensaigniez?
— « Dame Auberée, bien viegnoiz,
Fait-il; que volez à cest eure? »

[1] Ms. 7218. Var. Qui por la fame iriez estoit.

Cele a respondu, « ne demeure :
« Ge te dirai, lasse, mon songe.
Anuit songai .i. mult grief songe
Que de poor m'en esveillai ;
Vesti moi et aparellai,
Que du songe fui esbaïe.
Au mostier, dedenz l'abéïe,
Très devant l'autel Nostre-Dame,
Ilueques vi gésir ta feme
Devant l'ostel tote estandue [1].
Tote en ai esté esperdue,
Quar ge ne sai que ce puet estre.
Au chief, au pié destre, au senestre,
Vi chandoiles iluec ardant ;
Iluec vi ta fame gisant
Devant l'autel à oroison.
Trop en as fait grant mesprison ;
Si en batras encor ta goule :
I déust-ele estre si seule
Feme qui si bele forme a ?
De la main Dieu qui te forma
Soies-tu seignie, Auberée !
G'en sui tote désespérée.
Si le tieng à mult grant merveille [2]
De cest affaire qu'ainsinc veille
De ce tendrun qui hier fu née,
Qui déust la grant matinée
Çaienz dormir soz sa cortine,
Et tu l'envoies as matines !

[1] Ce vers et les cinq suivants manquent au Ms. 7218.
[2] Ce vers et les sept suivants manquent au Ms. 7218.

As matines! lasse péchable,
De la mein Dieu espiritable
Soie-ge, dit-ele, saignie
Et benoïte et porseignie!

« Vielz-la tu faire papelarde?
Mal feu et male flamme l'arde
Qui juesne feme ainsi envoie! »
Ainsi la vielle le desvoie
Du mal penser que ses cuers ot;
Se ne fust-ce por le sercot,
Jà n'i penssast mais se bien non,
Mais toz jors ert en soupeçon.
Fait li borgois : « Dites-vos voir? »
— « Levez sus, si porrez véoir,
Fait la vielle, se ge vos ment. »
E il se liève délivrement,
Que n'a cure que plus i gise.
Andoi s'en vienent à l'yglise;
Iluec a sa fame trouvée
Si comme l'ot dit Auberée,
Et li borgois vers lui se trait,
Que la vielle li ot retrait;
Par la main contremont la drece,
Puis li a dit que par ivrece
A-il fait tele mesprison.
Endui en vienent en maison;
Si se couchent de rechief;
La borgoise cuevre son chief,
Qui de dormir avoit talent.
Mult li est poi du maltalent
Que ses sires avoit éu

Quant il n'en a riens plus séu;
Et li mariz d'autre part cuide
Que sa feme ait la teste vuide
Et de veiller et de plourer,
Et que puis ne fina d'ourer
Devant l'autel et nuit et jor,
Et dépria por son seignor.
Ainsi lez sa feme se jut
Li borgois tant que jor parust;
Quant li soulax en haut se hauce
Li borgois se vest et se chauce [1],
Et laist sa feme qui se gist.
Maintenant de son ostel ist,
Et saigne son vis et son cors,
Et dame Auberée saut fors,
Et s'escrie à haute voix :
« Xxx. sols! la veraie croiz!
Or ne me chalt que ge plus vive [2].
Xxx. sols! dolente chaitive,
Xxx. sols, lasse! que ferai?
Xxx. sols! et où les prendrai?
Diex! ge sui trop maléureuse!
Xxx. sols, lasse dolereuse!
Or m'est-il trop mésavenu! »
Estes vos le borgois venu.
Dame Auberée véu l'a,
Si crie encor et çà et là :

[1] Ms. 7218. Addition.

Aler s'en veut droit au moustier,
Par Jhesu no père proier.

[2] Ce vers et les trois suivants manquent au Ms. 7218, et tout ce passage offre des transpositions.

« Xxx. sols, lasse! xxx sols!
Or venra çaienz li prévoz,
Si prendera ce pou que g'ai:
C'est le songe que ge songai. »
— « Dites-moi, se Diex vous aïst,
Fait li borgois qui s'esbahit,
Por quoi vos faites si grant duel. »
— « Par mon chief, fait-ele, mon vuel,
Fait-ele, ge le vos dirai,
Jà de mot ne vos mentirai:
I. vallet vint ci avant-hier;
Por recoudre et por affaitier
Si me bailla .i. sien sercot
Que rompu ot à un escot
Ne sai .iij. escurex ou .iiij.
Ge le pris, si m'alai esbatre
A tot le serçot recousant,
C'un poi me sentoie pesant.
Ainsi à tote ma couture
M'en issi par mésaventure
Celui jor fors de mon ostel;
Mais chéu m'est de mon chetel,
Quant ge ai mon surcot perdu;
Dont j'ai si mon cuer esperdu
Que ge ne sai où ge me sui.
Que ferai se ge ne m'enfui?
Que ge ne sai nul autre ensaigne
Ne ge ne truis qui le m'ensaingne.

« L'en le me velt ainsi noier;
G'en ferai escommenier
Dièmenche à toz les mostiers.

Il ne m'estoit or nus mestiers
De recevoir si laide perte.
Beax sire, or oez chose aperte :
Se Diex me doint véoir Noël,
G'é laissié pendre mon déel
Avuec l'aguille en cel surcot
Dont ge sui, lasse à tel escot,
S'ainsi rendre le me covient;
Et li vassax chascun jor vient,
Si m'angoisse et me demande
Xxx. sols o li surcoz rende,
Mais de rendre sui esgarée. »
—« Or me dites, dame Auberée :
Fustes-vos pieçà en maison ? »
—« Oïl, sire, par achoison
D'avoir .i. petit de relief,
Que ma fille avoit mal el chief.
Ce fu avant-hier, or me membre :
La dame trouvai en sa chambre,
Qu'ilueques pignoit son chief.
En .i. lit vi de chief en chief
Estandre une coute pointe ;
Onc de mes elz ne vi si cointe.
Tant i musai iluec de joste
Que me dormi sor cele coste
Et que la dame se leva,
Qui volentiers m'apareilla
Ce que demandé li avoie ;
Et lors si me mis à la voie.
Ainsi icelui jor avint ;
Mais ne sai, lasse! que devint
Le sercot, fors tant que je fuse

Que ge l'oubliai sor la cousche. »

Quant li borgois ot les noveles,
Mult li furent plaisanz et beles;
Mais se il trueve le déel,
Onc n'ot tel joie en son ael
Com il ot se il le trueve :
Tart li est qu'il voie la prueve.
A tant à son ostel s'en vait;
Une huche oevre, fors l'en trait
Le surcot que il ot charchié;
Et quant il trueve atachié
Le déel à tote l'aguille
Qui li donast trestote Puille
N'éust-il pas joie graignor.
« Por Dieu, fait-il, le mien Seignor,
Or sai-ge bien certainement
Que la vielle de riens ne ment,
Que j'ai trouvée la costure [1]. »
Ainsi fu liez de s'aventure
Li borgois, et bel s'en déporte.
Et dame Auberée raporte
Son surcot, si s'en délivra.
Ainsi la vielle délivra
Le borgois de mauvais pensser,
Que puis ne se pot apensser.
Quant il du surcot fu délivres
Et cel ot les .l. livres,
Bien ot son loier déservi :

[1] Ce vers et les cinq suivants manquent au Ms. 7218.

Tot .iij. furent en gré servi.
Par cest flabel vos vueil monstrer
Por poi puet-on feme trouver
Qui de son cors face mesfait,
Se par autre feme ne l' fait.
Tele est bien en sa droite voie,
Se feme velt qui la desvoie,
Qu'el seroit nete, pure et fine :
Ainsi nostre flabeax défine.

Explicit.

Le Dit de l'Enfant qui sauva sa Mère.

Ms. 198 N.-D.

Puisque Diex m'a presté sens et entendement,
Et bouche de parler, et cuer d'avisement,
Que ne soie repris ne blasmez folement,
Dont me doi-je pener de parler sagement.

Voirs est que biau parler ne puet aus bons desplaire.
Qui bien y veult penser, on y prent examplaire
Por sa vie amender et lui de péchié traire.
Diex me doinst dire chose qui à tous puisse plaire!

Se vous volez à moy .i. petitet entendre,
Vous y porrez tel chose retenir et aprendre
Que vous vous garderez tous jors mais de mesprendre
En toutes les raisons sus quoi je doi descendre.

Ce ne sont pas mençonge, ains est chose certaine,
Car j'en trai à tesmoing l'Escripture divine,
De cui crestienté et la loi se décline;
Car c'est confession qui tant est bone et digne.

Voirs est que il n'est nul, s'il se veult amender
Et repentir de cuer, et Dieu merci crier,

Et en dévocion netement confesser,
Que Diex ne li pardoinst sans jamais reprover;

Mais que face penance tele c'on li enjoint,
Puis se gart de péchié qu'il n'i renchiée point.
Ainsi ert racordé à Dieu et en bon point;
Prions-li que s'amour et sa grâce nous doinst.

Entre vous tous et toutes je vous pri et requier
Ens en l'onnour de Dieu, qui tant puet justicier,
Entendés .i. biau dit que je vous veil noncier
Qu'il avint de certain au temps çà en arrier.

Il fu .i. riches hons, si com trouvons lisant;
Entre li et sa fame avoient .i. enfant.
La mort prist le borjois, ne pot vivre en avant:
Quant la mort fu venue moult ot le cuer dolant.

Dolans est cil qui pert sa bone compaignie.
Aprez que li borgois ot perdue la vie
La dame fu de plait durement assaillie:
Moult y a despendu de son avoir partie.

Li filz fu à l'escole, qui moult y despendi;
La dame largement de son avoir perdi.
Po but et po menja, povrement se vesti,
Diex le soloit véoir qui s'esloigna de li.

La bourjoise chéi en moult grant povreté,
Ne pot avoir les aises où elle avoit esté;
Et si fu delivrée de tout son parenté,
Car il n'est nulz s'a pert qui ne chiée en vilté.

Un jor cele borjoise entra en .i. jardin,
Plorant, desconfortée; moult faisoit male fin,
Ses .ij. poins detordant et esrachant son crin.
Déables, qui ne dort, vers li prist son chemin;

En guise d'un marchant devant li s'arresta:
Par moult simple raison tantost li demanda:
« Dites, fait-il, m'amie, pourquoy plorez-vous là ? »
Et cele sans plus faire tout son fait li conta.

Cele cuidoit qu'il fust uns hons de bone vie.
« Certes, sire, fait-elle, je sui moult esbahie:
Je soloie estre riche, or sui moult apovrie. »
Li ennemis respont: « Or ne t'esmaie mie;

« Se tu veulz faire ce que je t'enseignerai
Or et argent et robes à plenté te donrai,
Et dessus ton lignage je te seurmonterai. »
—« Sire, dist la bourjoise, commandez: je ferai. »

Li ennemis respont: « Scés-tu que tu feras?
Tous les jors par coustume au moustier t'en iras:
Ceulz qui prieront Dieu tu les aresneras
Et de tout ton pooir tu les destorberas.

« En ce point que li prestres fera le sacrement,
Si dis tes oroisons oians tous hautement,
Par coi cil de l'église n'aient entendement,
A Dieu et à sa mère, fors à toi seulement. »

La borjoise respont: « Sire, se je cuidoie
Por itel chose faire en richece montroie,

Ce que commanderés moult volentiers feroie,
Et encore assez plus se faire le savoie. »

Li ennemis respont : « Encore plus feras :
Iij. povres chascun jor au soir herbergeras,
Et jus du premier somme tu les en chaceras ;
Ne jamais en ta vie ne te confesseras. »

Trois povres chascun jour herberjoit ensement
Et puis les boutoit hors contre l'anuitement.
Des prestres, des chanoines tenoit cort moult souvent :
Chascuns léens avoit fame privéement.

La bourgoise lonc-temps vesqui en tel usage,
Et envers l'ennemi mist tout son avantage ;
Ne de li confesser n'avoit-el nul corage,
Et tant qu'ele chéi en .i. moult grant malage.

Malade fu souvent, que morir la convint.
Son fil, qui estoit clers, devant son lit s'en vint :
Le chief li a tasté, et longuement le tint ;
Quant le vit si malade du prestre li souvint :

« Mère, ce dist li clers, je vous voi au-dessous :
Se j'amainne le prestre vous confesserez-vous ?
Se moriez sans langue ce seroit honte à vous. »
Cele li respondi : « Non ferai, biau filz dous. »

Quant son filz l'entendi si fu tous esmaiez ;
En plorant li a dit, dolant et corrouciez :
« Se vous estiez confesse de trestous vos péchiez
Nulz ne vo s en seroit devant Dieu reprochiez. »

La mère respondi : « Biaus filz, lessiez m'ester;
Je n'ai cure de prestre ne de moi confesser. »
Quant ses filz l'entendi, si commence à penser:
Bien sot que li malvais le voloit enchanter.

Lors li dist doucement : « Confessez-vous à moi;
Nulz ne doit desconfez morir en nostre loy:
Je vous celerai bien, par la foy que vous doy. »
La borjoise respont : « Biaus filz, je te l'otroi. »

Adont se confessa la dame à son enfant;
Tout son fait li conta, ne li vait riens celant.
Si dist : « Ma douce mère, je vous pri et commant
Que le prestre venist à vous tout maintenant. »

Tant li a dit son filz qu'ele li otroia :
« Filz, puisque tu le veulz, si le m'amainnes çà. »
Cilz s'en va chiez le prestre, tantost amené l'a.
Tantost li ennemis au lit la dame ala.

Pour ce qu'il ne volt pas qu'ele fust confessée
A bouche de provoire ne à Dieu recordée,
Par la gorge le prent, errant l'a estranglée;
t quant son filz revint si l'a morte trouvée.

Le filz à la borjoise fu forment corroucié;
Le prestre, d'autre part, si fu moult esmaié.
« Sire, ce dit li enfès, por Dieu, me conseilliez,
Par coy ma mère soit quite de ses péchiez. »

Li prestres respondi : « Par ma foy, je ne sai. »
— « Sire, dist li vallés, et je le vous dirai :

Tous les péchiez ma mère je vous recorderai,
Et, selonc le meffait, la penance ferai;

« Car, ains que vous alasse querre en vostre maison
Lors regéhi ma mère à moi par tel raison
Qu'ele estoit prez de mort et en grant souspeçon
Qu'el ne morut sans langue : or savez l'achoison.

« Et, por ce que ma mère ne puet à vous parler,
Vous voudrai-je ses fais en secré recorder,
Puis me bailliez penance que je puisse porter.
Je pri Diex qu'il m'en veille aidier et conforter. »

Li prestres respondi : « C'est bone chose à faire;
Pour quoi puisses ta mère de ténèbres retraire. »
Lors se coucha li enfès, qui moult ert débonnaires :
Sus la bouche sa mère a posé son viaire.

A tant le premier mot si dist moult doucement :
« Sire prestres, à Dieu et à vous seulement
Et à la mère Dieu veil dire entièrement
Les péchiez que ma mère fist outrageusement. »

Adont se confessa li enfès pour sa mère;
Au confesser, des yex li chéoit l'yaue clère.
Li prestres entendi trestoute la manière :
Bien vit que la borjoise estoit pesme et amère.

Le prestre l'en absolt, penance li charja,
Et li enfès la prist, et en convent li a
Qu'il la fera moult bien au miex que il porra.
Lors s'en parti le prestre et l'enfant demora.

Lendemain fu li cors portez en sainte église,
Moult de grant luminaire à faire le service;
A honnor fu la dame ce jor en terre mise.
Ses filz fist la penance que por sa mère ot prise.

Avec ce fist li enfès trestous les jors chanter
Messe de *requiem* por sa mère sauver;
A moult de povre gent fist s'aumosne donner,
Que Diex vousist sa mère ses péchiez pardonner.

Quant vint au chief de l'an, trestout certainement
La borjoise revint à son fil proprement,
Plus blanche que fleur; si li dist doucement :
« Biaus filz, parole à moi. Je n'ai mal ne tourment;

« Benoite soit l'éure qu'en mes flans te portai!
Et an .ij. les mameles de quoi je t'alaitai!
Tu m'as traite des paines où jamais ne serai,
Por ce que mes péchiez à toy je recordai.

« Ton lit est apresté avecques moi ès ciex. »
Quant son filz l'entendi, si pleure de ses yex
De la joie qu'il ot; a dit : « Glorieus Diex,
Con bon vous fait amer et servir en tous liex! »

Li enfès doucement à sa mère parla;
De leur raison ensamble l'un à l'autre conta.
La dame s'en parti, en repos s'en ala;
En po de temps après li enfès trespassa.

Tout ainsi fu la dame par son enfant sauvée;
Ele fist bone painne quant el fist tel portée.

En cest example-cy nous est raison monstrée
Confession estre sus toute riens amée.

Explicit.

Le Dit du Petit Juitel.

Ms. 198 N.-D.

Seigneur, je di pour voir, qui a entendement,
S'il n'entent à bien faire, qu'il oevre folement;
Car par les bones oevres vient-on à sauvement :
Chascuns puet bien savoir se je dis voir ou ment.

Cil qui en sa jonece veult le bien commencier,
S'il le veult poursuivir, jà n'aura encombrier :
Diex le gart et deffent, qui li rent son loier,
Comme il fist à celui dont vous m'orrez nuncier.

En Egypte manoit, au temps anciennour,
I. Juif où n'avoit charité ne amour;
Voirres fist et voirrières, tel estoit son labour :
I. enfançon avoit, Diex l'amoit par amors.

Sus l'enfant du Juif veil prendre ma matère;
Biaus fu et gracieus et de bele manère.
Aus enfans crestiens faisoit moult bele chière,
Avec eulz se jouoit et avant et arrière.

Plus croissoit le Juif, plus les enfans amoit;
Quant son père le sot, moult souvent le batoit.

Combien qu'il fust batus, point ne s'en retréoit;
Quant pooit eschaper, aus enfans se clamoit :

« Par ma loy! crestiens, mon père si me bat
Pour ce que avec vous me soulace et esbat;
Miex aing vo compaignie que ne fais son sabbat :
Son mestier ne suivrai; fox est qui s'i embat. »

Li enfès du Juis si amoit les clergons;
Son père le batoit, qui fu mal et félons.
A sa fame disoit : « Le nostre enfant perdons :
Il sera crestiens, quel gré que en aions.

« Li cuers le me dit bien. Regardez sa manère,
Il ne s'en veult fouir, tant le bate ne fière,
Qu'il ne face aus enfans crestiens bele chière.
Il haira nostre loy : il a la leur trop chère. »

Et la mère respont : « Il s'en chastiera;
Quant il aura .xx. ans, nostre loy amera :
Il sera hors d'enfance, et l'en li monstrera
Tous les poins de nostre ordre; les crestiens haïra. »

— « Par ma loy! dit li pères, qui fu fel et engrez,
Qu'il a passé .vij. ans, nous le suivrons de prez.
Se il est bons juis ne's amera jamès
Les enfans crestiens, ains s'en tenra en pais. »

Mais tous jors il avoit au cuer mélancolie
Que son fil fausseroit la loy de sa lignie.
Trop souvent li ooit nommer sainte Marie;
Por ce batoit l'enfant et faisoit vilonie.

Quant la mère véoit que li pères batoit
Si souvent son enfant, par maltalent disoit :
« Devant que le fol prent sa folie ne croit ;
Ton fil ert crestiens, ce sera à bon droit. »

De l'enfant du Juif parlerai de rechief ;
C'iert mon commencement, si sera-ce mon chief.
De son père lairai le plait, mais c'est trop grief :
Diex ama son enfant et torna à bon chief.

Ainsi com vous orrez, qui me vouldra entendre,
Li enfès du Juif, qui est et doulz et tendre,
N'ot cure de lor loy, la nostre volt aprendre :
Diex l'ama et tint chier, à sa part le voult prendre.

Volentiers compaignoit les enfans crestiens ;
Nostre loy li monstrèrent selonc leur esciens :
« Trestoute ta lignie ne vault ne que .i. chiens :
Par Dieu non feras-tu se nostre loy ne tiens.

« Pasques ferons demain, nous acommuicherons,
Et yrons au moustier, nostre Seigneur prendrons ;
Mais tu n'i vendras mie, por voir te le disons ;
Tu n'es pas crestiens : pour ce là te lairons. »

— « Et comment, compaignons, yrez-vous y sans moy ?
Menez-moi avec vous, por le grant Dieu vous proi ;
Quant serai retornez baptizier me feroy. »
Li plus sages respont : « Par ma foy, je l'otroy.

« Ha ! dist-il, biaus amis, scés-tu que tu feras ?
Demain quant il ert jour à matin lèveras,

Puis t'en venras ycy, matin nous trouveras :
Nous yrons au moustier, avec nous parvenras. »

— « Pour le grant Dieu vous pri que vous cy m'atendez,
Car matin vous verrai, de ce pas ne doubtez;
Car s'en vostre moustier sans moi vous en alez,
En vostre compaignie jamais ne me verrez. »

— « Vas mais hui à l'ostel, Diex te doinst bone vie,
Le glorieus du ciel, le filz sainte Marie!
Car nous t'amons de cuer, toy et ta compaignie;
Se ne t'atendons cy, no foy aurons mentie. »

Li enfès s'en torna; chiez son père s'en va.
La nuit dormi petit, bien matin se leva,
Et quant fu descouchiez à ses compaignons va:
Ne furent pas levé, liez fu quant les trouva.

Li Juif et l'enfant alèrent en l'église;
Volentiers et de cuer oyrent le service.
Le Juis fu laiens, mais nul ne le ravise :
Chascuns à Dieu prier avoit s'entente mise.

Quant la messe fu dite, le service finé,
Le prestre leur a dit : « Or vous agenoilliez,
Et vous adrécerai trestous de vos péchiez.
Nul n'aproche à l'autel s'il n'est très bien confez. »

Quant li prestres leur ot fait le commandement,
Chay devant l'autel, s'agenoille humblement.
Hasquins fu lez l'autel, sambla li vraiement
Que li prestres donoit à chascun .i. enfant.

Haquin fu lez l'autel, qui le cuer ot espris
D'avoir .i. tel enfant com chascuns avoit pris.
A l'autel s'agenoille comme enfès bien apris,
Et li prestres li donne, de ce fu entrepris.

Quant il ot recéu le Seignor, qui tout guie,
Par le moustier s'en va, quérant sa compaignie.
Les enfans a trouvé, ne li ennuia mie;
Onques ne fu si liez à nul jour de sa vie.

Quant léens ont l'enfant si en orent grant joie;
Du moustier sont issus, si menèrent grant joie.
D'ilec en leur maison le Juif les convoie;
Vers son père s'en va, qui por li moult s'esmoie.

Quant le félon Juif vit son fil aprochier,
Qui li sambla plus bel assez qu'il n'estoit hier,
« Haquin, di dont tu viens, ne le me dois celer. »
Et li enfès li dist, qu'il ne le voult celer :

« Par ma loy! ou moustier j'ai mengié .i. enfant;
I. grans sires le donne. Alez-y tost courant
Avec mes compaignons. Encor en y a tant :
Prenez-en .i. pour vous, et pour ma mère autant. »

Quant son père l'oy, à po qu'il n'enraja.
Son filz prist par la main, que plus ne se tarja,
En ou milieu du four maintenant le geta
Où li voirres estoit, mais Diex garanti l'a.

Li enfès fu ou four, où la chaleur fu grant :
La mère vint de hors, demanda son enfant,

Et li pères li dist moult félonnessemant :
« Je l'ai geté ou four, et te dirai commant.

« Avec ses compaignons a esté au moustier,
Leur Dieu a recéu, à celer ne vous quier,
Et por ce l'ai geté ou milieu du brasier;
Or puet dire à son Dieu que il le viengne aidier. »

Quant la mère l'oy, si s'est hault escriée :
« Tu as fait au jor d'ui une male jornée. »
Cele prent à crier comme fame desvée;
Quant on l'oy crier tost y fu l'assamblée.

« Juive, que as-tu? dis-nous la vérité. »
Et elle leur a tout l'afaire recordé :
« Mon mari a son filz ou feu ardent geté,
Car le Dieu avoit prins de la crestienté. »

Quant li voisin l'oïrent tuit furent esbahi.
Au Juif sont venu, si l'ont pris et saisi,
Et il fu tantost pris, point ne se deffendi.
Au four vindrent tout droit, si ont l'enfant choisi,

Qui au boullons du voirre de sa main se jouoit;
Car li Sires des ciex en santé le tenoit.
Li enfès le voit bien, mais nulz ne l'aperçoit :
De tel Seignor véoir nulz d'eulz dignes n'estoit.

Au juitiau demandent : « Qui t'a sauvé la vie? »
— « L'enfant que j'ai mangié; ne le véez-vous mie?
Il me tient par la main : j'ai bone compaignie;
Se de lui m'eslonjoie bien feroie folie. »

Quant le père et la mère oyrent l'exemplaire
Que li Sires des ciex por ses amis scet faire,
Baptisier et lever se firent sans contraire;
Nostre-Dame servirent; de leur loy n'ont que faire.

Et li uns et li autres furent de bone vie;
Nostre-Dame servirent tant com furent en vie:
Leur filz mirent à lettre, ce ne fu pas folie;
Si bien aprist l'enfès, prestres fu en sa vie.

Le clers qui ce dit fist nous dit et nous tesmoigne
Que il est fox prouvez qui tel Seignor esloigne
Et qui de lui servir nuit et jor ne se paine,
Con font cil Cordelier, cil jacobin, cil moine.

Or prions tous et toutes de bon cuer le Seignour,
Qui l'enfant au Juif sauva dedens le four,
Qu'il nous doinst en ce siècle ouvrer de tel labour
Que nous puissons avoir son conduit et s'amour.
Amen.

Explicit le dit du Juitel.

CI ENSUIANT SE COMMENCE

Le Dit des Patenostres.

Ms. 198 N.-D.

Dites vos patenostres pour toute sainte Église,
Car elle est acouchiée, et si ne scet où gist.
En nul plus povre estat ne porroit estre mise :
Tant est fait que sus lui chace est corrée et prise;
Et pour ce que chaseuns la déboute et déchace
Dites vos patenostres, que Diex pardon li face.

Dites vos patenostres : sainte Église travaille;
L'en l'a jà mis gésir au fuerre et à la paille.
Chascun du sien a pris, nul n'i a qui li baille;
L'en la perc et recope et retrenche et retaille
De florins à chaière et de florins à mace[1].
Dites vos patenostres, que Diex pardon li face.

Dites vos patenostres : sainte Église vault morte,
Ce qu'on li a osté et prins de vie torte.
Cousin n'a ne parent qui de riens la conforte,

[1] En 1308 le florin d'or *à la masse* valait 21 sols 3 deniers, et il y en avait 26 au marc; le florin *à la chaise*, 12 sols 2 deniers; il y en avait 70 au marc.

Car tuit sont esméu contre lui d'une sorte :
L'un la boute des piez, l'autre crache en sa face :
Dites vos patenostres, que Diex pardon li face.

Dites vos patenostres pour Jehan l'apostole [1],
Qui fait a grant moustier de petite chapele
Et dira éveschié .iij., c'est bien chose nouvele.
Onques mais ne joua papes de tel merele :
Evesques et abbés qu'ensemble joint et lace,
Dites vos patenostres, que Diex pardon li fasse.

Dites vos patenostres pour cardinaus de Romme,
Car ils sont vaillant rien, avec ce qu'il sont home ;
De l'autrui cure n'ont, se ce n'est de grant somme,
Car pas ne sont enfans pour apaier de pomme,
Por ce ne veulent pas des bras qu'on les embrace :
Dites vos patenostres, que Diex merci li face.

Dites vos patenostres por papes et cardinaux,
Qui sont de tous confouls, mais qu'i laient dons hauls
Et d'autre part prières seront espéciaus,
Por ce mestre antipape et ces chardonneriaus,
Qui contre sainte Église courent à la harache ;
Dites vos patenostres, que Diex merci li face.

Dites por nos prélas qui gouvernent le monde
Qu'il sachent traire argent de là où trop habonde,
Mesmement por tous ceulz qui mainent vie monde

[1] Jean XXII, qui fut élu pape en 1316, à la mort de Clément V, et qui siégea à Avignon. Il mourut en 1334, après s'être procuré des sommes considérables au moyen de la vente des dispenses, des absolutions, etc.

Et prêchent la foy ne ne doutent vergoigne,
Ne mort que leur chief nus ne soit à décolace;
Dites vos patenostres, que Diex pardon lor face.

Pour ceulz ne prie l'en des prélas qui se paissent
Et les leurs riches font, norrissent et engraissent,
Et d'amendes leurs gens contre raison expressent,
Et leurs povres voisins terre en famine lessent,
Et les trésors amassent de pierres, des topace;
Dites vos patenostres, que Diex merci li face.

Dites vos patenostres, ainsi vous en souviegne,
Por clergie si qu'à mais pires pas ne deviengne;
S'il ne veult amender, en cest estat se tiengne:
Je li prie qu'il ne face tant le bien qu'il ensaigne.
Le dire leur souffist sans entrer en la trace;
Dites vos patenostres, que Diex merci li face.

Pour tous officiaus, pour gens d'avocatie,
Por tous procurateurs, pour clers de notairrie,
Et pour prestres curez qui ne se faignent mie
De leurs parrochianes par jor et par nuitie
Visiter, si qu'il aient ouverte la crevace,
Dites vos patenostres que Diex pardon li face.

Pour clers estudians, por tous ceulz des enquestes,
Por les mestres aussi qui siéent aus requestes,
Por advocas et juges qui débatent leurs testes
Et tousjors leurs mains ont por prendre l'argent prestes,
Se en deffaut les gens chiéent por eulz en coustumace,
Dites vos patenostres, que Diex merci leur face.

Dites vos patenostres por la chancelerie,
.... drois est c'on ne l'oblie,
Que vers nous soit courtois, piteus, sans félonnie;
Por les phisiciens et ceulz de cyrurgie,
Que nulz en son mestier vers nous ne se forface :
Dites vos patenostres, que Diex pardon leur face.

Dites vos patenostres pour ces religieus
Qui chascun anchargié sont d'absolutions;
Désormais pou vaudront leurs grans exécutions;
Por vivre leur convient vendre possessions,
Por ce qu'ele leur tost leur pain et leur fouace :
Dites vos patenostres, que Diex pardon leur face.

Pour ces religieus qui ont dismes et rentes,
Dites vos patenostres doucement, endementres
C'ont leurs corps en moustier qu'il n'aient leur entente
A celles qui ne sont cousines ne parentes;
Et se par fol désir euvre leur font homage,
Dites vos patenostres, que Diex merci lor face.

Pour ordres mendians ne fault-il pas prier?
Car bien scevent partout leur profit espier;
Il puéent asséur assez estudier
Et dedens leurs moustiers chanter hault et crier.
Lays ont et sépultures, et vivent sans menace :
Dites vos patenostres, que Diex pardon leur face.

En ce monde les voi faire de divers tours
Ces ordres mendians qui ont divers atours :
Les grans chaperons ont par villes et par bours;
Dire souvent le bien aucun font à rebours,

Et pour ce aussi com fait à terre une lymace :
Dites vos patenostres, que Diex merci lor face.

Dites vos patenostres pour ces Hospitaliers,
Car l'en leur clost leur granges, maisons et celiers.
A leur domage ont-il les biens à ces Templiers,
Car il en ont le plait, ne sait qu'a les deniers,
N'encor n'en a l'en fait chose que à Dieu place [1] :
Dites vos patenostres, que Dieu pardon li face.

Dites vos patenostres pour roy, pour duc, pour conte,
Qu'en eulz de jor en jor pris et puissance monte,
Et qu'aient tele gent que riens ne leur mesconte,
Dont puissent maintenir leur bon estat sans honte,
Et que le lis ne soit point de male espinace :
Dites vos patenostres, que Dieu merci leur face.

Dites vos patenostres pour nostre baronnie,
Que de Dieu pooir ait, contre mer soit bastie.
Vers païens triève grant a, dont n'i faudroit mie
A leurs gages avoir sus notre dismerie,
Car de tele messe oient volentiers la préface :
Dites vos patenostres, que Diex pardon lor face.

Dites vos patenostres por la chevalerie,

[1] Ceci est de la part du trouvère une assez grande hardiesse. On n'était encore qu'à quelques années de distance de la destruction de l'ordre du Temple, et Philippe-le-Long aurait pu vouloir défendre la mémoire de son aïeul, contre lequel est dirigée l'attaque de Geffroy. Philippe-le-Bel, en effet, avait gardé, *pour les frais du procès*, les deux tiers des biens mobiliers des Templiers, et il est peu probable qu'il en ait fait *chose que à Dieu place*.

Que plus qu'el n'a esté la face Diex hardie,
Et que tele force ait et puissance et aïe
Qu'outre mer faire puist une tele envaïe
Por coy les mesceréans de Sainte Terre enchace :
Dites vos patenostres, que Diex pardon leur face.

Dites vos patenostres et aval et amont
Por la chevalerie, qu'orendroit l'en semont
Por aler oultre mer en nef et en dromont;
Aveques m'en irai quant l'yaue contremont
Corra, ou quant sera toute noire la glace:
Dites vos patenostres, que Diex pardon leur face.

Dites vos patenostres aussi por ces duchesses,
Pour comtesses aussint, et puis por ces princesses,
Qu'au moustier el ne soient mie caqueteresses,
Et qu'entre leurs prisons ne laschent nules vesses;
Et, se aucune veult faire ou filé ou filace,
Dites vos patenostres, que Diex pardon leur face.

Dites vos patenostres por toutes nobles dames
Et pour leurs damoiselles, qui ont âmes de fames,
Que Diex leur doinst user de celles sans diffames
Si qu'en la fin ou ciel soient sauves les âmes;
Nonobstant se lor corps au monde se solace,
Dites vos patenostres, que Diex pardon lor face.

Dites vos patenostres por Béguines celées,
Por Filles-Dieu, nonnains, veuves et mariées,
Que Diex à toutes doinst faire leurs destinées
Si que leur fait ne soient reprises ne prouvées;
S'il avient de coustume qu'aucune se mefface,

Dites vos patenostres, que Diex merci leur face.

Dites vos patenostres por ceulz qui vraiement
S'entre-sont entramé et aimment fermement
En foy et en fiance et sans decevement;
Car aussi bien se treuve et si entièrement
Amours sous camelins comme sous paonnace :
Dites vos patenostres que Diex merci leur face.

Dites vos patenostres pour les jones filletes
D'entre .xv. et .xiiij., à poignans mameletes,
Que au Diex d'amors puissent rendre et paier leurs debtes
Sans ce que vilonnies d'eulz en soient retraites,
Ne d'omme mesdisant ne de vielle riace :
Dites vos patenostres que Diex merci leur face.

Pour ces cortoises dames qui tant ont de franchise
Que des corps et des biens font partie et devise
A ceux qui de cuer aimment de si parfaite guise
Que surcot et puis cote, peliçon et chemise,
Chascune à son ami quant il li plait rebrace,
Dites vos patenostres, que Diex pardon lor face.

Dites vos patenostres por Flamens à grans saus
Qui font tant aus François plusieurs divers assaus;
Il se sont bien monstré au Roy come loiaus[1];
Teulz mais lettres en ont où il n'a nulz séauls,
Et por ce les ay mis dedens ceste rimace :

[1] Allusion à la cessation des démêlés qui duraient depuis si longtemps entre la France et la Flandre, et qui eut lieu justement en 1320, époque de la composition de ce *Dit*. (Voyez l'*Explicit*.)

Dites vos patenostres, que Diex pardon leur face.

Dites vos patenostres aussi por la monnoie,
Qui va et si revient, or nercist or blanchoie :
Qui le profit en a je ne sai, Diex le voie[1].
Je ne feroie pas .i. chevalier de croie
Por tout le grant conseil qui ce nous fait et brace :
Dites vos patenostres, que Diex pardon li face.

Dites vos patenostres pour chascun boulengier,
Por ce qu'il nous ont fait pain de bren à mengier;
Encor de pain loial faire nous font dangier.
Diex doinst que au prevost qu'il nous en puist vengier!
Encroés jadis furent ès halles Saint-Eustace :
Dites vos patenostres, que Diex pardon leur face.

Pour les gens de mestier au monde nécessaires,
Por fèvres, mareschaux, et por aposticaires
Qui vendent les cyrops et les bons laituaires,
Et pour tous corratiers, prévos, baillis et maires,
C'on face leurs offices, ne nous facent fallace;
Dites vos patenostres, que Diex pardon leur face.

Priez que Diex confonde tous ces mauls mesdisans,

[1] Allusion à l'altération des monnaies qui était alors fort en usage, et dont Philippe-le-Bel, qu'on a appelé non sans raison *faux monnayeur* couronné, avait tant abusé. Il nous est resté contre ce prince, à propos de cette malversation royale, une petite pièce que M. Chabaille a publiée dans le 1er volume, page 221, du *Bulletin de la Société de l'Histoire de France*. Comme elle est très-courte, intéressante, et que peu de personnes iraient la chercher dans le recueil dont je viens de parler, je crois devoir la reproduire ici. Elle est tirée du Ms. fonds de Notre-Dame 74 *bis*, et elle porte pour titre : *Du roi, du pape et des monnoies.*

Et que décelés soient aus amans avisans.
Priez aussi pour tous ces vilains païsans
Et por leur archeprestre prit-on mestres lisans,
Aus festes dessous l'orme sermonne ou avocace :
Dites vos patenostres, que Diex pardon leur face.

Pour toutes gens qui sont de bone renommée,
Qui boivent volentiers de jour et de nuitée,
Si que la teste en deult souvent la matinée,
Afin qu'il soit guérie et tost reconfortée,
Qu'il ait de la purée ou d'yaue de radace :
Dites vos patenostres, que Diex pardon lor face.

Dites vos patenostres por gent de maladie,
Si qu'encor puist mengier et boivre vin sus lye,
Et chanter et dancer et mener bone vie,
Et doinst la male mort mesdisans plain d'envie,
Et que loial amor d'amans ne se deslace :
Dites vos patenostres, que Diex pardon li face.

Pour ceulz qui sont enflez et plain d'ypocrisie,
Et por ceulz qui le mal sueffrent d'apoplexie,
Por ceulz qui la pierre ont et mal en leur vessie,
Et por les trop serrez, que s'esmueve et deslie
Lor ventre, à cele fin qu'isse hors de lor châsse :
Dites vos patenostres, que Diex pardon lor face.

Pour trestous enfermes qui seulent esmaier,
Que Diex santé lor veille et sa grâce otroier;
Ceulz qui sont en péril aide sans délaier,
A ceulz aussi qui doivent doinst force de paier,
Si que ses créditeurs un chascun satisface :

Dites vos patenostres, que Diex pardon leur face.

Priez aussi por ceulz qui trop se desconfortent
Et pour ceux qui partout en biens s'entre-déportent;
Por amans, qu'en amant d'aler droit ne se tortent;
Aux contrais impotens qui droit lor corps ne portent,
Qu'aient por soustenir ou baston ou eschace :
Dites vos patenostres, que Diex merci lor face.

Dites vos patenostres por les gens qui labourent,
Non pas por ces gloutons qui bons morsiaus dévourent
Et qui la sainte Église n'aident et ne honorent,
Mais por les marchéans qui les païs secourent,
Et les biens nos aportent et les metent en place :
Dites vos patenostres, que Diex pardon leur face.

Dites pour marchéans qui font marchéandise,
Quelque part que ce soit ne de quelconque vie;
Por les bons compaignons qui nus en leurs chemises
Coustummier sont d'aler contre le vent de bise,
En yver est besoins ou qu'en lor face grâce :
Dites vos patenostres, que Diex pardon lor face.

Dites vos patenostres por le fruit de la terre,
Que Diex nous doinst bon vin sans loing aler le querre,
Si que fain ne soit plus ne nous tiengnent en serre,
Et du royaume oster le comtens et la guerre,
Et que ceulz si s'ammende qui la noise pourchace :
Dites vos patenostres, que Diex pardon li face.

Pour ceulz qui sont coart, qu'il aient hardiece,
Et pour les desvoiez, que bien Diex les adrece;

Por la gent qui s'estent du lonc, qu'il se redrece;
A tous ceulz qui foloient, que Diex lor doinst sagece
Tele com Virgile ot, Aritote et Orace:
Dites vos patenostres, que Diex pardon leur face.

Pour toutes gens qui sont d'office serviables,
Qu'il soient tous jors liez en chambres et en sales,
Et que teulz seigneurs aient cortois et amiables
Desquelz puissent avoir leurs loiers convenables
D'or, d'argent et de robes, et non pas de fornace :
Dites vos patenostres, que Diex pardon lor face.

Pour tous bons pélerins, que Diex droit les convoie,
Por povres qui quérant vont lor pain par la voie,
Por ceulz qui n'ont argent ne ami qui leur croie,
Que Diex à leur besoing tel confort lor envoie
Qu'encor or et argent aient en lor besace :
Dites vos patenostres, que Diex pardon lor face.

Pour Jacobins qui vont de nouvel oultre-mer
Por la foy crestienne aus Sarrazins semer,
Et por ceulz qui les servent doit-on Dieu réclamer
Que les cuers des payens si puissent entamer
Que par eulz Diex là face nouvele dédyace:
Dites vos patenostres, que Diex pardon leur face.

Dites vos patenostres por pélerins lassez
Qui par delà la mer sont por Dieu pris et quassez
(Il en y a trop mains qu'il ne déust assez),
Et por tous ceulz qui sont en la foy trespassez,
Et pour ceulz qui vis sont, que bien Diex lor parface :
Dites vos patenostres, que Diex pardon lor face.

Pour tous ceulz dont l'en doit en bien faire prière
Dites *pater-noster* tout ce devant derrière;
Aprez ces patenostres buvons à lie chière,
Si que de Dieu aions pardon et grâce entière.
Por Gieffroy, qui ce fist, qu'il ne soit en espace,
Dites vos patenostres, que Diex pardon li face.
Amen.

Explicit le Dit des Patenostres, fait l'an mil .ccc. et vint, pour tous estas.

Le Martyre de saint Baccus.

Ms. 198 N.-D.

GIEFFROY, qui voit que la matire
De cestui monde mal s'atire,
Faindre veult matire novele,
Selonc ce que Diex le revèle,
D'un saint que l'en doit aourer
Dévotement et honorer,
Car il est partout renommez,
Et cilz est sains Baccus nommez.
L'en fait feste de plusieurs sains,
Mais sains Baccus soit clers et sains;
Fait et fait a dévotes maintes
Et plus que ne fist sains ne saintes;
Et qui ses poinnes conteroit
Plus grant martyr le trouveroit
Que nul saint dont l'en volt plus lire;
Et por ce a-il, quant au voir dire,
Plus grant loier en paradis
Que saint nul qui là fust jadis
Ne qui puist jamais aussinc estre;
Et, pour miex la chose connestre,
Dire vous veil sa sainte vie,
Si que chascuns y estudie.

Cist sains Bacus, selonc l'ystoire,
D'oultre-mer vint, c'est chose voire,
Du pays qui moult est loé,
Nez d'une fille qu'ot Noé
Qui Vingne fu lors apellée,
Dont le nom et la renommée
Est alée par tous pays:
Si n'en est pas son filz hays,
C'est sains Baccus que je vous nomme,
Mais l'en doit amer chascun homme.

A saint Baccus va l'en requerre
Oultre mer et par toute terre;
Sa saintée si desclairie [1],
. . . .
Car il fait miracles et signes
Tel c'onques saint ne fist si dignes.

Les mùez fait jangoillier
Et les non-véans rooillier,
Les corrouciez fait esjoïr
Et les contrais corre et foïr,
Les desconfortez il conforte;
A ceux que comme mort l'en porte
Fait-il l'esperit revenir,
Couleur et bon sanc maintenir,
Et les malades seult aidier
Et les advocas fait plaidier,
Et si fait les couars hardis,

[1] Il y a ici une lacune dans le Ms., car ce vers n'en a pas dans le texte qui lui corresponde pour la rime.

Et les pareceus et tardis
Fait-il aler isnelement
Et aguise l'entendement,
Et à ceulz qui li font outrage
Le sens oste et parlerendage;
Com oisel les fait, puis les bat
Si qu'à terre jus les abat,
Et les fait com démoniacles.
Ne sont-ce pas douteux miracles?
Seigniez-vous et recommandez
A Dieu, et grâce demandez
A sains Baccus, si qu'il la face;
Car il a si très douce face
Qu'il oint les corps, et assouage
De toute douleur et malage.
Mais li dyables envieus,
Qui tous jors est malicieus,
Par fausseté, de mal estuide,
Sains Bacus desraciner cuide,
Et li metre à destruccion
Par fole conspiration;
Et ainsi ot en tel manière
Com Jhésu-Crist çà en arrière,
Por les autres sains crestiens,
Voult destruire Valériens,
Néron et autre emperéeur,
Et li prevost et li maieur,
Et les crestiens martirièrent,
Et diversement les livrèrent
A mort por la crestienté
Que Diex avoit fait et planté.
Aussine le malvais, c'est le conte,

Cuide à sains Bacuc faire honte,
Et amène nouviaus tyrans;
La terre lor fait fouir ans
Por sains Bacus desraciner
Et metre à mort et afiner,
Et propre instrumens lor baille
Par cui l'en le trenche et travaille.
Hélas! si n'est-il mie rous,
Mais sanemellez est de corrous;
Li cuers li font ou corps seuer,
Puis le font en terre enterrer.
A ses oers, c'est dur à oïr,
Fouïr le font et desfouïr,
Une fois, .ij. ou .iij. ou iiij.,
Por li du tout autor abatre.
En tel guise l'en le tormente
Qu'il n'a membre qui ne s'en sente;
Du pié dessous dusqu'à la teste
Li demainnent tel tempeste
Les mauvez tyrans despitex,
Tyrans ne furent mie tex;
Nis ceulz que les sains à mort mirent
Onques tel cruauté ne firent.
Et ces tyrans vous nommerons
Que l'en apele vignerons,
Qui vont et viennent nuit et jor,
Sans triève faire ne séjor,
Chiez la douce mère Bacus,
Les cors courbés jusques as cus,
Recourciez devant et derrière
En faisant rechignie chière.
L'un cope de sa sarpe et trenche

Ce qu'il consuit de branche en branche;
L'autre fiert et à terre porte,
Puis la lie d'une cohorte;
Grans cops de toutes pars li rendent
Et puis la lient et estendent,
Por ce qu'il la face brehaigne,
Jà soit ce qu'ele ne se plaingne,
Mais doucement sueffre et endure
Le grief, la paine, la laidure
Que li fait cele gent malvaise,
Qui ne scet boire à cervoise
Ou courre au vin de buffet.
Por ce tele paine li fet
Qu'il ne porte le savoureus
Fruit de vin qui n'est pas por eulz,
Dont por ce qu'il ne boivent mie
Le vin pur, mais le fet de lye,
Il vouldroient qu'ainsi féust
Que jamais vigne fruit n'éust.
La douçour mie ne connoissent
Du bon vin, et por ce ne cessent
De faire sa mère contraire,
Por quoi el ne puisse tant faire;
Mais combien qu'el soit tormentée
En tel guise et demenée
Et entre pierres enchaciée,
Et puis rooigniée et tailliée,
Et puis fouïe et refouïe
A grant paine et à grant hachie,
Diex, cil qui toute chose enforce,
Tel pooir donne et tel force
Que par les pierres oultre passe,

Sans ce que se corrompe ou quasse,
Et en brief temps et poi de terme
A tous démonstre son dous germe,
Germe qui n'est pas secourjon,
Ainçois l'apele bon bourjon,
Et ce borjon qui se borjoigne,
Qui de soy-même verdour done,
Et ce sont du bourjon .ij. filles,
Qu'en nome merveilles et veilles.
Ces .ij. filles sont moult jolies,
Et de léece reverdies,
Et moult de gent en ont à faire
Por aux et por sausses desfaire;
Mais qu'il c'onques tel chose fait,
Il est murtriers et se mesfait,
Quant .ij. si très jones filletes,
Comme fueilles et viellettes,
Fièrent et frapent sus et jus,
Por traire de lor corps le jus.
Ce sont tyrans qui ne sont preus,
Qu'on nomme ausi viers et heureus.
Pitié n'ont ne compassion :
Tout metent à occision
Por la bouche et le ventre pestre.
Mal fait pris de tel gent estre,
Qui à tel malvaistié s'amort
Com de metre telz suers à mort;
Cil les achatent, car vendues
Sont les vielles parmi les rues,
Qui les broient et qui les crient,
Et puis ces tyrans les occient,
Ensiques donc comme t'ai dit.

Cil tyrant sont de Dieu maudit,
Mais riens n'en vault lor malvaistié,
Car le Bourgoing est si haitié
Qu'il jete les grapes fourmées
Des auliertes encourtinées,
Et de verdure raverdies;
Et puis aprez sont tost flories
De fleurs si très dous odorans
Que là n'est venin demorant;
Ainçois, por l'oudor gracieuse,
Trestoute chose venimeuse
Que l'oudor de sa flor espant
Hors de la vigne le dépent,
Et de cele flor le fruit nest
Du quel on puet dire qui n'est
Fruit si bon ne si gracieus,
Si sades, si délicieus.

Salemon, qui bien ce savoit,
Prophécie fait en avoit:
« La vigne, dist-il, vers estre,
Flors fait d'onor et d'oneste
Qui oudeur rendent si soeve
Qui tout venin jus à mort grève. »
C'est donques le fruit honorable
Dont l'en sert largement à table
Et fait-on honour aus greigneurs
Et à tous princes et seigneurs;
Et ce fruit est de tel venue
Que sa force en est espandue
Par tous pays, par toute terre.
Elle y vient, ou l'en la va querre,

Car l'ennemi, qui ce regarde,
A qui demeure moult et tarde
De tel fruit du tout au bas metre,
De barat se veult entremettre,
Si qu'entour sa grape fourmée
Fait venir souvent la gelée;
Vent, noif et grelle le fait bruire,
Dont souvent fait la vigne cuire
De froideur : c'est le keu Macaire,
Et tous jors oevre par contraire;
Mais souvent contre li ne griève,
Car d'eulz la vigne en fruit eslièvè
Et li la desfent de froidure;
Adont li ennemi parjure,
Quant il voit cel fructefiance,
De pluie y envoie habondance,
Dont il fait à destre et senestre
Grans chardons et espines crestre,
Et mauvaises herbes assez,
Par quoi le dous fruit soit quassez,
La vigne du tout estoufée
Et la saveur du fruit ostée,
Et tout mis à destruccion;
Mais il faut à s'entencion,
Car deux bones gens y envoie,
Dont chascuns la vigne nétoie
Des mauvaises herbes créues :
Par les sercléeurs sont tolues,
Et pour une seule denrée
De vin là sont une jornée;
Ne jus à la nuit ne s'en viegnent,
Mais le vent et le chault soustiennent,

Et la tempeste sus et jus
Por une denrée de jus;
Et cele liqueur qui degouste
De la vigne, qu'en sache et boute
En la guise que vous ai dit,
Et tout sueffre sans contredit
Et endure cele tempeste
Qu'en li fait des piez jusqu'à teste.

Dont quant li ennemis ce voit,
D'un autre torment se porvoit :
Afin que la vigne destruite
Soit, il pourchace qu'el soit cuite
Et de gelée et de grelle
Qui li chiéent sus pelle et melle.
Puis de tonnoirre et de foudre
La cuident metre tout en poudre,
Ou au mains aucune partie;
Et à ce mettent estudie.
La vigne ainsi l'en la déchace
A la fin que l'en la desface.

O vigne plainne de martyre,
Qui porroit ces griez maulz descrire!
O martyre martyrisée,
De sarpes trenchans décopée
Par ces mauvais gloutons lechierres,
Acraventée entre les pierres,
De fossoers foiet de maigles,
De râtiaus bêchiée, et aigles
Et d'autres oisiaus mainte paire
Te font maint grief et maint contraire.

Chiens, pourciaus et autre bestaille
Souvent te font mainte bataille:
L'un te mort, l'autre te menjue;
L'un te giete, l'autre te rue;
Te desrube d'yaue creusée
Et de tonnerres estonnée,
Batue de foudre et d'espars,
A descouvert de toutes pars,
De vents tormentée et d'orages,
Qui te font souvent griez domages,
D'yaue, de noif et de grésil,
Qui te font maint aspre brésil.
Trestous ceulz qui por Dieu morurent
Tant de martires ne reçurent;
Pour ce à la dolour de Marie
Bien est droit que l'en te parie.

Elle vit son chier fil tempter,
Et puis de Juis tormenter;
Mais tant ne li porent meffaire
Qu'il ne tournast à son repaire,
Car au tiers jors résuscita,
Et de la vigne est-il *ità;*
Car puis que la vigne est tailliée,
Et puis fouiée et refouiée,
Il en sault le goust bel et gent
Dont l'en aboivre toute gent.
Se la vigne n'est tant batue,
Ne détrenchiée, ne rompue,
Que de quelque part vin ne doingne,
Ou de Rochele ou de Gascoingne,
Chascune année ou chascun an,

Ou d'Auceire ou de Saint-Johan,
A grant foison et habondance
Nous vient vin de Biaune et de France,
Ou de quelque part de ce monde.
Chascune année nous habonde,
Et chascun an nous sont rendu.
La vingne a si estendu
Ses rains partout communément
Que nul ne cresse largement.
Et quand l'ennemi voit la guise,
Adont de pis faire s'avise :
Vendengéeurs envoie en place,
Puis le mainne par droite trace
En la vigne por tout trenchier;
Autrement ne s'en puet venchier.
Puis coutiaus trenchans leur baille,
Dont l'un décope, l'autre taille;
Puis mettent ce fruit en paniers,
Qui puis est vendus à deniers
Com Dieu fu, et puis le partuent,
Et aucunes fois le menjuent
Ce fruit qu'en ne doit pas mengier :
Riens n'en lessent pour lesdengier.
Pour ce souvent, ains qu'il se liévent
De trop mengier ce fruit se griévent;
Et ce qu'il ont pris gloutement
Gietent par dessous ordement
En fesant foires, pes et vesses.
Vendengéeurs, vendengeresses
Jà n'y tendront foy ne couvent
Qu'il ne s'en conchient souvent.
Encor li font plus vilonnie

Cil tyrant plain de félonnie,
Car par les mons et par les vaux
Font ce fruit détraire à chevaux;
Puis le font sus .i. fust abatre
Et de piez fouler et débatre;
Puis nouvel torment appareillent
Où la nuit toute et le jor veillent
Por tormenter ce doux fruit tendre,
Tout quanqu'il ou cors li font rendre.
Si tormentez est à cele heure
Que riens que sa pel li demeure,
Qu'el feu giete ou en la fange;
Ce torment qui tant est estrange
De ceulz est presooir nommez,
Dont ce doulz fruit est assommez
Et par devant et par derrière;
Dont aussinet et en tel manière
Que tout son sanc mist Jhésu-Crist
Hors par .v. lieus, selon l'Escript,
Aussi par ce torment sans doute
De la liqueur ne remaint goute
De ce doulz fruit qui jà ne chiée :
Por ce convent a grant hachée.
Puis de pis faire s'entremetent;
Car tele liqueur lors y mettent
En prison et close et fermée
Si que ou tonnel est nommée,
Ou en autre prison jurée
Qui partout est tone apelée.
Puis le dévalent en l'abisme
Sans ce que fait ait mal ne crisme,
Et en chartre laide et oscure

Por faire li plus de laidure.
Quant là demoré a grant temps,
Si li muevent noise et contens,
Ne ne le lessent séjorner;
Mais de prison le font torner
En autre por plus errager,
Et ce apele-on réechié.
Et quant ainsi l'ont tormenté,
Et porlevé et adenté
Sans avoir nule guarison,
Si li baillent une prison
Qui n'est quarrée ne réonde,
Qui si obscure est et parfonde
Qu'il n'est homme ou monde vivant
Qui, se là estoit longuement,
Que de froit ne morist briement.
Je le vous di à escient :
Tant est cil liex et frois et haulz;
Teulz prisons sont céliers et caves.
Estoupez là sont les pertuis;
Les tapis mis devant les huis,
Si qu'air ne chaut ne puist venir,
Por faire la liqueur tenir
Qui de la vingne est descendue,
Et s'offre à tous et abandonne,
Et tous leurs péchiez leur pardonne.
Ou hanap se donne por boivre,
Et en voire, c'est chose voire;
Et en vassiaus de toute guise
Vuelt-il que la liqueur soit mise;
Mais au plus tart, si com Diex voult,
A tous abandonner se voult.

Son corps ouvrit de .vj. parties
Pour sauver des hommes les viés ;
Ainsinct sueffre percier sa robe,
Car il ne veult pas qu'en la robe :
Por ce sueffre qu'en la pertuise
Et que d'eulz sa liqueur l'en puise
En quves, en tõniaus, en jates,
Dont puis les gens chiéent à pates,
Et demeurent ainsi chéu
Quant de ce goust ont trop béu.
En .v. liex fu bien Dieu percié,
Mais en plus de .v. est hercié
Le tonnel qui ce vin entonne,
De queve ou tonnel, puis en tonne,
Toutes pars percié par couvent
En plus de .xxx. liex souvent,
Sans faire noise ne murmure.
Tout ce paciamant endure;
Et quant il est jusqu'au fons trait,
Le remanant de là l'en trait,
Qui de tel force est par son fait
Qu'on en fait vin de bufait,
Autrement dit le vin perdu,
Qui aus povres gens est vendu,
Si que de li n'est riens, sans fable,
Qui ne soit bon et porfitable.

Dont qui ceste liqueur veult prendre
Bien à point, le bon sens engendre,
Fait la bone complexion ;
La complexion bone et fine
A bone vie l'âme encline

Et la bone vie li donne;
Bone mort et raison s'adonne,
Que qui bien muert par droit doit estre
Avec Dieu ou règne célestre,
C'est Jhésu-Crist qui la vigne est
Dont ceste liqueur douce nest,
Qui çà en terre desçendi
Et par le conduit se rendi
De la Virge dame sans doubte,
Qui bléciée n'en fu ne route,
Car du Saint-Esprit culturée
Fu, non pas d'ome laborée.
Ceste vigne est nostre sauvierre
Qui vin fait croistre s'en la pierre
A li venons faire prière
Qui vin li doinst à liée chière,
Si que nous n'i puissons faillir,
Et dehors la face saillir
De caves, de tonniaus, de queues,
Car toutes les clez en sont seues,
Et des céliers et des prisons.
S'en puet faire nos garnisons,
Couper puet chartres et liens.
Donques tuit cil qui sont myens,
Priez la vingne qu'elle entende
A nous, si que son filz nous rende
Saint Baccus donné sans vendu,
Dont nous buvons col estendu,
Comme grue son dous buvrage,
Qui mainte grant soif assouage,
Et par la seue grant mérite
Nous ottroit tous jors vin d'eslite

De quelque païs qu'il li plaise;
Car de cydre ne de cervaise
Gieffroy, qui ce dit fist, n'a cure
Tant comme vin de vingne dure.

Explicit le Martyre de saint Baccus, fait l'an m. ccc. et xiij.

CI COMANCE

Le Dit des trois Chanoines.

Ms. 198 N.-D.

L'escripture tesmoingne et nous fait asavoir
Que chaseuns et chascune qui a sens et savoir
Doit en sa plaine vie faire si son devoir,
Par quoi il puist aler en paradis séoir.

Car nus ne set le jour ne l'eure qu'il mourra,
Ne nus ne set quel part l'âme de lui ira
Au destroit de la mort, quant du corps partira.
Dieus nous fist et desfait, et tous nous desfera.

Chascun i doit penser qui a entendement,
Qu'il nous convient passer par la mort qui tout prent;
Car nus ne puet vers lui avoir desfandement;
Pour ce doit-on à l'âme querir son sauvement;

Ainsi com firent ceuls dont vous m'orrez retraire,
Où chascun pourra penre .i. moult bel essemplaire.
Je le recorderai, s'il ne vous doit desplaire;
Que Dieu nous doint s'amour et sa voulenté faire.

Trois moult nobles chanoines furent au temps jadis
Qui estoient moult riche et enforcié d'amis;
Et s'estoient preudomme et en fais et en dis,
De bonté, de largesse avoient los et pris.

Et tant que chevauchoient ensemble à .i. matin,
Parmi .i. cemetière tornèrent leur chemin:
Pour les âmes des corps prièrent de cuer fin
Au Roi qui touz jours iert et qui jà n'aura fin.

Li ainsné de ces trois commança à penser
Que parmi celle mort les convendra passer :
En sen ce pourpensa et prist à soupirier;
Grant pièce chevaucha c'onques ne pot parler,

Et li autre doi furent en itelle pensée.
L'un ne parla à l'autre de près d'une luée :
Li ainsnés a premiers sa raison devissée.
Lors chevauchent ensemble, s'ont leur raison contée.

« Seigneurs, par celle foi que vous à Dieu devez,
Or me dites pourquoi estes si trespensez. »
— « Voulentiers, dist li uns, mès vous me redirez
Par quel miracle estez ci abomés. » (*Sic.*)

Cil respont: « Biaus compains, ne vous mentirai mie.
Je pense qu'il n'est nulz qui ne perde la vie;
Tous nous convient mourir, comment que chascun die:
Il n'est nus que la mort ne face départie. »

Li autre respondi : « Compains, vous dites voir:
Tous nous convient morir, chascun le puet savoir.

Il n'est si grant richesce qui nous i puist valoir;
Chascun qui sages est s'en puet apercevoir. »

Les .iij. chanoines furent ensemble d'un acort,
Touz furent du courage de penser à la mort.
« Seigneur, dist li ainsnés, entendez mon recort:
Toute ma conscience me reprent et remort.

« Je voeil laissier richesce et penre povreté,
Et servir Jhésu-Crist en fine loiauté. »
Li autre respondi : « J'en ai grant voulenté. »
Le tiers dist aussi : « Veu-ge maintenir loyauté. ».

Les .iij. compaingnons si furent d'une aliance,
Et firent envers Dieu si très ferme acordance
De vivre en povreté et souffrir grant penance,
Par quoi de leur péchiez éussent acordance.

Et distrent que jamès il ne retorneront,
Ainz iront en essil, sainte vie merront;
A Vauclcr l'abaïe leur chevaus laisseront,
Leurs robes, leurs deniers pour l'amour Dieu donront.

Ainsi comme il le distrent le firent bonnement :
A Vauclcr l'abaïe s'en vont isnelement.
Leur robes, leurs deniers donèrent au couvent;
Chascun d'un gros burel se vesti povrement.

De là se départirent, si sont acheminé.
Quant vint à lendemain, si se sont dessevré:
Au départir pleurèrent, si sont entr'acolé.
De leur nons sai-ge bien dire la vérité.

Li uns ot non Félix, ainsi l'apeloit-on;
Cil ala demourer tout droit à Besançon :
Là souffri povreté en grant dévoscion.
Et du secont après vous dirai-je le non;

Il ot non Dieudonné. Outre mer s'en ala;
En Jérusalem fu, grant pièce i conversa.
Tout droit en Antioche li autres s'en ala :
Là devint-il reclus, sainte vie mena.

Il ot non Boniface; là fust sa demourée;
Moult bon los i queilli de ceus de la contrée :
Dieu servi et sa mère de cuer et de pensée.
A Félix, son compains, ferai ma retornée.

A Besançon ala; moult fu bonne sa vie:
D'orgueil ne de boban n'ot talent ne d'envie;
Povrement se maintint, ainsi comme en folie:
Les enfans li faissoient assez granz vilonnie :

La boue li getoient et savates et fiens;
De quant que li faissoient ne dissoit nule riens.
Plus de .viij. ans entiers ne mangoit nulle riens,
Quant il vouloit mengier, il le toloit aus chiens[1].

Toutes les nuis aloit en une viez chapelle :
Là servoit Jhésu-Crist et la Vierge pucelle.
Sus les pierres gissoit en pure sa cotelle;
Là fist tel pénitance qui li fu bonne et belle.

[1] Il paraît que ceci était considéré comme une grande marque de sainteté, ou du moins d'humilité, puisque ce fut aussi la pénitence imposée par le pape à Robert-le-Diable. (Voyez, plus loin, le dit de ce nom.)

Au temps que je vous di avoit à Besançon
I. riche chevalier et de moult grant renon;
Entre lui et un prestre orent moult grant tençon,
Et plaidièrent ensemble, ne sai por quel raison.

Le chevalier perdi par loial jugement;
Le prestre le fist metre en escommeniement.
Le chevalier estoit orguilleus malement :
Au prestre ne daigna obéir nullement.

En escommeniement vesqui et en ordure;
De li faire r'asoudre n'avoit talent ne cure.
Ens el moustier entra courouciez en ardure;
Le prestre pour chanter ot pris sa vestéure.

Ainsi comme il vouloit la messe commancier,
Le chevalier a trait .i. branc forbi d'acier;
Du prestre s'aprocha, le chief li va trenchier,
Et par devant l'autel le fist jus trébuchier.

Le chevalier s'en tourne, plus n'i fist demourée :
Au prestre, qui fu mors, fu moult grant l'asemblée.
Au moustier Saint-Lorens ont la fosse cavée;
Li ami de par li ont grant doulour menée.

Le chevalier s'apense qu'il se veut amender.
Tantost au penancier ala pour confessier :
Tous ces péchiez li conte, ne li volt riens celer.
Cil dist qu'il ne le puet nullement conseillier.

Le chevalier s'en tourne courouciez et plain d'ire;
A l'arcevesque ala sa conscience dire.

L'arcevesque li dist : « Alez-vous-en, biau sire,
Car je ne vous porroie aidier de tel martire.

« Alez à l'apostole, qui vous conseillera,
Car il est Dieu en terre : moult bien vous asoudra. »
Le chevalier à tant d'ilecques s'en torna.
A l'apostole vint : tout son fait li conta.

Quant le chevalier ot tout son fait raconté
De l'escommingement où il ot tant esté,
Et du prestre qu'il ot devant l'autel tué,
Le pappe le regarde, puis li a demandé :

« Biaus amis, por quel cas tuas-tu le preudomme?
Le péchié est si grant que je n'en sai la somme,
Qu'au service de Dieu tu tuas la personne
Qui touchoit et le non celui qui tous biens donne.

« Tu demourras hui mès, et je m'avisserai,
Et demain au matin je te conseillerai,
Et selonc le péchié penance te donrai. »
Le chevalier respont : « Voulentiers le ferai. »

Le chevalier s'en part. Le pape s'avissa :
Il méismes son cors le servise chanta;
U secré de la messe au cors Dieu demanda
Comment au penancier pénitance donra.

Le Roi de paradis entendi sa prière :
I. angre li tramist qui giete grant lumière;
I. brief li aporta et li dist la manière;
Quant le pappe le voit si a levé la chière.

Dedens le brief trouva ce que Dieu li mandoit :
Comment en Antioche celui envoieroit
Parler à Boniface, qui reclus i estoit.
Grant paine et grant travail souffrir li convenoit.

Quant ce vint landemain le chevalier revint.
Quant il consist le pappe, simplement se maintint;
La lectre de par Dieu en sa destre main tint.
Quant le pappe le voit, de li bien li souvint.

« Biaus filz, ce dist le pappe, tu iras outre mer,
En la cist d'Entioche à un home parler;
Il a non Boniface. Se tu le veus trouver,
Il te pourra moult bien de ton fait conforter. »

Le chevalier l'entant, si fu moult esmaiez.
A l'apostole a dit, dolens et courrouciez:
« A cil plus grant povoir, là où vous m'envoiez,
Que vous qui estez Dieu en terre touz jugiez ? »

Le pappe respondi : « Dieu le veult et commande.
— « Sire, dont irai-je puisque Dieu le me mande. »
A ce mot s'en parti et le congié demande.
Quant il fu loins de Romme entra en une lande.

Maint sauvage païs trouva et mainte roche.
Quant il fu outre mer, s'ala en Antioche;
Des esperons tranchans souvent le cheval broche
Parmi .i. grant bocage où ces dras li acroche.

Quant vint en Antioche Boniface trouva :
Devant lui s'agenouille, à lui se confessa;

Tous ces péchiez li conte. Li sains hons l'escouta;
Au chevalier a dit: « Amis, entendez çà.

« Vous demourrés huimès ceciques à demain.
Se Diex plest nostre Père, qui est roi souverain,
Qui ciel et terre et mer et tout a en sa main,
Ce que je vous dirai ne sera pas en vain. »

Le chevalier s'en part, le preudomme demeure.
Tantost s'agenouilla, maintenant ens en l'eure,
Souvent reclaimne Dieu, des ieus tenrement pleure,
Pour le pécheeur prie que Jhésus le sequeure.

Jhésu-Crist par son angre li a tantost mandé :
« Di à ce chevalier, s'il veult avoir santé,
Voit en Jérusalem parler à Dieudonné. »
A tant s'en part li angres, à Dieu l'a commandé.

Quant vint à lendemain, que la nuit fu passée,
Le chevalier revint, qui fu en grant pensée.
Boniface li a la besoigne contée
Ainsi com Dieus vouloit qu'elle fust ordenée.

« Vous en irés, dist-il, droit à mon compaignon
(Cil vous conseillera, car il est moult preudom),
Dedens Jérusalem en sa conversion.
Or le me saluez et li dites mon non. »

Lors li bailla enseigne qui fu bonne et certaine.
Moult fu au chevalier celle voie grevaine;
En Jérusalem vint, moult i souffri grant paine.
Dieudonné i trouva, qui sainte vie maine.

De par son compaignon tantost le salua.
Quant Dieudonné l'antant, grant joie demena ;
Le chevalier à lui tantost se confessa.
Le preudomme li dist : « Dieus vous confortera.

Le preudom sa prière fist envers Jhésu-Crist;
Et Dieu tout maintenant son angre li tramist ,
Qui le reconforta et doucement li dist :
« Li Rois du ciel te mande salut par cest escrist.

« Di à ce chevalier qu'il voit à Besançon,
Et si mande salus Félix , ton compaignon :
C'est cil qui li donra sainte sauvacion ;
Par autre homme ne puet avoir loial pardon. »

Li angles s'en parti, sa raison a finie.
Le chevalier revint qui ne s'oublia mie.
Dieudonné li a toute la besoingne noncie ,
Et de son compaignon li a compté la vie;

Comment n'en quel manière il le pourra trouver.
La senblance de li lui a toute conter.
« A li vous convendra dignement confesser. »
Le chevalier l'entant , si commence à penser,

Et quant il ot pensé, si dit moult cruelment ,
A Dieudonné a dit : « Or me va malement ;
Arcevesque ne pappe n'ont tant de hardement
Qu'il me puissent asoudre ne donner sauvement.

« Ne vous ne vos compains ne me povez aidier,
Et vous me revoulez à .i. fol envoier

Que li enfant déchacent et se gist ou fumier,
Et tost le pain au chiens quant il le veult mengier! »

Dieudonné li a dit : « Or ne vous esmaiez,
Que jamès par autre homme ne serez conseilliez. »
Tant li dit Dieudonné que eilz c'est otroiez,
Et qu'il ira au fol parler moult voulentiers.

Le chevalier s'en part, à la voie c'est mis;
Jusques à Besançon ne s'i est alentis.
Tant quist par la cité qu'il a trouvé Félix,
Qui des enfans estoit vilainement laidis.

Le chevalier se prist forment à dementer
Comant n'en quel manière le porra conforter
Si ordeius personne comme il voit là ester;
Jamès à tel persone n'ira merci crier.

Or oez l'aventure que Dieus i démonstra :
Quanque le chevalier dedens son cuer pensa,
Félix sot sa pensée; près de li s'aprocha,
Maintenant li raconte et tout li divisa.

« Sire, ce dit Félix, vous avez tel pensé;
Vous ne daigniez à moi dire vostre secré.
Mes compaignons me mandent salus et amisté
Par vous, mais vous m'avez malement en vilté. »

Adont sot bien li sires qu'il estoit de par Dieu.
Tantost se départi et déguerpi le lieu,
Et li preudom demeure qui avoit le cuer pieu;
Sachiez qu'il n'ot en lui feste, soulas ne gieu.

Or entendez, pour Dieu, .j. moult bel essemplaire
De Félix le saint homme qui tant souffri de haire,
Qui de l'orgueil du monde n'ot talent ne que faire;
Il vout par pénitance l'amour de Dieu atraire.

Le chevalier estoit soigneus de li guetier;
Au soir le vit entrer en .i. gaste moustier :
Si tost comme il fu ens, s'ala agenouillier
Par devant une ymage pour dame Dieu prier.

Le chevalier regarde toute la contenance
Comment Félix prioit la Dame de vaillance
Et comment de son corps li fessoit obligence :
Sa coupe débatoit par moult grant repantence.

Dusques à mienuit que somme l'abati,
Fu devant Nostre-Dame ainsi comme je vous di;
Quant ne pot plus veillier, tous vestuz s'endormi :
La douce Nostre-Dame des sains cieus descendi,

D'angles aveeques lui moult belle compagnie;
Devant Félix s'asemblent, que il ne le sot mie.
Tous li cieus estincele de la biauté de li;
Liés fu le chevalier quant il vit tel mesnie.

La douce mère de Dieu .j. oreillier a pris,
Desous le chief Félix moult doucement l'a mis;
Félix ne le sot mie, qui estoit endormis
En dépriant la Dame à qui il fu amis.

Quant la vierge Marie ot servi son sergant
Ès sains cieus remonta avec son dous enfant,

Et Félix s'esveilla au point de l'ajornant :
Acoutés à genous va ces heures disant.

Le chevalier tantost de Félix s'approcha,
Devant lui s'agenouille, à lui se confessa;
Et quant Félix le voit, tantost l'araissona,
Et moult très doucement vers lui s'umelia.

Le chevalier li crie merci moult doucement,
Ses péchiez li géhist de cuer dévostement,
Et Félix li respont moult débonnairement :
« Je ne sui mie dignes de tel pardonnement ;

« Mais revenez demain, et je déprierai
A la douce Marie de bon cuer et de vrai,
Qu'elle ait merci de vous, car je sui en esmai
Comment n'en quel manière je vous conseillerai. »

Celle jornée ala, la nuit fu venue;
Félix de Dieu prier a voulenté éue :
En la chapelle entra, s'a l'image véue,
L'iaue du cuer li est parmi les iex courue.

Devant lui s'agenouille en grant dévocion :
« Fleur de virginité, qui par anonciation
Portas le Roy des rois qui souffri passion,
Tu sauvas Daniel en la fosse au lyon.

« Dame, vostre dous non doit-on partout loer,
En quel lieu que se soit, ou en terre ou en mer;
Vous estes l'escharboucle qui puet enluminer
Les cuers des fins amans qui vous veulent amer.

« Dame, vous estez celle qui n'a point de pareille,
Quar vous estez la fleur qui nasqui de la treille
De quoi li roisins vint dont la guute vermeille
Racheta tout le mont : belle en fu la merveille.

« Dame de douçour, de toute bonté plaine,
Priez vo dous Enfant que à droit port nous maine,
Et si nous donnez d'âme voulenté si certaine
Que nos âmes ne sueffrent en enfer la grant paine.

« Vierge dame des vierges, je vous pri et requier,
Donnez-moi essemplaire de celui conseillier
Qui envers vous se veult de ces maus aquitier,
Et envers vostre Enfant ses mesfais adrecier.

« Dame, je vous requier et de cuer vous apelle. »
A ce mot descendi la Roïne pucelle,
Droit devant le preudomne dedens la viez chapelle.
De la biauté de li touz li lieus estencelle.

La douce mère Dieu c'est à li démonstrée :
« Preudons, dist Nostre-Dame, tu m'as tant apellée;
Di-moi hardiement trestoute ta pensée:
Toute ta voulenté ferai sanz demourée. »

Quant Félix entendi la Roïne de gloire,
De joie tressailli. Si mua son mémoire;
A Nostre-Dame a dit parole qui fu voire :
« Ha, Dame! qui avez sus tout le mont victoire,

« Je vous requier merci, fleur de virginité,
Par qui li ténébreux orent joie et senté;

Trésorière de grâce, de sainte charité,
Où vous estez assise en la grant déité.

« Onques mais ne vous vi, Dame, fors vostre ymage;
De la biauté de vous tout mon cœur rasouage.
Dame, priez celui qui en vous prist hommage
Que li faus anemi ne nous face dommage. »

Quant Félix ot ainsi la Dame saluée,
Du chevalier li a la besoingne comptée,
Comment n'en quel manière s'âme sera sauvée.
Lors li a Nostre-Dame sa raison devissée :

« Amis, dit Nostre-Dame, sés-tu que tu feras?
A la tombe le prestre le chevalier menras;
Puis counjures le cors au miex que tu pourras,
De par Dieu, qu'il se liève tost et isnel le pas;

« Et il se lèvera, saiches certainement.
Quant il sera levés, fai-li commandement
Qu'asouille le chevalier de l'escommeniement,
Et il le rasoudra moult débonnairement.

« Quant le prestre aura rasous le chevalier,
Puis le seingnes et béni, si le refai couchier
De par Dieu qui tout fist et qui tout puet jugier :
Quanque tu li diras fera sans atargier. »

La douce Mère Dieu à ce mot s'en tourna,
Avec son dous Enfant ès sains ciex remonta,
Et Félix sains homme tout par li demoura.
Le chevalier s'en tourne quant le jour esclaira.

A icelle jornée la Saint-Lorens estoit;
La feste devoit estre où le prestre gesoit :
Pour le pélerinage moult de gent y aloit.
Félix atendi tant porcession aloit.

Quant la porcession fu hors du grant moustier,
Félix par la main destre a pris le chevalier,
Lès la fosse le prestre le fist agenouillier.
Chascun s'i assembla et prist à merveillier.

Devant trestout le pueple Félix s'agenouilla,
Ses mains joint vers le ciel, Jhésu-Crist réclama
Que tiex miracle monstre devant ceus qui sont là,
Pour quoi aucuns pécherres vers Dieu s'amendera.

Quant Félix envers Dieu ot faite sa prière,
Le prestre conjura, et dit en tel manière :
« Prestre, u non de Dieu et de sa Mère chière,
Liève-toi et si monstre à cestui belle chière.

« El non de Dieu le père et de sainte Marie,
Pardonnez à cestui haïne et félonnie. »
A ce mot, devant tous, c'est la terre partie :
Lors se leva le prestre comme s'il fust en vie.

Quant le chevalier vit le prestre susciter,
Des iex du chief commance tendrement à pleurer,
De cuer crie merci pour sa vie amender.
Devant trestout le pueple li va tout pardonner.

Le chevalier rasout devant toute la gent;
Après si li a fait Félix commandement :

« Prestre, recouchiez-vous tost et isnellement,
Par les vertus de Dieu le père omnipotent. »

Le prestre en sa fosse entra sans demourée,
Devant toute la gent qui là fu assemblée;
Chascuns vit le miracle que Dieus out démonstrée
Pour Félix qui servoit la Vierge honnorée.

Tuit cil de Besençon virent bien que Félix
Estoit amez de Dieu le roy de Paradis;
Acoutez à genous devant lui se sont mis:
« Sire, font-il, pour Dieu, aiez de nous merci.

« Sire, pardonnez-nous ce que avons mesfait;
Prenez-ent la venjance ainsi comme il vous plest. »
Et Félix respondi : « N'ai cure de tel plait :
Je le vous pardoins bien bonnement ce mesfait. »

Félix a regardé la très grant obligance
Que les gens li ont fait et la grant honnorence;
De la ville s'en part, plus n'i fist arestance :
A Vaucler s'en ala faire sa demourance.

Là fu-il recueillis en la religion,
Et Diex l'ama puis tant et sonna tant son non,
Que puis fu arcevesque de toute Besençon;
Par les biens que il fist a cueilli bon renon.

Tant vesqui en cest siècle qu'il l'estut trespasser.
Or oez les miracles que Dieu voult démonstrer,
Car ces .ij. compaignons qui estoient outre mer,
A celle heure méismes les convint dévier.

Tout .iij. les compaignons à .i. jour trespassèrent
Et à une seulle heure en Paradis entrèrent;
Par les biens que il firent en paradis entrèrent :
Bonnes journées firent celle qui les portèrent.

Si prions touz et toutes à la vierge Marie,
Qui en ces flans porta le très dous fruit de vie,
Qu'il nous doint si ouvrer en ceste mortel vie
Par quoi aions des angres la sainte compaingnie.

Explicit le Dit des .iij. Chanoines.

C'est li Mariages des Filles au Diable.

Ms. 248, Supplément français.

Seignour, cis siècles ne vaut rien :
Plains est de barat et d'engien
Por quoi preudon ne l' doit amer :
La gent sont félon comme chien;
Avarice dist : Tout est mien.
Pitiez ne la puet entamer :
On voit son voisin afamer,
Braire et morir à cuer amer;
Nus ne l' soustient, nus ne dit : Tien.
Si pensons de Dieu réclamer
Et nos cuers à lui enflamer,
Car de lui vienent tuit li bien.

On voit corrompre les estas :
En clercs, en prestres, en prélas,
Là maint volentiers symonie;
Desloiautez en avocas;
En ceaus qui vestent les viés dras,
Là se repont ypocrisie.

En chevaliers maint roberie
Et en marcheans tricherie,
Faintise en vivans de lor bras,
Usure est as bourjois amie,
Orguex ès dames se marie
Et luxure au commun, hélas!

Mauvais prélat sont la sentine
Dont toute puours trait orine,
Qui n'ont ne vertu ne science;
Li fruis sèche par la racine
Et par le chief li cors décline,
Et biens faut par lor négligence;
Mal lor paion obédience,
Car il ne portent révérence
Ne à Dieu ne à sa doctrine.
Sanz pitié et sanz percevance,
Pour nient gietent une sentence
Poignant et aspre comme espine.

Avocat portent grant domage
Pourquoi metent lor âme en gage;
Lor langue est pleine de venin :
Par aus sont perdu héritage,
Et deffait maint bon mariage,
Et mal fait pour .i. pot-de-vin.
C'est la mesnie Hellekin[1] :

[1] *La mesnie Hellekin* était une troupe de génies fantastiques qui apparaissait, d'après la tradition, au milieu des orages ou dans les cimetières, avec de grands cris et de grands bruits. D'après le portrait qu'en fait l'auteur du *Roman de Fauvel*, dans lequel on trouve un lai curieux sur la *mesnie hellequine*, cette famille était horrible. On ne sait positivement

Il s'entrepoilent com mastin.
Pour vérité tienent usage;
Quand vienent à lor pute fin
Ne sevent romans ne latins,
Car il vendirent lor langage.
Ypocrisie la dolente,
. . . . [1]
Qui vendent une simple chière;
S'on véoit dont li cuer enfante
La racine dont vient la plante,
On la tenroit mult petit chière.
Cele porte haut sa banière,
Ele est poignans et aspre et fière;
Enflez est li cuers où el hante.
Quand ele est de povre rivière,
Adont se juge et met arrière :
Quant plus se blasme et plus se vante.

Maint chevalier vont pute voie :
En vanité, en fausse joie,
Tens et cors et avoir despendent,
Et puis si vivent-il de proie :
Taillent homes, traient monnoie;
A destre et à senestre prendent,
Loiauté et justice vendent,
Cloistriers destruisent, là descendent :

d'où vient ce nom de *mesnie Hellekin*, mais il est à peu près certain que cette locution a engendré notre *Arlequin*, dont la noire famille n'est pas sans avoir une grande conformité avec celle d'*Hellekin*. Il est souvent question de cette dernière dans les poëmes et les mystères du moyen âge.

[1] Ce vers manque au Ms.

D'autri cuir font large corroie.
Bien ne font ne mal ne desfendent;
Asez doivent et petit rendent :
Qui ne veut paier, riens n'acroie.

Marcheandise n'est pas pure,
Assez chevauche près d'Usure;
Quant vient le tens, contre la loi
Si serjant ont fausse mesure :
L'uns ment et l'autre se parjure :
Il n'i a loiauté ne foi.
Envieus sont, d'amour ont poi;
S'il vendent dras, c'est à requoi,
Sans clarté, à pou d'ouverture.
N'espargnent ne conte ne roi;
Omicide sont, bien le croi,
Quant de pure clarté n'ont cure.

Bourjois qui pas ne laborez,
La gent par usure acorez
Aussi com la mouche l'araigne.
A tout autrui fardel morés,
Ne à la mort ne restorés
L'aquest de la mauvaise gaigne.
Li sages dist qui nous ensaigne :
« Délivrez-vous de la longaine;
Faites bien tant com vous porrés;
Petit trouverez qui vous plaigne.
N'i a celui si haut se chaigne,
Qui ne soit assez tost plorez. »

Païsant qui tous jors penez

Et de vos bras vous soustenez,
Vous périssiez par vo faintise;
Mal desservez ce que prenez,
Vous ne repairiez ne venez
Si com devez à sainte église
La bonne qui bien est assise;
Par vous est en autre lieu mise.
Bestes en autrui biens menez,
Les dîmes par vo convoitise
Retenez, que si vous atise
K'en rapine estes forcenez.

Luxure, qui tant parest orde,
Par clers, par lais et par gent d'orde
Vait cherchant pour li marier;
Plusors en a trais à sa corde
Qu'ele de tiex cordons encorde
Com d'avoir et de cors rober;
Et encore pour miex lober,
Voiz enaigrist, iex fait troubler
Et esmuet hayne et discorde.
Encor refait plus à douter
Ce qu'il en convenra conter
Au vrai Roi de miséricorde

[1] Or venons as dames cornues,
Chiés de Paris, testes tondues,
Qui se vont pour offrant à vente.
Com cerf ramu vont par les rues,

[1] Il faut rapprocher ce passage du *Dit des Cornetes*, inséré dans mon recueil intitulé *Jongleurs et Trouvères* (Paris, Merklein, 1835).

En bourriaus, en fars, en sambues,
Usent et metent lor jouvente.
Tele qui pert et bele et gente
Seroit, ce croi, assez pullente,
Qui verroit lor défautes nues.
Li vens abat la flour de l'ente :
Quant il seront en enfer tente,
Lor cornes seront abatues.

Seignor, oy avez dou monde
Et comment péchiez i abonde,
Qui male herbe croist en poi d'eure.
L'iaue bat à nostre seuronde,
No maisons art à la roonde,
Petit treuve-on qui le sekeure.
Celui qui son péchié saveure,
Qui merci crie et de cuer pleure,
La grâce Dieu le sauve et monde.
En petit d'eure Diex labeure;
Garir puet s'en nous ne demeure,
La plaie jà n'iert si parfonde.

Prélat doivent haïr argent,
Avocat estre diligent
Et dévot li religieus,
Chevalier vivre bel et gent,
Par justice mener lor gent,
Marchant vendre loiaus chateus;
Bourjois aient les cuers piteus,
Pour Dieu prestent as diseteus :
C'est cil qui tout emprunte et rent.
Simplece afiert as menestreus;

Dame n'ait atour orgueilleus :
Petit se prise qui se vent.

Bon prélat, vous estes eslit
Et el livre de vie escrit;
Les mains aiez et les rains netes.
De vos bouches issent li dit
Dont li mondes a grant proufit;
Les âmes en sont à Dieu tretes.
De sainte Eglise estes les guetes:
De vos cuers volent les saietes
Dont dyable sont desconfit;
Par les oroisons que vous faites
Vous aquitez-vous de vos detes
Dont li mauvais quiérent respit.

Bons avocas pour Dieu travaille;
Onques ne commence bataille
Qu'il ne l'ait remirée ainçois:
S'il voit que la querelle vaille,
Dont se desfent, qui que l'assaille.
Mult est as povres gens courtois;
Il n'a mie engluez les dois
A prendre à ij. pars ou à trois;
Il ne prend mie fiére ou faille.
Ne quiert apiaus ne fausses lois,
Ains suit décrétales et drois
Aussi com parmi le me taille.

Li bon cuer de religion
Doivent estre en dévotion :
A aus afiert, ce m'est avis.

Doivent par conversassion
Abiter en la mansion
Où li apostres fu ravis;
Com rossignols et com mauvis
Chanter les chans que fist Davis
Pour terre de promission :
Pais est et as mors et as vis;
On n'i monte par autre vis
Fors que par contemplacion.

Bon chevalier ont les espées
Dont les églises sont gardées,
Car il amendent les mesfaiz.
Se guerres sourdent ne mellées,
Eles sont par aus acordées;
Ainsi est li pays en pais.
Justice maint en lor palais,
Ne par lor fais ne par lor trais
Ne sont abeïes grevées.
Il se font douter as mauvais,
Amer as bons; il héent plais
Et si n'alièvent pas corvées.

Bons marchéans vit à grant paine;
De son pays, de son demaine,
Ist pour querre marchéandise.
Mult fait de bien quant il amaine
L'avoir de la terre lointaine,
D'Espagne, de Puille ou de Frise.
Largece est en lor cuer assise;
Chaut et froit et orage et bise
Ont tous les jors de la semaine.

Il se sauvent bien à devise
S'il se gardent de convoitise
Et lor entencion est saine.

Se bourjois vuelent à Dieu plaire,
Franc doivent estre et debonaire,
De lor viles oster les maus,
Non pas les lois à la main faire
Et pour .i. poi d'argent atraire
Les fouls et les foles entr'aus.
Pour robes, lorains et chevaus,
N'aient pas aguisiez les graus
Dont il font les chevaliers braire.
Vivre doivent de lor travaus,
Aidier povres nus et deschaus;
Car qui de bons ist, souef flaire.

Bon laboureur tienent le ban
Que Diex fist à no pere Adan
Quant perdi paradis terrestre:
Il dist que tous les jors de l'an
Seroit en paine et en ahan;
En ce nous convient trestous estre.
Lisent li clerc, chantent li prestre;
Li paysant, par saint Sévestre,
Tienent bien lor lieu et lor pan :
Quant il muerent il vont à destre
Et li mauvais vont à sénestre
Par lor guile et par lor boban.

Beles dames, simples, honnestes,
N'alez mie suiant les festes

Comme les musardes et foles :
Dedenz vos ostiex coies estes.
Privées as bons et demestes,
Ne samblés pas ces poles voles
Qui vont bruiant par ces caroles :
Pour poi se ploient, trop sont moles
Et braient com cornues bestes [1].
Ce sont arkefice et ydoles :
Venin portent en lor fioles
Quant vont monstrant lor grosses testes.

[1] Ceci est une allusion satyrique à la coiffure que les femmes portaient alors et contre laquelle les trouvères et les prédicateurs s'élevèrent souvent avec force. On peut voir à ce sujet dans mes *Jongleurs et Trouvères*, page 87, le dit intitulé *Des Cornetes*, qui contient des détails curieux.

La Desputoison du Vin et de l'Iaue.

Ms. 198 N.-D.

Je fui l'autr'ier à une feste.
Au partir me dolut la teste,
Pour ce que je bus vins divers;
En mon chief montèrent li vers
Qui me firent ce dist dister,
Que vous m'orrez ci recorder.
Li Diex d'amours sa feste fist,
Mès noisse et contens la desfist.
Des vins qui ce plet entamèrent
Et puis ensemble se meslèrent,
De bouche entr'eus se desmentirent,
Et à bien pou se desmentirent
Por ce que chascun vouloit estre
Le plus honnoré et le mestre,
Biaune, Clameci et Aucerre
Mistrent l'espée hors du fuerre
Et cuidièrent faire vergoingne
A Saint-Jehan et à Gacoingne
Et d'autre part à la Rochelle.
Ainsi commança la querelle,
Car chascun se mist à desfance.

Lors fist li Diex d'amours desfance
Que plus ne s'entre-menasçassent,
Ainçois leur repons proposassent
Si come à chaeun prétendroit,
Et sur ce droit il leur rendroit
Selon le miex qu'il saroit,
Et par le conseil qu'il avoit
Des vins qui venus i estoient
Et de la pès s'entremetroient.
A celle jornée assenée
Biaune i vint la lance levée,
Vin d'Aucuerre et de Clameci,
Chascun d'eulz a dit : « Vés me ci;
Nous nous présantons sans délai. »
Tous ceuz furent d'une partie;
Saint-Jehan ne s'oublia mie,
Et Gascoigne, qui li est près,
Est venue tantost aprés,
Et avec ce dréeie leur voille
I vindrent Anjo et Rochelle.
Ces .iiij. ensemble bien se tindrent;
Par devant le Dieu d'amors vindrent
Qui séoit entre .iiij. vins
Qui estoient mestre des vins :
C'est vin grec et vin de Grenache,
Chascun ot forrée genache;
Vin muscadet et vin de Chipre
Vestu de couvertures d'yppre;
Ces .iiij. à court furent venu;
Cil sont au conseil retenu.
Le Dieu d'amors cil costoioient
Et comme asessour se séoient;

Adont fu fet commandement
Parmi la court communément
Que n'an n'i fière ne boute
Et que leur resons en escoute
Et par delà et par deçà.
Adont Aucuerre ce dreça
Comme procureur fondé
Et des compaignons ordené,
Si parla contre Saint-Jouan,
Qui procureur dès ouan
De ces compaignons estoit fet.
Aucuerre proposa son fet:
« Sire, je suis .i. Aucuerrois
Qui sus tous vins doi estre rois,
Quar plus sui fors et entestans
Et les entrailles eschaufans :
Par ma force fas chiez doloir,
Et de Robin et de Marion [1]
Chanter par mainte région;
Je faiz gent triper et saillir
Et guerroier et assaillir;
Je les fais ensemble combatre,
Et puis les abas .iiij. à .iiij.
Ceus qui j'ai la bouche lavée
Ne doutent ne essai ne espée;
Il ne leur faut nule armeure.
Je les fais hardis par nature,
De ma force et de ma vigour

[1] Il ne s'agit point ici, je pense, du *Jeu de Robin et de Marion*, par Adam de la Halle, mais plutôt des charmantes et nombreuses pastourelles composées et chantées sur Robin et Marion.

J'euvre touz jors selonc vigor.
Saint-Jehan, il n'est chief en homme
Que tout à terre je n'estonne;
Chascun le set, chascun le voit;
Et puisque faire rois l'en doit
Des plus fors, et gent à acort
Sont que j'enteste le plus fort,
Estre doi li rois souverains
Et sur tous li rois primerains.

De Biaune set-on bien de voir,
Et bien partout fet son devoir;
Elle est biaune et est alaitant,
Por ce le pappe l'ama tant
Que bénéison li donna
Et s'amour li abandonna;
Elle n'est trop rouge ne trop tainte.
Biaune son non biauté aporte,
Biaune à bien née s'aporte,
Biaune benoit a le non;
Por ce sur tous vins a renon,
Por ce en bonté tout ce lia;
Le pappe en li s'umilia,
Et quant l'en honneure tel seigneur,
Tous li doivent porter honeur.
Clameci est de son lignage;
Mès à lui pas ne s'aparage
Combien qu'il soit vins gracieus,
Bons, fors et sustancieus,
Especiaument cil de Goe.
Saint-Jehan, tu durs sus la joe,
Je, Clainmeci, Biaune, Nevers,

Vous metrons tretous à rouvers;
Vous n'aurés jà contre nous force:
Pas ne vous prisons une escorce.
Saint-Jouan, qu'i pués-tu dire?
En toi n'a c'un pou de matire,
Mès de force ne de biauté
Envers moy n'auras ylgalté;
Car bele n'es ne gracieuse,
Grosse et aspre, dure et crueuse,
El n'a que rougeur seulement :
A sa couleur sa bonté ment;
Elle porte couleur safistre,
Si n'aura jà croce ne mistre;
Mès Biaune sera couronnée
Por ce qu'elle est du pappe amée.
Et qu'es-tu, de la Rochelle
Qui n'est gracieuse ne belle?
Por Dieu, Sire, que l'en la monstre!
Cil Lombart en font leur composte;
Fisicien en ont à faire
Por scirop et buvrage faire;
C'est chose emmiellée et non pure.
De chose composte n'ai cure,
Mès vins qui simples est de soi
Et fors puet estancher la soi,
Comme moi, qui sui roi et prince,
Car touz les boiax je reteince.
Par mon goust et mon arouser
Fas gens dormir et reposer.
Rochelle fait faire tonnerre;
Mès je sui cler saillant en voire,
Fins, frès, froit, sade, fremiant,

Sasfrés, savoureus et friant.
Que me puet-on plus demander?
Se sui rois, si puis comander.
En voire ou en vessel d'argent
Me puént boire toute gent,
Et ausi en hanap doré
Sui-je prissié et honnoré;
Et Biaune ausi y est béue
Et à grant joie recéue,
Mès jà ne sera en vessel
Rochelle, tant soit bon ne bel,
Qu'el ne soit laide et obscurcie.
. . . .
Por mes compaignons et por moi
Qui sont venus avecques moi
Tout ce vous ai-ge récité;
Et si le juge en vérité,
Por ce, que qu'an doie avenir,
Nous vueillez en bon droit tenir;
Car se raison ne nous est faite,
Mainte fort lie en sera traite.
Je le vous di et bien l'oés,
Procureur sui avoués. »

Lors vin de Saint-Jouan parolle
Ce qu'il ot apris à l'escolle :
« Vin d'Aucuerre avon entendu
Qui moult haut a son arc tendu
Et se vente de sa folie
Qu'il fait et de sa musardie;
Quar ceus qui de lui vont buvant,
Si comme il dit, va decevant

Et les enteste et les asomme :
Ce n'est mie fet de preudomme,
Ne n'on ne le doit pas prisier
De ce qu'il fet la gent noissier.
Quant au chief et au cors mesfait,
Il ne doit mie par tel plet
Honnorez estre ne prissiez,
Mès en doit estre desprissiez;
Quant proposse sa déshonneur,
Recevoir ne doit pas honneur,
N'estre n'en doit oïz à court.
Ce vous dis-je à brief mot et court :
Je sui de bonne atrenpéure :
Tieus est l'estat de ma nature
A nuli ne fais maisement
Qui me prent resonablement.
Des vins blans n'est-on pas meillour?
J'ai force, bonté et coulour;
Ma couleur tieing toute ma vie:
Vin d'Aucuerre, vin tost roussie;
L'en me puet toutes pars mener
Et sans honte demener.
Me garde l'en .ix. ans ou .x.,
L'en m'a bien esprouvé jadis;
Mès vins d'Aucuerre tost déchiet,
De sa bonté ainsi li chiet :
Si di ce pour moi et l'arguë,
Que li vins qui ne se remue
Est meilleur et plus covenable
Que celui qui n'est pas estable.
Vin de Gascoigne, sa coulour
N'est pas de petite valour;

Les autres vins fet honnorer,
Quant de soi les veult coulourer :
Force donne, aide et confort,
Et d'un vin foible fet .i. fort.
Il a de vin plaine sustance ;
Il nourrist sans faire grevance :
Aus testes est bons et au flanc.
Et du rouge y a et du blanc ;
Chascuns bonne nature engendre :
Si doit-on pour eulz le droit rendre.
En nul temps ne en nule seson
Il n'est nulle comparoison
De Clameci contre Gascoingne,

. . . .

Et Nevers n'est cu'nne fussée ;
Gascoingne est une grant contrée
Qui mains lieus honneure souvent.
Clameci n'est qu'un pou devant ;
Gascoigne est par terre et par mer ;
Largement la doit-on amer,
L'an l'a bien partout esprouvé :
Gascoingne a l'en partout trovée.

« Avecques à tort a repris
Rochelle, qui tant a de pris
Que l'en la va de partout querre ;
Chascun si l'enclot et l'enserre,
Car il n'est pas à garçonner
N'en ne la doit q'aus bons donner ;
Elle cure cors et nétie
Si qu'il n'i demeure pontie,
Mauvès vent, mauvèse fumée :

Bien a sa bonté esprouvée ;
Elle tient le cors sannement
Présant en son fet hautement.
Por les grans seignors l'en salache ;
Elle est du lignage Garnache,
Qui est un des grans vins du monde ;
Il n'est qui contre li responde,
Et celle est savoureuse et sade
Dont elle gart le cors malade.
En fait-elle pour ce à blasmer ?
Nannil ; miex l'en doit-on amer.
Cras vins, aspres, ruides et gros
Doivent-il avoir pris ne los ?
Nanil ; mès ceus qui doucement
Entrent et profitablement
Euvrent, doivent le jor avoir
Devant toutes gens de savoir.
Ne nul sages home de valeur
Ne doit jugier selon couleur ;
En la couleur c'on a véu
Est-on bien souvent décéu :
Des iex ne boit-en, mès de bouche.
Or te tourne, Aucuerre, or te couche,
Qui fet doloir et cors et teste,
Et les courrous et les tempestes :
De toi ne doit-on faire conte ;
Tu fés les gens aler à honte.
Par ton mal, par ta mauvestié
Fés-tu mainte gent déhetié ;
Mès qui veult bien sentance rendre,
Il doit à vérité entendre :
Por ce requérons orendroit

Sus ce que l'en nous face droit
Et que par droit l'en i regarde;
Quar il nous plest et si nous tarde
Que la sentance en soit donnée
Et la cause ici terminée. »
Endementres que propossoient
Et que sentance requéroient,
Vin de Saint-Porçain est sailli
Et durement les asailli,
Et à toutes les .ij. parties
A commancié grant envaïes;
Et dit: « Foi que doi saint Antoine,
Plet fetes de la chape au moinne:
N'à vous, n'à vous n'en est l'onneur,
Mès à moi, qui sui le greigneur
Des vins et li plus réclamés
Et des greigneurs seigneurs amés.
A la court de pappe et de France,
Sus tous vins ai-ge l'audience;
Se l'on a donné la couronne,
Force ai sustancieuse et bonne
Dont je fas les gens lessier
En joie et en feste drécier;
Car je sui nez de bonne branche
Qui n'est trop rouge ne trop blanche.
J'ai la bouche, j'ai la couleur;
Nus homs ne puet trover meilleur.
Œil de perdris, c'est mon viaire;
A meilleur couleur ne puis traire.
Que me puet-en plus demander?
Toutes tables fis amender;
Je sui bel, bon et gracieus,

Je fas rire et cuer et euls :
De ce ne me pué nus desdire,
Et aü royaume et à l'empire
Sui-je des greingneurs connéu.
Chascun le set qui m'a béu,
Que touz jours ainsi ai esté
Que j'ai la souveraineté.
Se nul m'en vouloit desmentir,
Mon pouvoir li ferai sentir :
J'ai voisins, amis et parens
Qui de ce me seront garens.
Dieu d'amors, vous le devez croire,
Quar la chose est partout notoire,
Et d'autre que vous le savez,
Qui souvent de moi but avez.
Por ce nommés sui Saint-Porçain,
Car je sui saint, bon, cler et sain. »

Quant vin François a ce oï,
Ne s'en est pas moult esjoï.
En place saut et recommance
A demener grant noise et tence :
« Trop, ce dist-il, sui esbahis
Qu'entre vous vins, en mon païs,
Devant moi et en ma présance
L'onneur voulez avoir en France!
Mès soit ou ne soit vostre pois,
Vo reson ne valent .ij. pois.
Por home tenir fort et ferme,
Et droit et raison nous aferme
Que toutes choses sont criées

De Dieu faites et ordenées;
Ceste raison ai amené,
Car je sui trop miex ordené,
Et la force ai miex atrempée,
Resonnableet amesurée,
Délicieus goust et saveur
Plus que qui veult avoir honneur.
Chascun me desirre à tenir,
Qar je puis trop miex maintenir
Cors en senté d'omme et de fame;
Qar je fas ce porquoi sui fet,
Sans à nului faire mesfait.
Chascun veut santé, pès et joie,
Et je ces .iij. choses envoie :
Seneté, pès et joie à tous temps
Fais, et li autre font contens;
Si ne doivent estre honnoré,
Mès de tous doi estre ennoré
Quant leur foles iniquités
Amende. Moi la digneté
Apartient, l'onneur en demande;
Quar leur maus par mon sens amende:
Sus ors resons doit prendre.
Bien le m'aideront à desfendre
Tuit cil vin qui sont mi voisin,
Frères, oncles, parant, cousin. »

Quant l'iaue a entendu le plet:
« Sire Diex d'amors, s'il vous plest,
Oiez-moi et faites raison.
Grant noise a en ceste messon
De ces vins, de ceste descorde;
Il ont bien gaaingné la corde.

Par leur mauvestié, de grant temps,
Il font et noisses et contens,
Omecides et roberies
Et assés de ribauderies;
Assez font nestre de difames,
Prendre les filles et les dames
A bonne gens et à preudommes,
Et despendre d'argent grant somme
Et riches povres devenir,
Et souvent en honte venir
A mourir de mauvesse mort;
Maint preudomme par vin sont mort,
Et en sont devenus à honte,
Et encor de moi ne font conte
Ne ne me daignent reconnoistre;
Et si ne puént sans moi nestre
Ne venir à frutefiance
Et me laissent par leur bobence
Et par eulz sui-ge desprisée.
Jà par moi n'ière commenciée,
Ne sera, noisse ne mellée,
Homme occis ne fame craventée,
Ne riches povres ne sera;
Jà par moi mal ne se fera.
Les cors et les dras je nétie
Et par moi le blé frutefie.
Les arbres et les prés arouse;
Qui que de terre ist me goulouse.
Je fas moulins meudre à pooir,
Je fas poissons cuire et laver. (*Sic.*)
Tel office ai et tel mestier
Que chascun a de moi mestier.

Je porte nés, dromons et barges
Qui sont belles, grandes et larges.
En moy prant-en maint bon morsiax,
Harens, poissons et cras oissiaus;
De moi sont li potages cuit.
Qui n'a du vin, si com je cuit,
Puet bien de moi boire à son aisse.
Il n'est riens qui n'ait grant malaise
Se je li fail à son besoing.
Par tout le monde, près et loing,
Et gens et bestes mors seroient
Se de moi secouru n'estoient,
Et pour ce garde vous prenez
Que leur folies ne prenez
Et leur orgueil vueilliez abatre;
Devant vous se veullent esbatre :
N'est-ce bien grant possession
Quant de moy ne font mencion?
Sans moi nus homs ne porroit vivre,
Cil sont fol et mauvés et yvre
Qu'il les crient, n'en doublés pas;
Il en vendront du trot au pas.
Si devés leur orgueil refraindre :
Le mal ont; n'en ne les doit plaindre,
Car qui le mal fet et présante,
De tel los doit avoir tel vente
Et de si haut si bas venir.
Les terres doit-on maintenir,
L'en doit les humbles eslever
Et l'orguilleus mauvés grever.
Sus ces resons que je propose,
Rendez-moi droiturière chose

Et ma grant souverainneté;
Ainsi com tous jours ai esté,
Moy teingniez en juste sesine,
Quar reson et droiture s'i encline. »

Quant li Diex d'amors la novelle
Oy, son conseil en apelle,
Vin grec et le vin de Grenache:
De leur conseil point ne se cache.
Vin de Chipre et vin muscadé
Y vindrent quant furent mandé,
Et vins Rinois qui là survint,
Au conseil estre li convint,
Por ce que touz seul ne fu mie,
Soupeçon ausi de partie
Ne par de çà ne par de là,
Le Dieu d'amors les apella.
Toute la cause adont leur monstre;
Sur ce plet grant chose monte.
« Céans a grant foison de vins;
Ce poisse-moi quant je i vins.
S'il se fussent entre-tuez,
J'en fusse moquiez et huez
De chascun qui siet sus son sueil.
Se je de vous n'ai bon conseil
Trop mal s'en yra mon afaire.
Je ne cuidoie avoir à fère
Qu'à .ij. parties seulement,
Or faut fère à tous jugement:
A fère à Saint-Porçain avons
Dont la bouche souvent lavons,
Quar il est moult meschans amis,

Et je n'ai mestier d'anemis.
Se je vueil faire son vouloir,
Li autre me feront doloir;
Et d'un autre, certainement
Vin françois parle sagement,
Et si est en sa seignorie,
Dont il aura plus fort partie
Et miex en sera déportez;
Biaus seignors, se me confortez
Et conseilliez en vérité
En ce cas de pésibleté;
Car je vous di et vous créante
C'est ce qui plus m'en espovente.
Ne merveilles n'est, ce me semble,
S'appellé vous ai touz ensemble.
Donnés-moi conseil avenant
Grant mestier en ai maintenant;
Et de l'iaue que je dirai
Ne comment iaue partirai. »

Tout ainsiques c'est conseilliez;
Le conseil fu lors esveilliez
Qui bonnement le conforta
Et tel conseil li raporta
Comme porvéu bien et gent :
« Sire, ces vins sont moult grant gent:
Moult de manières de vins sont,
Qu'au départir se combatront,
Et la guerre trop grevera
Qui tost ne les acordera;
Et pour ceste guerre achever,
Veil leur entr'eus pés ordener;

Car s'entr'eus ne faites acort,
Vous n'aurés vin foible ne fort,
Mès à tous jours seront sèchiez,
Et se seroit moult grant meschiez;
Ce seroit au païs la mort.
Bon compagnon seroient mort
Quant vins ne porroient venir,
Et pour vous en estat tenir
Devez l'iaue avoir à amie :
Vivre sans lui ne poez mie;
Par li vous vient toute richesce,
Honneur, valeur, pris et noblesce,
Tout avoir, toute manentise.
Por ce la tenez à franchisse,
Quar sus tous a force et poisance.
Avoir devez en li fiance,
Quar il n'est riens où cil s'enbate
Que ne mete jus et abate.
Il n'est vin, tant soit fort u monde,
S'el s'i met, qu'il ne l' confonde;
Por ce li grant et li meneur
La doutent et portent honneur;
Et d'autre part, se vin par nage
Ne venoit, ce seroit la rage :
Trop en avons défaut éu,
Dont le païs est décéu.
Puis que mestier avez de ceus,
Metés pès et acort entr'eus. »
Tout ainsi le conseil li dist,
Li Diex d'amors li a lors dist :
« Venez avecques moi tantost,
Lassus u palès. » Ci fist tost.

En la sale en est retornez
Où noblement fu atornez;
En haut s'asist en sa chaière,
Son conseil fist près de li trère;
Si les apelle en ceste guisse :
« Seigneurs, à vous tous redevise
Que tous pains sont bons et tous vins.
Vous estes parens et voisins;
Si ne devriés à nul temps
Avoir ne courrous ne contens.
Je di et si est ma raison :
Chascun est bons en la seson;
Et si vous di en loiauté
Que chascun s'espéciauté
A de bonté qu'autre n'a mie;
Si n'en devez avoir envie.
En bon vin souvent moult bien faut
Se dont .i. autre n'a défaut;
C'est selon les complécions
Et des gens et des régions.
Des vins chascun est bon sanz doute,
Qui en temps et par droit en goûte :
Chascun a son espécial,
Mès l'iaue a .i. droit communal :
Partout s'espant, partout se met;
De toutes choses s'entremet;
Chascun en a nésésité.
Por ce est-il droit équité
Qu'en ces lieus soit bien gardée
Et de tous estas honnorée.
Or soiez ensemble aliez
Et em pez réconsiliez;

Car quant à vérité retraire,
Tous estes bons et nescésaire
Chascun de vous en sa seson.
Entr'amez-vous, seignors baron ;
Tous em pès comme amis serez
Et en joie ensemble vivrez. »
Li vin qui cest acort oïrent,
Pès et amour ensemble firent,
Et puis ont sans iaue béu :
Ainsi fu leur contens chéu.
Plus s'entr'amèrent que devant :
De pou de pluie chiet grant vent.

Explicit la Desputoison du Vin et de l'Iaue.

Du Villain de Bailleul [1].

Ms. 7218.

Se fabliaus puet véritez estre,
Dont avint-il, ce dist mon mestre,
C'uns vilains à Bailleul manoit;
Formenz et terres ahanoit:
N'estoit useriers ne changière.
I. jor, à eure de prangière,
Vint en meson mult fameillex.
Il estoit granz et merveillex
Et maufez et de laide hure;
Sa fame n'avoit de lui cure,
Quar fols ert et de lait pelain,
Et cele amoit le chapelain.
S'avoit mis jor d'ensamble à estre
Le jor entre li et le prestre;
Bien avoit fet son appareil:
Jà ert li vins enz ou bareil,

[1] Legrand d'Aussy a traduit d'une manière abrégée ce fabliau (voyez, tome IV, page 218, édition Renouard); on le trouve également dans les *Novelle di Grazzini*, dans Bonaventure Desperriers, dans les *Facetiæ Poggi*, dans les *Illustres Proverbes*, etc.

Et si avoit le chapon cuit,
Et li gastiaus, si com je cuit,
Estoit couvers d'une touaille.
Èz vous le vilain qui baaille
Et de famine et de mésaise;
Cele li cort ouvrir la haise :
Contre lui est corant venue,
Mès n'éust soing de sa venue;
Miex amast autrui recevoir.
Puis li dist por lui décevoir,
Si com cele qui sanz ressort
L'amast miex enfoui que mort :
« Sire, fet-ele, Diex me saint !
Con vous voi or desfet et taint ;
N'avez que les os et le cuir. »
— « Erme, j'ai tel fain que je muir,
Fet-il. Sont boilli li maton ? »
— « Morez certes, ce fetes mon ;
Jamès plus voir dire n'orrez :
Couchiez-vous tost, quar vous morez.
Or m'est-il mal, lasse chétive,
Après vous n'ai soing que je vive,
Puis que de moi vous dessamblez.
Sire, com vous estes amblez,
Vous devierez à cort terme. »
— « Gabez-me-vous, fet-il, dame Erme ?
Je oi si bien no vache muire,
Je ne cuit mie que je muire,
Ainz porroie encore bien vivre. »
— « Sire, la mort qui vous enyvre
Vous taint si le cuer et encombre
Qu'il n'a mès en vous fors que l'ombre;

Par tens vous tornera au cuer. »
— « Couchiez-me donques, bele suer,
Fet-il, quant je sui si atains. »
Cele se haste ne puet ains
De lui déçoivre par sa jangle.
D'une part li fist en .i. angle
I. lit de fuerre et de pesas
Et de linceus de chanevas;
Puis le despoille, si le couche.
Les iex li a clos et la bouche,
Puis se lest chéoir sor le cors:
« Frère, dist-ele, tu es mors.
Diex ait merci de la teue âme!
Que fera ta lasse de fame
Qui por toi s'ocirra de duel! »
Li vilains gist souz le lincuel,
Qui entresait cuide mors estre,
Et cele s'en va por le prestre,
Qui mult fu viseuse et repointe.
De son vilain tout li acointe
Et entendre fet la folie.
Cil en fu liez et cele lie
De ce qu'ainsi est avenu.
Ensamble s'en sont revenu
Tout conseillant de lor déduis.
Luès que li prestres entre en l'uis
Commença à lire ses saumes,
Et la dame à batre ses paumes;
Mès si se set faindre dame Erme
Qu'ainz de ses iex ne chéi lerme;
Envis le fet et tost le lesse,
Et li prestres fist corte lesse;

N'avoit soing de commander l'âme.
Par le poing a prise la dame;
D'une part vont en une açainte,
Desloïe-l'a et desçainte.
Sor le fuerre noviau batu
Se sont andui entrebatu,
Cil adenz et cele souvine.
Li vilains vit tout le couvine
Qui du lincuel ert acouvers,
Quar il tenoit ses iex ouvers;
Si véoit bien l'estrain hocier,
Et vit le chapelain locier;
Bien sot ce fu li chapelains.
« Ahi! ahi! dist li vilains,
Au prestre! Filz à putain ors!
Certes, se je ne fusse mors,
Mar vous i fussiez embatuz;
Ainz hom ne fu si bien batuz
Com vous seriez jà si, prestre. »
— « Amis, fet-il, ce puet bien estre,
Et sachiez, se vous fussiez vis,
G'i venisse mult à envis
Tant que l'âme vous fust au cors;
Mès de ce que vous estes mors
Me doit-il bien estre de miex.
Gisiez-vous cois, cloez voz iez;
Ne 's devez mès tenir ouvers. »
Dont a cil ses iex recouvers;
Si se recommence à tésir,
Et li prestre fist son plésir
Sanz paor et sanz resoingnier.
Ce ne vous sai-je tesmoingnier

S'il l'enfouirent au matin;
Mès li fabliau dist en la fin
C'on doit por fol tenir celui
Qui miex croit sa fame que lui.

Explicit du Vilain de Bailluel.

Marguet convertie.

Ms. N.-D. 274 *bis*.

L'autre jour mon chemin erroie
Come cil qui ne puet aler;
D'un baston le tiers pié faisoie,
Car trop sont foible mi piler.
Une jone dame encontroie:
Tantost me print à demander:
« Biax preudons, se Dex vos doint joie,
Vos prant-il mais talent d'amer? »

Je dis: « Dame, allez vostre voie,
Em pais si me lessiez ester.
Bien resamblez fame de joie,
Qui toujours prent sans rien donner.
Pou vos chaut qui vos doint monnoie,
Por vos faire souvant hurter.
Vostre nom nommer ne saroie,
Mais trop vos faites diffamer. »

— J'ai nom Marguet, sire vilains;
Dites-moi, qu'en volez-vos dire?

Se vos fustes jadis poulains,
Por vieil roncin vos puis despire.
Vos avez trop froides les rains;
Faites vo testament escrire :
Vos ne serez jamais bien sains,
De *requiem* vos convient dire.

— Sire dame, orde pautonnière,
Vos valez pis que bource à cote;
Plus avez ribaudie chière
Que pucele n'aimme pelote.
Maint home font de vos litière,
Si resamblez le voirre dote
Qui porte trop puant fumière:
Si vos doi clamer orde sote.

— Sire, com iestes revestus
De grans sens et de signourie,
Bien est vostre pris abatus
Pour vieillesce qui vos maistrie,
Qui vos a des siens retenus.
Puis qu'avez la barbe florie,
S'avez à non viellars chenus
Qui vos taut amors et amie.

— Ha, bele dame! à vos qu'ençaint
De m'amour et de ma haïne?
Fox est qui à vos s'en déplaint,
N'en povez donner médecine;
Se n'est ansi c'aucuns vos aint,
Por gésir la pance souvine;
Je croi que hurté i ont maint

Et plus as chans que souz courtine.

— Détornez-vos de çà, biax père;
En vos n'a mais ne gieu ne bal;
Vos avez la teste si clère,
Se samble ce soit fil d'archal,
Pâle coulor, plain de misère;
Bien me resemble à vostre estal
Qu'aveuc ma fille vos lairoie
Gésir pour la danse d'un al.

— Dame, vostre fille est pou chière;
Vos li portez petit d'onnour:
Sovent est prise à la ratière
Desous plus grant ou de menour,
Car se tuit li serf de brère
Estoient vers li en amour,
Jà n'en feroit plus male chière,
Tant est plaine de grant ardour.

— Ha, sire! vilains pou piteus,
Vos ne gaingnerez pas le cours;
Bien me resamblez homme esqueus,
Où il n'a sustance d'ammours.
En vous est bien estains li feus:
Pou i a mais de vo bons jours;
Biax fustes, or iestes hideux,
Ne vaut mais riens nobles atours.

— Dame, vos m'avez remponé,
Mais desfendre me convenra;
Le vis qu'avez si colouré

Teindra en un tens qui venra,
Pâle colour, col, front ridé,
Que nus cure de vos n'ara;
Ensi m'a vieillesse mené,
Et tel que je suiz vous fera.

— Fera, oïl, je n'en doute mie;
Diable vos en ont fait devin.
Sire vilains, barbe florie,
Plain de rafle et de venin,
Savez-vos mès la balerie
De Marion et de Robin?
Faites-nos une renverdie,
Pour nos déduire à cest serin.

— Dame, je ne puis joie faire,
Por coi volentez ne m'en prent;
Mais bien vos doit séoir et plaire,
Car luxure vos i aprent.
Sovent faites jumelle paire
Et plus par terre qu'en estant:
Bon se feroit de ce retraire,
Car trop de max on y aprent.

— Aprent! sire vilains despers,
A vos qu'afiert se je m'esbat?
Dex! com usez de chapiax vers,
Et si vivez en noble estat.
Vostre oeil sont vestu à l'envers
Et la fourcele vous débat;
De vous me vengera yvers,
Par tens la bière au cul vous bat.

— Dame, s'au cul me bat la biere,
Au vostre bat la bource enflée;
Sovant vos hurte tex derière
Qui ne vos a pas espousée.
Vos iestes por jonesce fière,
Mais encore venra la jornée
Que vous devenrez bordelière,
Por avoir d'autrui la goulée.

— Sire vilains, sales et ors,
Vos convient-il de moi rimer!
Maudis soit ores vostre cors,
Tant pouvez de peinne endurer;
Mais ge qui suiz gente de cors,
Jone, plaisans por bien amer,
Vos a bien fait Raoul dehors
De si faite vie mener.

— Dame, je ne puis mais la vie
Que je souloie maintenir,
Mais vos qui iestes si jolie,
Ne cuidiez jà à ce venir.
Diex m'a fait de prime complie,
Et de jone vieil devenir.
Trop iestes hurtée en folie,
Por vous trop souvent descouvrir.

— Sire vilains, vous m'aprenez
A respondre vostre contraire,
Quant vos à telle me tenez;
Miex vos vaussist de ce retraire.
Plus a de cent ans qu'iestes nez :

Faites une potence faire,
Car cis bastons est trop penez
De soustenir une tele haire.

— Dame, qui haire m'apelez,
Vos avez non habandonnée:
Jà nus n'en ira refusez;
Li fuers n'en va que par denrée.
Grant pièce de char en livrez
Qui n'est ne morte, n'assommée;
Je croi que maint buisson savez,
Si iestes char de haie apelée.

— Sire, se par amors amoie,
Vous seriez bien des refusez;
Vostre teste derrière blanchoie
Et par devant iestes pelez.
Or empire vostre monoie,
Car trop au siècle demourez;
Batus serez de la couroie
En l'autre, quant vous i venrez.

— Dame, cuidiez-vous adès vivre?
Nennil; ce ne puet avenir;
Moult avez le cuer fol et yvre,
De tele vie maintenir.
Il a .i. proverbe en mon livre,
C'on se doit de mal repentir.
Tex est haitiez, fors et délivre,
Qui convenra demain morir.

— Sire, de ceste repentance

Ne ferai riens, que que nus die;
Tant com porrai aler en dance,
Me maintenrai cointe et jolie;
Mais vous qui rentrez en l'enfance,
Sire vilains, plains de sotie,
Maint roy avez véu en France
Qui piéçà ne furent en vie.

— Dame, se j'ai maint roy véu,
Vous qu'en chaut de ramentevoir?
De vos rampones sui péus,
Mais après m'estuet dire voir.
Se jonesce vos ert escus,
Légier talent vos fait avoir;
Bien est vostre pris abatus
Por autrui sarmons recevoir.

— Vos serez mis ou sac, ou sac,
Sire viex vilains rasotez;
Savez de Lancelot dou Lac
Ou de Gauvain, car nous contez.
Vous avez bien passé sabat,
Si iestes tous fondus et alez;
Or vos puis bien dire eschac,
Si iestes mas en l'angle boutez.

— Dame, encor parlerai dou germe
Qu'avez devant oï nomer.
Porter le vous faut jusqu'au terme
Qui l'estent por A. B. prover;
T. A. R. T. le conferme,
Or povez ces mots rasanbler,

Si porrez tesmoignage ferme
En ce court devant juge porter.

— Ha, sire vilains rabatus,
Laissié-vos à la bonne vie;
Mout par est fox vostre estatus,
Fole est qui de vous a envie.
En dangier iestes ambatus;
Vous samblez lanterne effacie;
Les iex avez tous enfondus
Et au nez vous pend la roupie.

— Ha, dame plaine de jonesce,
Qui si iestes de noble atour,
Qui si despisiez ma vieillesce,
Où tuit devons avoir retour.
Nule n'est de si grand hautesce
Qui puist contremander .i. jour;
N'i vaut desfense, forteresce,
Aise de cors ne lonc séjour.

— Vilains, bien est robe partie
De vos et de moi, se me samble;
La char avez pâle et flaistrie,
Cuidiez-vos que je vos resemble?
De tel homme tel compeingnie,
Si com fox et massue ansamble,
Nature est en vos bien faillie,
Qu'an plain esté la chars vous tramble.

— Ha, dame, despiteuse et cointe
P. V. T. A. I. N. tain,

Maint home sont de vous acointe,
Et tele refu vostre antain;
De maint aguillons iestes pointe,
Tantost r'avez le pertuis sain ;
Li maistre qui si vous apointe
Y a ouvré de bonne main.

— Désormais vous déussiez traire,
Sire vilains palasineuz,
Toute la char vous put et flaire;
Hareu! que vous iestes rongneuz!
De tel homme, tel exemplaire :
Ne sommes pas paroil endeuz;
Alez vostre besoingne faire,
Muciez-vos, c'on quiert les honteux.

— Dame, qui honteux m'apelez,
Vos ne riestes mie couharde;
A chascuns vos abandonnez.
Que maus feus tot le cors vous arde!
Maint cop sur vo cul recevez;
Entendez et prenez ci garde,
Que tex com je sui vos serez,
S'arez char froide à la moutarde.

— Sire, mal vos iestes couvers,
Qu'il a en vous tant à redire;
Vostre affaire va de travers,
Tous li cors vos font et empire;
Vous n'i estes que pasture à vers,
Si flairiez tout le cimmetire,
Et de vos est si fors le flairs

Que chaseuns vos devroit despire.

— Ha! chétis cors et porriture
Après la mort t'esteut venir;
Jà n'aras si bele figure,
N'esteut de paile devenir.
Li ver en feront lor pouture,
De toi les convendra venir;
Fait aras male norriture,
Ne's porras battre ne férir.

— Sire, je me rent por vaincue,
Je ne veil plus à vos tencier,
C'une volentez m'est venue
Qui me taut le rire et dancier;
Si me vaut miex estre esmue,
Et repentir et Deu prier,
Qu'en enfer estre perdue;
Trop mavais i fait repairier.

— Dame, or prions le Roy dou monde,
Qui tote riens fist et créa,
Si com il fist la loy seconde,
Par coi le monde gari a,
Et qui de la fosse parfonde
De l'anemi nos deslia,
Qu'il nous face pur et monde
Des péchiez, que trop en y a.

Amen.

Le Bacheler d'armes [1].

Mss. 7615 et 428 Supp. français [2].

J'ai maintes fois oï retraire
Qu'ensi bien se puet-on trop taire
Com trop parler, s'avient souvent,
Et pour ce vous ai en couvent
Que je dirai ancor ancui
De biaus mos, se je sais ancui
A cui pour qui l'ai ore dit.
Ai-je dit bien, ou j'ai mesdit?
En non Dieu, je n'ai mesdit point;
Car cil ne puet conter à point
Qui conte, s'on n'entent à lui.
Ains di qu'il ne conte à nelui
Puisque n'uns n'entent à son conte.

[1] Il ne faut pas confondre ce Dit avec une petite pièce fort curieuse intitulée *Une Branche d'armes*, que j'ai donnée dans mon recueil intitulé *Jongleurs et Trouvères* (Paris, Merklein, 1835), et dont le dernier éditeur de M. Legrand avait joint déjà une partie au très-court extrait qu'en avait donné M. Legrand lui-même. On peut aussi le rapprocher de l'*Ordene de chevalerie* de Hues de Tabarie. (Voyez Méon, t. I, p. 59 et suiv.)

[2] Dans le Ms. 428, Supp. français, la pièce que nous éditons se trouve sous le titre de *C'est li Dis dou Bacheler*. Il y en a une autre leçon dans la bibliothèque de Turin.

Je di bien qu'à nelui ne conte
Cil qui conte et on ne l'entent.
Il se lasse et se n'i atant,
Ce m'est avis, riens de son preu.
Si di que contes ne vaut preu
Qui n'est oïz et entenduz,
C'est bien sans raison despenduz;
Car on doit son conte retraire
Aus bonnes gens pour son preu faire.
De tel mestier nous convient vivre;
Jà ne ferai le fol ne l'ivre,
Ne ne dirai parole estoute,
Car Dieus het vilenie toute;
Ainsi font toutes bonnes gens.
.I. contes qui est biaus et gens
M'est pris talans que je vous die,
Sanz volanté que j'en mesdie:
C'est li contes du Bacheler.
Celui ne doit-on pas celer;
Car il est biaus et de bon sens;
Si est à ce touz mes assens
Que je vous die sanz mentir
Comment on se doit assentir
A chevalerie embracier.
L'en doit en sus de li chacier
Touz les vices et tous les maus
Qu'en son cuer n'en soit n'uns hom maus.
Quant li hons chevaliers devient,
Il est resons et bien avient,
Puis qu'il a la haute ordre prise,
Qu'il doie estre de haute emprise:
Si li doit li cuers si haucier,

Qu'adez tende à li essaucier;
Et bien sachiez ceste pencée
Ne li doit point estre tensée
Pour euvre qui devant li viegne,
Que tot adès ne li soviegne
De la haute ordre où il c'est pris;
Si en amendera ces pris,
Et pour l'ordre qui est gentis
Doit-il estre mult ententis
A gentix œvres maintenir;
Car chevaliers se doit tenir
Frans de cuer et jolis de cors,
Et doit estre touz ces acors
A bien faire et au mal lessier.
Si ne se doit mie abaissier
Ne pencer de cuer lâchement;
Ains a grant mestier qu'il s'ament
Et qu'il ait le cuer débonaire,
Si com li oisiaus de bon aire
Qui touz est doutez et apris;
Ausi est tost venuz à pris
Li frans hom qui de cuer ci prent
Et nature qui li aprent
Li fait assez plus tost venir,
Car on voit souvent avenir
Là où nature ou cuers estendent
Adès vienent à ce qu'il tendent,
Ou soit à mal ou soit à bien,
Et si le vous proverai bien.
Se li cuers n'est bon par nature,
Li cors, por nulle créature,
Ne puet d'armes soffrir grans fés;

Car il n'est mie à tel oés fés.
Si di encor au chevalier
Qu'il doit son cors appareillier
A toutes dames honorer,
S'il vuet en honor demorer;
Por .ij. choses le doit-on fere
Que je vous vuel dire et retrère :
Por la mère Dieu, ce est l'une;
L'autre si est tote commune,
Pour ce que toutes fames vienent.
Vez-ci .ij. choses qui avienent,
Par quels raisons sans déporter
L'en doit fames honor porter.

Li jones chevaliers nouviaus
Doit estre plains de tous reviaus,
Où l'en ne puist nul mal reprendre;
Car à son cuer ne se doit prendre
Chose qui le puisse empirier;
Ainz se doit en li remirier
Selonc l'ordre quex il doit estre,
Preus et loiaus et de bel estre.
Afiert bien que soit chevaliers
Douz et humles et poi parliers,
Mès dou cors defor et dedens
Et doit prendre ce frain aus dens,
Pour l'ordre de chevalerie.
Si doit amer bachelerie
Et tous maux usages fuir
Et les armes partot suir.
De ce le convient entremettre
Et le cors et l'avoir si mettre

Qu'au premier tornoi où il viegne,
De si bien fère li souviengne
Pour l'ordre qu'a prise novele
I mette tot en la querelle,
Cors et avoir et avanture.
Et se Dieus tout li avanture
Qu'il vainque le tornoiement,
Il a mult biau commencement.
Quant il a le tornoi vaincu
Où il porte premier escu,
Là prent de bacheler le nom
Et ert amendé de renom,
Et fait en bien de lui parler.
Or vous dirai du bacheler :
S'il vuet grant prouesce conquerre,
Il li covient près et loing querre[1],
Et le cors d'armes mult pener,
Avant qu'il se puisse enpaner
Des pennes de haute proesce,
Et si ait en despit paresce;
Car n'uns hom pereceus por voir
Ne puet mie grant los avoir.
Si li di ancor vraiement,
S'il ne se veut trop mortement
De bien à faire désirer,
Qu'encor li convient eschiver
Deseur toute rien avarisce;
Por ce qu'il ne s'i marisce
Li vuel droit chemin ansaingnier,
Por li de cest mal pas retraire,

[1] Ms. 128 Supp. français. Var. Los et pris querre.

Car avarisce est trop contraire
A prouesce, savez comment.
Proesce vient de hardement;
Si vient hardement de despendre,
Et avarisce n'ose emprendre
Chose qui tort à nul despens;
Por tant quit en mon cuer et pens
Que nulz hom avarisceiuz
Ne porroit estre gracieuz
Ne grant los de proesce avoir;
Car il ame tant son avoir
Qu'avant lerroit son cuer partir
Que de l'avoir lesast partir,
Et par ceste reson, vous die
Qu'avarisce n'est pas hardie,
Ainz est de paour toute estraite;
S'a mainte prouesce retrete
Et maint loz de bacheler frait,
Qu'ele ne puet véoir le frait
Qu'il convient as armes porsieure,
Dont ne puet haut nom aconsieure
Li avars; car estre ne puet,
Puisqu'avarisce le sens puet.
Vez-ci au preu trop mauvais vice,
Car lors qu'il chiet en avarisce
Mès ne fera bonne jornée,
Ainz à la retrete tornée,
S'ert si menez de voir que trop;
Car il n'en fera mès biau cop,
Et s'il le fiert, mar le ferra,
Que jà grâce n'en aquerra.
Dont i part-il quanqu'il i met,

Tot ausi com la nois remet
Quant li chaus du soleil l'ataint.
A cel suer remet et estaint
El cuer de l'ome la procsce,
Si tost com d'avarisce plesse,
Car tés .ij., ausi com moi semble,
Ne puet en cuer d'ome ensamble.
Touz jors i est grans la descorde;
Car avarisce à ce s'acorde
Qu'el vuet la voir anfermer.
Ne puet ses cuisines fumer
Véoir, ne des gens le solas;
Adès est en .i. penser las,
Vuis de touz biens et d'oneste;
Mès prouesce aime vie honeste
Qui le bien et l'onor a chière.
Si fet à l'ostel bele chière;
Mès avarisce n'en a cure.
Ainsi est l'une à l'autre escure
Que ne se puet assantir;
L'une ne puet l'autre santir
Nient plus que tiaches venin [1],
Et si sont d'amor orphenin [2].
Li avers est droiz et resons
Voisent couvers en lor mesons,
Et mangent lor pain à huis clos.
Et je porsieurai mes esclos
Du bacheler; si di ancore
Qu'il ne doit amer vaine gloire

[1] Ms. 428 Supp. français. Var. Triacles. (Voyez, plus loin, la pièce intitulée de *Triacles et de Venin*.

[2] Ms. 428 Supp. français. Var. D'onnor.

Ne convoiter qu'il ait le non
De preus se por prouesce non;
Car çaus qui chascent gloire vaine,
Vient-il de perecuse vaine
Et vaine gloire à droit nommée
C'est une vaine renomée
Qui est aquise vainement;
Entendez-le bien sainement,
Et tuit sont vain cil qui l'aquièrent
Ne nulle haute honor ne quièrent;
Mès li bon qui aiment proesce,
Qui lor bon cuer met en l'adresse
De prouesce et ou droit sentier,
Cil n'ont cure de convoitier
Vaine gloire qui secche et faut,
Mès vraie gloire qui ne défaut.

Por ce se fait bon au bien prendre
Qu'adès ot-on le bien reprendre
De çaus qui bien font et bien oevrent,
Car li bien et li mal descuevrent.
Et l'escriture nous retrait
L'une bone euvre l'autre atret,
Et li uns péchiés l'autre donne
A celui qui s'i abandonne.
Si fais au bacheler entendre
Que tot adès doit son cuer tendre
A la droite joie tenir.
De plus en plus preus devenir
A droit il doit tendre et tirer
Et tot son afaire atirer;

Au mestier des armes soffrir
Si doit le cuer du tot offrir,
Car se li cuers n'est au mestier,
Li cors n'i a guères mestier;
Car on dit que li cuers fet l'uevre
De quoi li cors honor recuevre;
Car se li cuers n'est grans el cors,
Là ne se puet estre d'acors
Que li cors se puist bien prover,
Car on ne puet en cors trouver
Nulle valor se por cuer non
Dont venir puisse à bon renon.
Ce puet-on véoir en tes mains,
Qui sont de cors, de bras, de mains
Si grant, si puissant et si fort
Et si trueve-on si poi d'effort
Que por voir vous puis recorder
Qu'on voit peu souvent acorder
Les biens du cuer à çaus du cors,
Ainz i est souvent li descors;
Et puis qu'il s'acordent ensamble
Procsce et grans cors, ce me samble,
A celui ne compère nus
Tant soit preus et de cors menus,
Car puis que Dieus ensamble adresce
Biauté, force, sanz et proesce
En cuer de haut home puissant,
Celui vait proesce croissant
Qui grant terre a à mainburnir.
Adone a voloir de furnir
Le mestier d'armes à son droit,
Celui claim-je bacheler à droit.

De lui claim-je bachelier d'armes
Quant il tient l'escu as enarmes
Et il est entre .ij. rens mis,
Ainz que tornois soit aramis
Et il voit d'armes son content
Grant proesce ses cuers entent,
Le semont de tot assembler.
Ne fet pas le cheval embler
Ainz le broche des esperons,
Car cil n'ont de tot les corons[1]
Le tornoiement aproisemier.
Si vait férir le cop premier;
Cil li revient de l'autre part,
Qui dou renc por li se départ;
Là assemblent entre .ij. rens
Sanz aramie de parens
Et li tornoiemenz assamble.
Or sont li dui content ensamble
Venu au chaple des espées,
Si li en donnent grans clipées.

Là puet-on véoir bacheler
Qui fait le feu estainceler.
Tant fiert et chaple à son content
Et tant tire au bien fere et tent
Que le fet fiancier et rendre;
Lors vet des dons d'onneur aprendre
Emmi le grant tornoiement,
Si se maintient si noblement
Et le fet si bien et si bel

[1] Ms. 428 Supp. français. Var. Car il voit de tous les cornons.

Qu'il fait frémir tot le cembel,
Et proesce, qui li alume,
Li fet fère d'un hyaume enclume,
Et de l'espée le martel,
Et il fet de l'escu chastiel.
Si se deffent dedans l'escu
Com c'il éust touz jours vescu
Ou mestier d'armes, car nature,
Qui agrant tote créature
Et fet ouvrer naturalment,
Li fet fère si réaulment
Que tuit frémissent entor lui,
Et héraut crient à celui
Que tot vaint et de plasce torne,
Et li tornois sor li retorne.
Lors recoumence li estors,
Et il est plantez comme tours
Sur le destrier enmi le tas,
Si fiert l'espée à main tas,
Car on l'asaut de toutes pars
Et s'il se deffent comme lieupars
Et à bien faire s'abandonne,
Et grant prouesce, qui li donne
La force et le cuer de deffendre,
Li fait hiaumes et escus fendre,
Chevaliers par terre abatre.
Ne lest le férir ne le batre
Tant qu'il frémissent de touz corps,
Et li bras font la voie au cors
Par tot où il vuet aler,
Et si n'a cure de maaler [1]

[1] *Maaler*, faire des malles, encaisser, amasser.

Le gaaing, car point n'i entent;
Il n'est mie oevre qui l'atent,
Car il li livre angoisse [1] assez.
Si n'est mie ancors lassez,
Ainz fet tant d'armes et endure
Que sa prouesce tant li dure
Qu'il vaint tot le tornoiement
Si bien, si biau, si quitement
Que desur tous le pris enporte.
Si veus dire, resons l'aporte [2],
S'il est preuz et hardiz as chans,
Il doit estre à l'ostel saichans
Et le grant despens endurer,
S'il vuet à proesce durer.

Contre ce qu'il est riches hom
Despendre et donner à foison
Du sien as povres chevaliers
Doit et voidier ses sas maliers
Des viez robes as menestrés.
Car d'armes est li mestres tés :
Bruit as chans et joie à l'ostel
Du riche homme qui a los tel,
Car s'il est à l'ostel eschars,
C'est à prouesce grant eschars,
Et à lui blâmes et maupreus,
Car pour ce son dit tut est preus.
Se d'autre bien ne le renomme,
Jà n'aura le non de preudome,
Car dou cuer vienent les vertus

[1] Ms. 428 Suppl. français. Var. Essoigne.
[2] Ms. 428 Suppl. français. Var. Si vous di ai, raison l'aporte.

Dont li preudome est revestus,
Qu'à li font le haut nom ataindre;
Car on ne puet as euvres taindre
De preudome se tot bien non,
Et pour ce ot preudome non.

Si fais aus bachelers savoir
Que s'il vuelent haut non avoir
De preudome, se Diex me voie,
Je li ancegnerai la voie
Qui toute est de vertus roiaus
Où par li bon preudom loiaus
Doit le haut non de li conquerre,
Mès mult i convient ansois guerre.
Ceste voie est mult solaceuse [1];
N'est pas voie à gens pereceuse,
Ne d'aver, ne de convoiteuz.
Li chemins est si fez et teus
Que n'uns mauvais hom n'i chemine,
Car n'est pas voie de rapine,
De lâcheté ne de langour.
L'en prent son chemin à Vigor
Et de Vigor à Séurté
(Une vertus de grant bonté),
De Séurté à Hardement,
Puis passe-en tot hardiement
Le haut chemin et bonne adresce
De Hardement jusqu'à Prouesce
Et de Proesce à Cortoisie.
Ceste voie est mult envoisie;

[1] Ms. 428 Suppl. français. VAR. Deliteuse

C'est droit chemin à bacheler.
Ceste voie doit bien aler
Li bachelers cortoisement,
Et d'iluec en avant coument
Il doit aler de cuer antier
Vers Largesce le droit sentier,
Et se doit acointier de li,
Car onques ne désabeli
Largesse à gentil bacheler.
Touz jors se fet large apeler,
Et s'à prouesce tient couvent,
Il doit user tot son juvent
Ou mestier d'armes maintenir,
Selonc ce qu'il puet soutenir,
Et quant il voit son poil muer,
Lors li doit li cuers remuer
Et remordre selonc nature.
Lors voit Dieu paier sa droiture
Por ces anfances aquiter,
S'il vuet ou haut nom habiter
Qu'il convient, par fin estovoir,
A chevalier preudome avoir.
Haus est li nons et plus li faiz :
Ainz qu'il soit chevaliers parfaiz
Li convient qu'il ot outre-mer
Por sa proesce confermer,
Car puisqu'il voit son poil changier
Auz tornois puet panre congié
Et dévotement la croiz pendre.
Tant vuel au bacheler aprendre
Que se le siècle a bien servi,
Encor a Dieus miex desservi

Que bien le serve loiaument.
Si le fasce si roiaument
Que Dieus l'en sache roial gré;
Ainsi convient de gret en gret
Le bacheler en pris monter
Que me lasseroie au conter.
Quant il est de la mer venuz,
S'il est deçà por preus tenuz,
Là li doit prouesce doubler,
Car l'en ne doit par droit doubler;
Mès tant face à Dieu anemis
Pour celui qui en crois fu mis
Que poigneiz vainque ou bataille
A férir de l'espée qui taille.
Tant convient le bacheler fère
Avant qu'il soit de tel afaire
Qu'il soit à droit preudom nommés.
A tant est cest contez sommés [1];
Je n'en vuel parler plus parfont :
Tuit sont preudome qui bien font [2].

[1] Ms. 428 Supp. français. Var. Finez.

[2] On trouve dans *Le Pas d'armes de la bergère maintenu au tournoi de Tarascon*, belle publication faite par M. Crapelet, une ballade en trois strophes intitulée *Du Bacheler d'armes*. Les qualités qu'on y recommande d'acquérir sont les mêmes que dans notre Dit.

Explicit li Bacheler.

CI COMMANCE

Le Dit du Roy [1].

Ms. 198 N.-D.

Roys des Francs, haez les desroys;
Regardez com li Roys des roys,
Jhésucrist qui les siens avoie,
Com de loins vous a mis à voie
De lui bien connoistre et amer.
En terre vous a fait clamer
Roy des François la noble gent :
Certes, ci a don bel et gent;
En grant digneté parcréu
Bien vous a de loing pourvéu.
Moult li devez bien obéir :
Encore vous puet-il eschaïr
De li plus grant reaume assez;
C'est paradis qui a passez

[1] Le roi auquel l'auteur de cette pièce adresse des conseils moraux est Philippe de Valois, qui monta sur le trône en 1328, bien qu'il parût en être plus éloigné (*Bien vous a de loing pourvéu,* vers 10) qu'Édouard III, son compétiteur. Celui-ci en effet était fils d'Isabelle, sœur de Charles-le-Bel, tandis que Philippe n'en était que le cousin germain.

Touz les royaumes de cest monde.
Roys, vo vie doit estre monde
Et nete de vilains péchiez,
Et vos cors si bien entechiez
C'ons praigne à vous bonne essemplaire;
Si pourrés miex à tous ceus plaire
De qui vous estez roys clamez.
Bien doit de vous Diex estre amez
Et bien part que il vous a chier
Quant de si loins vous volt huchier
Por les François metre en vo garde.
Gentilz roys, dont or prenez garde
A quelle heure à vous les livra :
Ce fu au jour qu'il délivra
Les siens de la paine d'enfer :
Le cuer aurés plus dur que fer
Se vous à ce jour ne pensez,
Et la glosse n'en dispensez
Si com bon roys qui doit penser
De sa vie à droit dispenser.

Roys, au jour du bon venredi,
Si voir comme je le vous di,
Vous fist Dieus roys de tous les Frans :
Or soiez dont courtois et frans,
Justez, piex et miséricors,
Si com Diex fist, qui tout son cors
Volt as félons Juis livrer
Por les siens d'enfer délivrer.

A cel jour furent délivrez
Qu'il vous fist roy; donques livrez

Vo cuer à oïr et entendre
A quel fin la glosse veut tendre
Du vendredi après complie,
Que consommée et acomplie
Fu de Dieu toute la promesse.
Cilz jours vous doit tenir en presse
Le cuer que il ne se desvoie
A œuvre où mal son temps emploie.

Penssez de vostre règne acroistre :
Vous devez miex les bons connoistre
Assez c'uns nouviaus aprentis.
Roys, soiez donque ententilz
Au pueple Dieu le souverain père :
Gouvernez si que il li père,
Et des tormens les rachetez
Où tant de cors et de chatez
Sont de longue main enbatus,
Car sur paine d'estre batus
Les a Diex en vos garde mis.
Desfendez-les des annemis ;
Vous estez chiés et garde d'iaus.
Roys, cil anemi sont bédiaus,
Et prévos, serjans et baillis
Dont vo pueples est malbaillis.
Tel gent sont du monde escilleur,
Advocat et faus conseilleur ;
Chascuns i grape et arapine.
Et si a gent d'autre couvine
Qui les ont navrez laidement.
Faites par vos gouvernement,
Gentilz Roys, qu'il soient sanez

Et hors du meschief les planez.
Metez-y .i. petit de paine;
Dieu vous en fist don et estraine
De son royaume à ce saint jour,
Por ce qu'il veut que sans séjour
Ses povres gens li délivrés
Du meschief où il sont livrés.
Si com à cel jour délivra
Les bons quant à mort se livra,
Faites qu'il en soient délivrés;
N'i espargniez ne mars ne livres
Et les gardez d'estre essilliez,
Gentilz roys, et si esveilliez
Loyauté, droiture et raison :
Faites-les en vostre maison
Demourer avec charité,
Et si prenez à vérité
Conseil de vos bonnes paroles,
Si que bien soit li sains empoles
Emploiés dont vous estez oins.
Gentilz roys, or vous soit cilz poins
En vo cuer escrips et portrais,
Car vous estez nez et estrais
Touz de roys de .iiij. costez;
S'an doit de vous miex estre ostez
Orgueil, qui ainz bons ne vot estre,
Gentilz roys, et quant de tel estre
Vous a Dieus pour soy esléu
De si loing c'om n'a pas véu
Que se soit euvre naturée,
Aiez vostre court escurée
Des mauvès, si nul en y a;

Car quant Diex à vous otroya
La couronne de ces François,
Bien vous avoit monstré ançois
Qu'il est puissant d'un autre metre
Quant il s'en voudra entremetre,
Se justement ne's gouvernez,
Et à ce garde ne prenez
Que vostre vie à droit lignie
Soit selonc la noble lignie
Dont estrais estez et venus.
Et quant des grans et des menus
Vous a Diex fait en terre chief,
Se vous voulez venir à chief
Du royaume à droit maintenir,
Le conseil vous convient tenir
Qui bons est, biaus et loyaus
Des .iiij. vertus principaus,
Seur toutes de plus grant arroy,
Qu'Aristotes escrit au roy
Alixandre qu'il fust vestus
Et aournez de ces vertus
Qui sur toutes ont grant renon :

La première Sagesce à non,
Qui par le vrai entendement
Gouverne l'omme sagement
Si que droiture en soi maintient.

Li autre, se bien m'en souvient,
Est appelée à droit Justice,
Qui soi-maismes et autre justice
Et fait à chascun justement

Raison juste; or orrez comment.

La tierce est appellée après,
Qui bonne est de loing et de prés
Et tost et tart, et main et tempre;
C'est la vertus qui miex atempre
Fol hardement et couardisse.
Entre ces .ij. raison l'a misse
Por homme garder de dommage;
S'a non Force de grant courage.
Moult est ceste vertus puissans
Et bonne, car elle est croissans
A haute honneur de plus en plus :
A point œuvre, et nient à seurplus;
Bien scet contre vice estriver
Et faire enprandre et achever
Sans paour tout séurement
Quan c'om puet par vrai hardement
Et à juste cause entreprendre,
Et fait fol hardement reprendre
Et à mesure ramener.
Bon fait à tel point assener
A haute honneur et à bien faire.
Ceste vertus doit très bien plaire
A tous les princes de haut pris
Que il soient duit et apris
De couardisse desdaingnier.
Elle sait les poins enseignier,
C'on ne doit douter nulle enprisse
Qui par raison doit estre enprisse :
Ceste vertus doit à tous plaire.

Et la quarte est de tel afaire,
De tel nature et de tel fait
Que riens encontre Dieu ne fait.
C'est Atemprance la senée,
Qui n'est pas en lieu assenée
Qui entechiez soit de lait visce.
Ceulz fait amer le Dieu service
Qui l'ainment de cuer et honneurent
Et o lui main et soir demeurent;
Et certes à bonne heure vit
Son régne qui demeure et vit
En atemprance qui mesure
Toute riens à juste mesure,
Et fait nature en homme vivre.

Roys, ces .iiij. vertus vous livre
Pour gouverner vous et les vostres.
Si com Dieu fist de .iiij. apostres
Iiij. benois évangélistres,
Souverains tesmoins et menistres
De nostre foy à maintenir,
Fais ces .iiij. vertus tenir
Sur toutes à plus souverainnes
Et les meilleurs et plus hautaignes
Por bien gouverner en tout tans:
Bonnes vous sont et proufitans
Et ont à tous autres esté.
Or vous en ay amonnesté
Pour ce que miex vous en soveingne
Et que tous jours à l'ueil vous veingne
Que vous tant ne quant n'estrivez
A atemprance, mais vivés

Par son conseil et par son los :
Seur toute rien je le vous los,
Et me batez s'il vous em poise,
Car elle tout compasse et poisse
Quanqu'il faut par nature au cors.
Se vous estez de ces acors
Et vous vueilliés son conseil croire,
Le mangier à point et le boire
Vous aprendra bien à usser,
Et touz outrages refusser
Vous fera de charniex délis.
Atemprance est la fleur de liz
Et rose de toute vertus;
Gentilz rois, soiez-ent vestus
Et de lui si apris et duis,
Que de tous vos autres déduis
Prenez par atemprance à point,
Ne ne metez vostre cuer point
Outre raison après ces chaces
N'à ces rivières, car les traces
Perent à ceus trop malement
Qui en pranent l'esbatement
Sans atemprance, outre mesure;
Et mains li cors du prince en dure
Quant il en use du seurfait.
Et vous savez qu'il ne sont fait
Au monde pour autre achoison
Que pour la récréacion
Du cors quant il en est mestiers :
Por el n'est fait cilz biax mestiers
C'om en praigne par atemprance
Et à point, et j'ai espérance

Qui ainsi user en voudroit
Lui et autrui miex en pourroit
Gouverner bien et à point.
Gentilz rois, dont prenez l'à point;
En atemprance vous tenez,
Justice et force maintenez,
Et courage et sagesce à droit.
Il vous est mestier orendroit
D'estre bons trop plus c'onques mais;
Vostre royaume est .j. droit mais
Et avril sus touz ceulz du monde [1]
Et cilz où plus d'onneur habonde
Et que Diex miex ainme et honneure;
Et certes, s'en vous ne demeure,
Sur tous roys miex vous ainmera
Ne nulz fors lui ne clamera
Seur vous poesté ne hausage.
Gentilz Roys, dont faites que sage:
Metez paine d'estre aournez
De ces vertus et vous tenez
Nuit et jour si à Dieu servir,

[1] Ce vers et le précédent offrent dans le sens de ce terme *mais*, mai, arbre élevé, qui domine, espèce de mât, et *le mois de mai*, un de ces jeux de mots si fréquents dans les trouvères. C'est ainsi que Rutebeuf, voulant peindre sa pauvreté, son peu de bien (voyez mon édition, tome I, page 3) :

Il me souvient plus de saint *Pou* (Paul-peu)
Qu'il ne fait de nul autre apostre.

Plus loin, même volume, page 8, il dit aussi, pour indiquer qu'il tremble faute de bois :

N'ai pas busche de chêne ensemble
Et je sui à *fou* et à *tramble*,

ce qui constitue une bizarre opposition entre *fou*, fol, insensé, *fou*, hêtre, en latin *fagus*, puis *tremble*, tremblant, et *tramble*, espèce de bois.

Que le don puissiez déservir
En cest royaume térien
D'estre roys ou célestien
Avec ces sains en paradis.
Gentilz Roys, pour vous est diz
Et rimés cilz enseignemens :
Dieus doint que voz commancemens
Vous atraie à la bonne fin :
Ditez-ent *amen* de cuer fin.

Explicit le dit du Roy.

CY COMMENCE

Le Dit du Chevalier qui devint hermite.

Ms. 198 N.-D.

Tu qui as en péchié vescu tout ton aage,
Souviengne-toi de Dieu, qui te fist à s'ymage,
Et li cries merci de cuer et de corage
Ainçois que li mauvais te trébuche en servage.

Tu as par mainte fois oy dire et conter
Que li fruis est mauvais qui ne puet meurer,
Et si fait la personne malement à blasmer
Qui des maulz qu'il a fais ne se veult amender.

Li maistre philosophe qui jadis ont esté
Qui estoient grans clers de la divinité,
Dient qui en péchié auroit .iij. jors esté
Si leurs pardonroit Diex de bone volenté

[1] Le mot *divinité* signifie ici, je crois, *théologie*. C'est dans ce sens que Rutebeuf dit (voyez, tome I, page 179) :

Divinitez qui est science esperitable, etc.

On sait, en outre, que les docteurs en théologie s'appelaient *maitres en divinité*.

Voire qui lesseroit tous temps la male vie
Et jamais de péchiez ne li préist envie
Et par confesse éust sa maison nétoïe
Et faire la penance c'on li auroit chargie.

Nous trouvons que jadis estoit .i. chevaliers :
D'avoir et de lignage estoit si fors et fiers,
Lerres devint moult fors, robeur et meurtrier
Et les larrons avoit à robes et destrier.

. . . . furent à lui et son commant faisoient
Por rober, por tolir par le païs aloient :
Moustiers et abbeyes, frans et vilains roboient,
Pélerins et marchans par les chemins tuoient.

Onques cils chevaliers ne refraint son corage
De faire à toutes gens destorbier et domage;
Une moult gentilz dame ot pris par mariage:
Dieu servoit et sa mère, tel estoit son usage;

A toutes bones gens moult d'aumosnes faisoit.
De triste cuer marri trestous les jors ploroit
Por la mauvaise vie que ses sires menoit,
Nuit et jor, tart et tempre, moult souvent le blasmoit:

« Sire, ce dist la dame, car lessiez ceste vie
Ou de moi ou de vous sera la départie. »
Quant li sires l'entent envers lui s'umilie,
Car il l'avoit tous jors honorée et servie;

Il n'estoit riens au monde que ses cuers amast tant
Comme il faisoit sa fame; lors respont doucement:

« Certes, ma douce dame, je ferai vo commant :
Por vous me veil retraire de cest jor en avant. »

— « Sire, ce dist la dame, de Dieu .c. mil mercis,
Vous savez que de vous ay .ij. enfans petis
De moult bele façon et samblent bien gentis;
Por eulz doit vostre cuer estre bien convertis. »

Tant sarmonna la dame et requist son seignour
Que il li respondi : « Dame, por vostre honnour
Et pour moi amender vers Dieu mon créatour
Veil aler à confesse regéhir mon errour. »

Tantost li chevaliers à confesse ala;
Au prestre miex qu'il pot ses péchiez recorda.
Li prestres respondi qu'il ne l'assouldra jà,
Mais à .i. saint hermite tantost si l'envoia.

« Je n'ai do vous absoldre maintenant nul pooir;
Alez à cel hermite, si ferez grant savoir. »
Lors se met cil en voie, ne vault plus remanoir;
Tant erra qu'il trouva l'ermite en son manoir.

Quant li hermites vit venir le chevalier,
Il cuida que ce fust por li le chief trenchier;
De la paour qu'il ot prist Jhésu-Crist prier
Qu'à cest besoing li veille conforter et aidier.

Le chevalier parla trestout premièrement :
L'ermite salua bien et cortoisement.
Li sains hons respondi moult débonnairement :
« Sire, Diex par sa grâce vous doinst amendement. »

— « Voirement, dit li sires, me veil-je amender;
Je ne sui cy venus que pour moi conforter. »
Quand l'ermite l'entend, Dieu prist à réclamer
Qu'il li doinst sens et grâce du pécheur conforter.

Lors va li chevaliers regéhir ses péchiez,
Tous ceulz dont il cuidoit estre plus entechiez.
L'ermite se saigna, qui estoit embrunchiez,
Du signe de la crois où Diex fu closfichiez.

Quant le chevalier ot en bone repentance
Regéhi ses péchiez qu'il ot fais dès s'enfance,
Li hermites li dist : « Volez-vous pénitance? »
. . . .

. . . .
Respont le chevalier : « Ne porroie endurer. »
— « Dont vestez une haire por vostre char mater
Et si ceigniez la corde. » Cil dist : « Lessiez-m'ester;

« Car de si faite chose qui me soit si grevaine
Ne me meslerai jà ne ne metrai en paine. »
Quant l'ermite l'entent, doucement Dieu réclaimme
Qu'il confort le pécheur et à droit port ramainne. »

Li hermites li dist : « Porriez-vous veillier
Jusqu'à demain (matin) et tous jors Dieu prier
Devant l'ymage Dieu qui est en ce moustier? »
Le chevalier respont : « Oïl, au mien cuidier. »

— « Or alez, dist l'ermite, et je vous assaudrai,
Mais que vous n'en issiez tant qu'à vous revenrai. »

Le chevalier respont : « Volentiers le ferai. »
Lors entre en la chappelle erramment sans délay.

Adont va li hermites tous les huis veroullier ;
Li péchierres tantost se va agenoillier,
Devant le crucefis Dieu commence à prier.
Aprez le premier somme vint à lui l'aversier [1].

En guise de l'ermite li dist : « Alez-vous-ent ;
Tout vos péchiez vous sont pardonné bonement. »
— « Non ferai dusqu'au jour, dist cil, certainement ;
Car je veil bien tenir ce que j'ai en couvent. »

Onques li ennemis ne se sot tant pener
C'onques le chevalier péust faire lever.
Li ennemis s'en part, n'i pot plus demeurer :
Atant ez-vous .i. autre qui le revint tempter.

Le chevalier avoit norri .i. sien garçon :
Li ennemis se mist en autele façon ;
Au chevalier s'en vint qui fu en oroison ;
Li ennemis l'apele à moult bele raison.

« Sire, venez-vous-ent tantost sans demorée ;
Vostre bele meson est arsse et embrâsée,
Car ma dame vous mande, qu'ele est désespérée. »
— « Non ferai, dist li sires, ne soit la nuit passée. »

Ainsi li ennemis le chevalier tempta
Por ce que de l'église hors geter le cuida.

[1] *L'aversier* (*adversarius*), l'ennemi, le diable.

Quant li ennemis vit qu'il ne l'engignera,
A ces compaignons vint, la chose leur conta.

Li autres respondi : « Entre nous .iij. yrons;
Pensez me sui comment nous le déceverons :
Vous .ij. serez en guise de ses .ij. enfançons
Et je serai sa fame; par tel point l'averons.

« Je yrai devant lui, par les mains vous tendrai;
S'il ne se veult lever, je m'en despérerai.
A .i. coutel tous .ij. je vous despécerai. »
Li autres respondi : « Alons tost sans délay. »

En guise de la dame se mist li ennemis;
Li autre sont en forme des .ij. enfans petis.
Devant le chevalier vont criant à hault cris :
« Hélas! or sommes-nous mendians et chétis! »

Cil qui ot la samblance de la fame au seigneur
S'en vint droit devant lui demenant grand doleur :
« Frans hons, dous, débonaires, jamais n'aurons honneur.
Je ay au cuer grant duel, onques je n'o greignor;

« Car li feus nous a ars trestout nostre manoir,
Chevaus, brebis et vaches et trestout nostre avoir.
Sire, venez-vous-en, que je vous di pour voir,
J'occirai vos enfans tantost sans remanoir.

« Sire, vous disiez que vous m'amiez tant
Que vos n'amiez (rien) tant en ce siècle vivant.
Sire, venez-vous-ent avec nous maintenant. »
— « Non ferai, dist li sires, jusques à l'adjournant. »

Quant li ennemis vit que il ne l'enmenra,
Les .ij. enfans tantost d'un grant coutel frapa.
Devant le chevalier tous .ij. les despeça;
Onques au chevalier li cuers ne l'en mua;

Car il avoit en Dieu son cuer et s'espérance.
Jusqu'au jor à genoulz fist moult bien sa penance,
Et li mauvais s'en vint, n'i firent demourance:
De ce qu'il l'ont perdu firent duel et pesance.

Chascun des ennemis grant tempeste mena
Si haut que jusqu'en bisme tous li lieus en crolla :
Ce samble à celui qui l'orage véu a.
Quant li jors fu venus l'ermite se leva.

Au chevalier s'en vint qui en Dieu ot sa cure
Et li sires li conte trestoute l'aventure
De ceulz qu'il ot véus et toute leur figure :
« Volez-vous, dist l'ermite, oïr vérité pure?

« Ce sont li ennemi qui à vous sont venu;
De ce que il vous perdent sont forment irascu.
Or pensez du bien faire, car du dous roy Jhésu
Estes d'ore en avant quites et absolu. »

Le chevalier l'entent, s'a grant joie menée
Et dit qu'aveques lui fera sa demorée.
Adont devint hermites, s'a la haire endossée;
Par les oevres qu'il fist a bien s'âme aquitée.

A ses enfans lessa trestout son héritage;
Sa fame pour s'amour fu de si bon corage

Qu'ele les vint servir dedens le hault boscage:
Sainte vie menèrent dedens cel hermitage.

Or prions à celui qui sa mort pardonna
Quant Judas le feri et Longis le navra
Et la virge Marie qui .ix. mois le porta,
Que nous aions la joie qui jamais ne faudra.
Amen.

Explicit le dit du Chevalier hermite.

De Triacle et de Venin.

Ms. 7218.

Mult a entre triacle et venin grant discorde;
Tuit cil qui sont el monde n'en feroient l'acorde.
Qui an .ii. les auroit liez à une corde
N'i porroit-il avoir pais ne miséricorde.

Ne savez qu'est triacle auquant, si com je cuit:
C'est une bestelete où mult a de déduit;
Mès tant het le venin que tout adès le fuit:
Jà ne l'abitera ne par jor ne par nuit.

Li triacles si est une beste coranz:
Douce est et débonere et mult soef flerans;
Mès tant het le venin, por ce qu'il est puanz,
Jà ne l'aprochera, toz jors li est nuisanz.

Savez que li triacles à droit nous sénefie
Amor et léauté et sens et cortoisie,
Pais et miséricorde, honor et bone vie,
Simplèce et bone foi et vraie compagnie.

Li venins sénefie orgueil et fausseté,
Envie et covoitise, félonie et fierté,

Usure, gloutonie, luxure et mauvesté,
Trahison, tricherie, toute desléauté.

Comment porroient estre icil dui compaignon
Que l'un n'a el que bien, l'autre n'a se mal non?
Li uns veut léauté, li autres trahison :
S'il èrent bon ami, c'estroit contre reson.

Por le mont ai or tret cest ditelet avant :
Li venins de péchié nos va trop décevant.
Las! je le di por moi, quar d'autrui ne me vant,
Ne sai s'onques fis bien en trestout mon vivant.

Li venins de péchié a le monde sorpris;
Lessiez est li triacles, ne cuit que mès soit pris.
Honor et cortoisie qui soloit estre en pris
Est estainte et li maus alumez et espris.

Je voi trestout le siècle et felon et entort;
Nous lessons la droiture, si nous tenons au tort;
Nos lessons bone vie, si prenons male mort;
Nos lessons le droit chant, si prenons le descort.

Li venins de péchié samble au siècle trop dous;
Li mondes l'aime tant qu'il en ert fins jalous:
Se l'un fet .i. péchié, l'autre en veut fère dous;
Se l'un veut estre chiens, l'autre veut estre lous.

Nos fesons trop que fols qui nos envenimons:
Les déliz de péchié certes trop les amons;
Jà devendra chascun porreture et limons :
Par venin de péchié est enherbez li mons.

Ausi comme est uns hom c'on veut envenimer,
Ou dame ou damoisele que l'en ne puet amer,
On li fet le venin mengier, boivre et humer;
Primes li samble douz, plus le set trop amer.

Li venins est soef en son primerain point:
Il deçoit tout le siècle et le tret à son point;
Mès nos le troverons en la fin si repoint
Que jà n'i troverons d'amistié .i. seul point.

Je voi par tout le monde le venin espandu:
Nos avons le triacle desmané et perdu.
Encontre .x. preudommes qui d'onor sont vestu,
En i vont .xx. ou .xxx. qui en sont trestuit nu.

Par venin de péchié est li mons decéus;
Li maus est bien montez, li biens est dechéus;
Ainçois c'uns léaus povres fust de nos paréus
Seroit .i. desléaus riches bien revestus.

Cest afère puet l'en légièrement prover,
Car on soloit jadis les preudommes trover;
Mès or font si partout et l'eschars et l'aver
Qu'il font clorre leur huis quand il doivent laver.

A lor pances emplir, ce est toz lor aviaus;
Quant li ventres est plains, dont est granz li reviaus.
Nus ne s'i puet embatre se il n'a non traviaus:
Aus granz félonsenfruns viengne granz euls noviaus.

Vilainemant menjue qui en tel leu s'embat,
Quar il trueve à l'entrée mainte foiz tel rebat

Que si très cruelment arrière le rabat
Que s'il bien ne se tient que tout envers l'abat.

Tot ce fet avarisce la serve pautonière,
Qui veut trestout le monde trère à s'orde manière;
Li clergiez, où honor déust estre plenière,
Portent mès d'avarisce l'escu et la banière.

Par fois je me merveil de cels qui rentes ont
Qui faillir ne lui puéent, tant comme il viveront,
Qui le trésor amassent et poi de bien en font :
Li venins d'avarisce les ocist et confont.

S'uns clers a sa provende, ce ne li soufist mie;
Une autre en veut avoir, ce est grant derverie.
Encore fust-il miex que cil qui n'en a mie
L'éust et déservist por soustenir sa vie.

Un prestre a tel paroisse don dui se gariroient,
Voire troi au besoing, s'il à droit la portoient,
Et cls selonc l'escrit lor oevres maintenoient,
Mès por cest siècle faus l'Escripture forvoient.

Il ne méserrent mie par els tant seulement,
Ainz prent trestoz li siècles garde à els plainement,
Quar s'il selonc lor ordre vesquissent saintement
L'en créust assez miex tout lor commandement.

Il dient mult de bien, mès il le font envis;
Mult de lor oevres sont contrères à lor dis:
Il sont notre pasteur, nos sommes les brebis;
Mès par lor fole garde est li siècles trahis.

S'uns hom loue .i. pasteur por ses brebis garder,
Il li doit sauvement mener et ramener,
Et s'il lesse ses bestes por aler riveler
Je di, s'il en pert une, qu'il l'estuet restorer.

Ainsi est-il des prestres, par sains Denis de France,
Puis que Diex le retient et truève sa sustance
Por ses âmes garder, se il les désavance,
Se Diex pert par sa garde, il en prendra venjance.

Li prestre et li clerc doivent estre no mireor.
Par dit et par parole se font-il li meillor;
Mès il en sont par oevre si très vil gardeor
Que plus i garderez, mains i aura luor.

Li prestre dient bien : « Por Dieu, seigneur, donez; »
Mès il dient petit aus pauvres genz : « Tenez ; »
Ainz ont les doiz au prendre ouvers et desnoez
Et en rendre les ont crampis et engluez.

Por Dieu, clerc et provoire, esgardez qui vous estes;
Gardez por bones oevres nostre Seignor ses bestes,
Si qu'avoec lui faciez en paradis voz festes
Que li vrais Diex vous mete corone sor voz testes.

Or ai dit sor les clers et sor celz des moustiers:
Or me covient .i. poi parler des chevaliers;
Il n'a guères à dire entr'els et useriers
Qu'il faussent les droitures por les mauvès loiers.

Li chevalier sont mort se Diex ne les regarde;
Ils réambent et tuent cels que il ont en garde:

Por .i. poi de deniers que malcoit feus arde!
Font devenir droiture trahitresse et renarde.

Vez les rois et les princes, les contes et les dus,
Venins de covoitise les a si toz ferus;
L'un désérite l'autre selonc ce qu'il puet plus :
Le fort chace le foible et met quanqu'il puet jus.

Li povre sont honi por lor chetiveté,
Quar il n'aorent mie Dieu de lor povreté;
Ainz tencent et estrivent (si n'en sèvent Dieu gré)
Dieu, preudons et le siècle par grant maleurté.

Li venins a toz pris et cortois et vilains,
Evesques et chanoines, doiens et chapelains,
Et rois et dus et contes, prestres et chastelains
Et convers et converses et moines et nonnains.

Li venins de péchié est partout trop amez;
Toz li siècles en est sorpris et abosmez :
Je ne cuit pas c. hommes en .i. règne trovez
Qui n'aient aucun pou les cuers envenimez.

Ou il sont orguillex, covoitex ou félon,
Ou il sont enviex, userier ou glouton ,
Ou tuit plain de luxure ou plain de traïson,
Ou tuit plain d'avarisce, mesdisant ou larron.

Li venins de péchié nos fet ces maus aprendre;
Le bien lessons aler, nos n'i volons entendre;
Mès se nos nos lessons du venin trop sorprendre,
Li venins nos fera en la mort d'enfer prendre.

Certes, mult est mauvès tels ostex à reçoivre,
Qui tout le monde veut et honir et deçoivre;
Or vous vueil du triacle les bontez ramentoivre
Qui au hanap d'onor nos veut doner à boivre.

Li triacles norrist le venin longuement,
Mès de ce qu'il s'espurge de l'envenimement,
Il le het et eschive si angoisseusement
Que jà puis n'i aura, s'il puet, habitement.

Ausi est-il de l'âme qui soustient nostre vie:
Tant com nos maintenons covoitise et envie,
Usure et glotonie, luxure et tricherie,
Tant est l'âme en prison et en fiens enfouie;

Mès se nos guerpissons trestoute oevre vilaine
De vrai cuer repentant et par confesse plaine,
Puis féissons bone œvre et pénitance saine,
Nos conduirons noz âmes avoec la Magdelène.

Vez li venins est douz quant on premier le prent,
Puis samble trop amer quant auques se repent;
Et li triacles est sur au commencement,
Puis n'a-il en cest mont si savorex piument.

Savez qu'est du triacle : quant on le veut chacier,
La voie est aspre et dure et griez au commencier;
Quant il voit c'on le suit léaument sanz trichier,
Si fet aus gens lor cuers et la voie adoucier.

Quant il voit c'on le suit et c'om bien fère l'ose,
Sanz barat et sans guile et sans mauvèse glose,

Lors est si débonères et si très douce chose
Qu'ausi se lesse prendre com li rosiers sa rose.

Li rosiers est poignans, la rose est déliteuse;
Voie de pénitance est .i. petit greveuse;
Mès mult fet bon passer en la voie annieuse
Par qoi l'en puet avoir la joie glorieuse.

Savez qu'est li triacles, qui les biens nos enseigne;
C'est li sires des ciex dont nos portons l'enseigne,
Qui het de toz péchiez la penssée et l'ouvraingne:
Privance de péchié nos fet de Dieu estraingne.

Diex est li vrais triacles où ainz n'ot amertume,
Ainz est plains de douçor et plains de souatume.
Cis siècles est toz faus, toz vuis, toz plains d'escume:
Folz est qui por cest siècle en la mort d'enfer tume.

Or i a une gent qui tout vuelent avoir
Et siècle et paradis tout par fin estovoir;
Mès en si fètes genz a mult poi de savoir
Qu'il cuident Jhésu-Crist par guile décevoir.

Diex ne veut pas guingner par engin, desoz chape,
Ainz nos veut plainement trestouz metre en sa trape;
Mès orgueil et péchié l'en retout et tant hape,
Près se va que li siècles trestoz ne li eschape.

Mult a de gent el mont qui dient vraiement
Qu'il puéent bien avoir le siècle plainement
Et s'auront paradis, ce dient, ensement;
Mes qui por voir le dit, je respont qu'il se ment.

Cil qui à ce se tient, il a fole espérance :
Diex ot por nos en terre povreté et viltance :
Ou nos lerons por lui l'orgueil et la bobance
Ou jà n'aurons de lui conseil ne sostenance.

Se nos volons avoir el siècle noz délis,
Chambres encortinées et les savorex lis,
Et se nos avons Dieu por fère noz délis,
Dont fu fols sainz Leurens qui pour Dieu fu rostis[1].

Se par noz granz avoirs et par noz robes beles
Et por fère du siècle trestoutes noz querelcs
Volommes devant Dieu mener noz querieles,
Dont tieng-je por chétis cels qui sont à Vauceles[2].

[1] Cette pensée, ou du moins des raisonnements analogues, se retrouvent fréquemment dans les poëtes du moyen âge. Rutebeuf a exprimé identiquement la même idée dans ces vers sur les Béguines (tome I, pages 160 et 161) :

Si ne lor puet-on pas desfandre
Qu'eles n'aient de la char tandre.
. . . .
Se Diex lor vouloit por ce randre
La joie qui est sans fin prandre,
Sains Lorans l'acheta trop chière.

[2] *Vauceles*, dont il est question ici, n'est certainement pas l'abbaye de ce nom (ordre de saint Benoît), située dans le diocèse d'Apt en Provence, mais bien celle de l'ordre de Cîteaux, située dans le Cambrésis, et qui contint, dit-on, jusqu'à sept cents religieux. J'ai publié, pages 26 et suivantes de mon choix de poésies inédites des 13e et 14e siècles intitulé *Jongleurs et Trouvères*, une petite pièce qui porte le titre de l'*Évangile des Fames*, et à la fin de laquelle nous apprenons en ces termes, de l'auteur lui-même, qu'il était moine de Vaucelles :

Ces vers, Jehan Durpain, uns moines de Vauceles,
A fet mult soutilment; les rimes en sont beles.

Il lessièrent le siècle por Jhésu-Crist avoir
Et nos volons le siècle et Dieu por estovoir.
Encor en a en l'ordre tels .C., si c'om j'espoir,
Qui éussent au siècle assez dras et avoir.

Se par noz délis fère paradis conquerrons,
Dont ont-il por folie pris les blans chaperons;
Se par guile et par boule en paradis montons,
Dont ne sai-je por qoi il sont à oroisons.

Ausi com li triacles ne mué ne changié
Eschive le venin qui bien l'a eslongié,
Eslonge li vrais Diex félonie et péchié :
Qui tout se tient au siècle, il a tost Dieu lessié.

C'est voirs qu'il n'a en Dieu fors reson et droiture,
Et sa mesons est saine et clère et nete et pure,
Et nos sommes tuit plain de venin et d'ordure :
Fols est qui cuide metre avoec Dieu tel mouture.

Ou Dieu ou le déable nos covient-il guerpir :
Certes lequel que soit ne poons-nos servir.
Diex veut tous tens voir dire, déables veut mentir;
Diex veut les genz sauver, Sathans les veut honnir.

Se vous demant à toz, je que ci sui toz seus,
S'il est nus hom en terre qui péust estre tels
Qui si péust servir les anemis mortels
Qu'il fut bien de chascun et fust dans ses chateus?

Ce ne porroit pas estre, n'avenir ne porroit,
Et s'il servoit miex l'un, li autres le harroit.

Il n'est nus c'uns seus hom, ce set l'en bien et voit,
Ne il ne puet pas estre avoec lequel que soit.

Jà voir lequel que soit de fin cuer n'amera;
Se il se tient à Dieu, déable le harra,
Et s'il sert Dieu de cuer et Diex le servira,
Et s'il sert le déable en enfer l'ocirra.

Ausi est de ce siècle, par vérité le di,
Quar en Dieu et en lui sont mortel anemi;
Qui tot se tient au siècle, il a tost Dieu guerpi
Et qui à Dieu se tient, il dit au siècle fi.

Or i prenez bien garde, se je vous di reson :
S'uns hom lesse por Dieu engin et traïson
Et il va à confesse et est en oroison,
Lors le héent tuit cil qui aiment mesprison.

S'uns hom fet el siècle toutes ses volentez
Et il lesse por Dieu trestoutes mauvestez,
Tantost est des mauvès escharnis et gabez,
Ou il est ypocrites ou bergiers apelez.

S'uns hom veut fère bien, li siècles ne li lest,
Ainz le gabent et huent et chascuns li dit let,
Si qu'il avient sovent, ce sachiez entreset,
Que par mauvèses gueules empire aucuns son plet.

Se cil qui le siècle aiment voient .i. léchéor
Venir entr'els, il font grant joie et grant baudor,
Et s'uns hom i venoit qui Dieu sert nuit et jor
Miex voudroient qu'il fust enclos en une tor.

Dont di-je encontre els que Diex est contredis,
Qu'il li tolt et recope quanqu'il puet ses amis,
Et puisqu'il tient les genz dame Dieu por chétis
Dont di-je que il est dame Dieu anemis.

Seignor, véritez est, ne l' tenez mie à fable :
Se nos servons bien Dieu nos lerons le déable,
Et se nos volons fère d'infer no connestable,
Nos lerons paradis et joie pardurable.

A cest point vous tenez, et si n'en doutez rien,
Qu'entre Dieu et enfer n'aura jà nul moien :
Ou Diex aura trestout entier son crestien
Ou enfer l'aura tout entier en son lien.

Or nos doinst li vrais Diex si noz voies temprer
Et l'amor Jhésu-Crist si en noz cuers entrer
Que le venin puisson si de noz cuers oster
Qu'anemis ne nos puist en sa meson mener.

Amen.

Le Dit des Planètes.

Ms. 198 N.-D.

Pour ce que je voi grant partie
Du monde qui met s'estudie
A li un l'autre décevoir,
Veil dire .i. dit qui tout est voir;
N'en puis mais se j'en sui haïs,
Mès je tiens ceux por fox naïs
Qui tant se fient estre fors
Et en la force de leur cors
Que il ne leur chaille de l'âme.
Diex! il n'est si belle dame
Ne si fort homme tant soit fier
Que mort ne face trébuchier.
Parsonne qui a à mourir
Ne se devroit jà orgueillir.
De l'estat du monde veul dire
Par amours; n'en aiez pas ire,
Car partout a trop à reprendre;
Aucuns aiment mieus à entendre
Une folour quant on la dit
Que chose dont vient profit;
Mais por ce ne lairai-je mie

Que pure vérité ne die :
Diex gart qui l'orra sanz noisier.
Saint Pol si le veult tesmoingnier,
Car celui doit bien jéuner
Qui à point ne veult labourer;
C'est .i. certain enseignement.
Or entendez bien sainement :
Il sont .ij. paire de labours,
Li uns d'aquerre bonnes mours,
L'autre est ouvrer de ses mains :
Ces .ij. ovrages sont certains.
Parsonne qui set son mestier
Dont elle puet pain gaaignier,
Doit loer Dieu parfaitement
Et conforter la povre gent
De ses biens que Diex li envoie.
Diverse gent vont par la voie :
L'un demande pour Dieu sa vie
Et l'autre la boe nestie,
Le tiers si fait vaissiaus d'argent.
Li un achate et l'autre vent,
Les autres servent d'autre guise
Qui ne se muevent de l'églyse.
Les marchéans, les laboureurs,
Les soustiennent de leur labeurs;
Noble chose est que de donner
Et chétive de demander :
Celui qui donne se franchist
Et celui qui prent s'aservist,
Mais chascun ne puet pas avoir
Grasce d'amasser grant avoir;
Ceuz qui sont riches sages sont

Quant à la povre gent bien font;
Mais par le monde queurt .i. vice
Qui ert apelez avarice
Qui pluseurs gens en enfer maine.
Il a .vij. jourz en la semaine
De quoi veil .i. petit parler:
Tous les oez souvent nommer.
Les noms qu'il ont leur sont venus
Des .vij. planètes de lassus,
Aussiques a-il .vij. estas
De gens au monde sà jus bas
Que comparer veul par mon cours
Aus .vij. planètes et aus jors.
Le dimence est jour de repos;
Por ce tant bien comparer l'os
Au soleil, c'est le nom de Dieu;
Aller doivent de douz cuer pieu
Au moustier chascun et chascune.
Le lundi est dit de la lune;
De Mars pren selonc le mardi,
De Mercure le merquedi;
Le jeudi de Jupiter si est jus
Et le vendredi de Vénus :
De Saturne le samedi.
Or entendez je vous em pri.

Le dimenche ert .i. digne jor.
Si com le soleil rent luour
Plus qu'autres planètes ne font,
Aussi ceuz qui bonne foi ont
Vont dévotement au mostier
Au dimence, de cuer entier.

La messe oïr et le sarmon.
Voir, ce n'est mie sanz raison
Se nostre Seignor se courouce
Quant les gloutons plains de repouce
Vont en la taverne où il boivent,
Quant oïr le servise doivent,
Et font traire du plus fort vin.
La bonne viande bien matin
Vont acheter, il le convient,
Et se par aventure avient
Que li uns d'eulz vait au moustier,
L'autre le vendra sachier
Par la corne du chaperon,
Et li dit : « Vien-t'en, si bevron;
Ne te chaut d'ester plus ci :
Il m'anuie, je le t'afi. »
Vrais Diex! il ne leur desplet mie
D'estre du main jusqu'à complie
En la maison du tavernier;
Ne font fors crier et noisier.
Là sont à aise sus le coute;
Souvent faut que l'oste les boute
Hors de l'ostel, tant y sont tart.
Le vin que le foie leur art!
Et quant ce vient à lendemain
La teste leur deust et la main
Leur tramble; lors vont par effors
Au poil du chien qui les amors.
Là recommencent le trumel,
Et quant reviennent à l'ostel
Il batent femme et enfans,
Ainssi gastent les meschéans

En .i. jour, par leur lécherie,
De quoi leur femme et leur mesnie
Vesquissent bien une semaine.
Voire ont fait plus d'evre vilainne
Au dimanche qu'autre jour;
Mais certes c'est trop grant folour.
Du premier vous lairai ester;
Du secont estat veut parler.

Car par le lundi entendon,
De la lune prent son non.
La lune est frosee, fresche et tendre:
Por cela nous poons entendre
L'estat de gent religieuse
Qui doit estre douce et piteuse.
Aussi comme la lune rent
Yaue quant est plaine souvent,
Doivent gent d'ordre grant plenté
Euvre faire d'humilité;
Mais le déable les tarie
De bouter en ypocrisie,
En vaine gloire bien souvent.
Ceulz qui por le los de la gent
Font en cest monde pénitance,
L'évangile dit sanz doutance
Qu'il ont jà éu le louier.
Nus ne se doit por bons jugier :
Jhésu-Crist dist que cil sera
Essauciez qui s'abaissera.
Cil est sages qui poi se prise :
Du tiers estat dirai la guise.

Mardi vient de Mars par droiture;
Mars sénefie l'escripture,
Diex de bataille, pour tant di
Que puis comparer au mardi
L'estat de chascun chevalier
Qui pour le filz Dieu essauchier
Se doivent combatre à esfors;
Le droit doivent sevrer des tors,
Et jugier loiaument touz jours;
Mais maintenant en plusieurs cors
Ne veult-on povres genz oïr.
Aus avocas convient blanchir
La main d'argent, non pas de chiaus.
Les chevaliers si sont trop chaus
D'aler tournoier et jouster;
Mais miex leur vousist conquester
Le saint sépulcre où Dieu fu mis.
Les Sarrazins ont jà occis
En Garnade moult de no gent:
Nous voions tuit communaument
Que l'un crestien l'autre ocist:
Le grant menjue le petit.
Les laboureurs sont trop folez:
Fain et avainne, vin et blez,
Prent-on seur eulz soir et matin;
Voir ce n'est mie larrecin,
Mes c'est toute que poi mains vaut.

Du merquedi parler me faut
Qui seur la planète Mercure
Prent son non, ce dit l'escriture;
Por ce, selonc m'entencion,

Des marchéans vous parlerons.
On doit en tous les lieus amer
Les marchéans et hounourer
Qui veulent ouvrer loiaument;
Mais on m'a dit n'a pas granment
Que qui loiauté veut tenir
Qu'à grant paine se puet chevir :
Il faut mentir et parjurer,
Et le plus biau dehors monstrer
Qui veult avoir sa chevisance.
Bonne gent, c'est grant mescheance,
Quant on met Dieu en non-chaloir
Por amasser trop grant avoir.
L'en soloit croire .i. marchant
Par son dit; mais dorenavant
On voit tant de fauses mesures,
De termoiemens et d'usures,
C'on ne se set en qui fier.
Si je vouloie deslier
Ma langue en disant vérité,
Voir, on ne m'en sauroit jà gré.
Des marchéans à tant me tais :
Diex ament trestous les mauvais!

Du cinquième estat vous diron ;
Car par le jeudi entendon,
Ce sont les laboureurs de terre
Qui pensent tout d'aquerre
Les biens dont sommes soutenus ;
Mais les uns en sont décéuz
Par une très mauvaise guise,
Car il labourent par faintise.

De par main demandent loier,
Afin de leur journée avoir,
Et se héent, c'est sanz douter;
Ce qu'il déussent plus amer,
C'est sainte église, clerc et prestre,
S'il vousissent passiens estre
Plutost qu'autres fussent savez.
Je croi qu'il en y ait assez :
Il vouroient que pain fust chier
Quant ont de pain plains leur grenier.
Ne di pas qu'il soient tous tiex ;
Entendez, si en voudrez miex.

Parler vous veul du vendredi
Et puis après du samedi :
Sarez les .vii. estas tous sus.
Le vendredi vient de Vénus :
Vénus sénefie luxure.
Moult de gens y metent leur cure
A faire tretouz leur délis,
Bonnes viandes et bons lis,
Et bonnes robes à vestir;
Orgueil fait le monde fynir :
Trop fort souprent femmes et hommes.
Se regardon de quoi nous sommes,
D'estre orgueilleux n'arons talent;
Se pensons à l'engendrement,
Voir ce n'est pas chose moult nete.
Au premier ne sommes que glete;
Tant com vivons ne valons riens :
Le plus c'est plain sac de fiens.
.I. arbre rent fueilles ou fruit,

Mais de nos cors c'ordure n'it.
Il n'est bouche ne si biau nez
Dont il n'isse d'ordure assez,
Et tantost com nous sommes mors
Vous povez savoir que le cors
Put plus que d'autre créature.
Les vers font de nous leur pasture,
Por ce est fol qui s'orguelist:
Afiner me convient mon dit.

Du samedi, se Dieu me saut,
A cel jour le semainne faut.
Le samedi si prent son non
De Saturnus, et nous trouvon
Qu'il n'est estoile si diverse
Comme ele est, et pour ce j'enverse
Sur li estat de povreté.
Trop y a de diversité,
Car cil est povre d'esperit
A qui povreté enbelist.
Povres y a d'autre manière
Qui n'ont de rien povreté chière,
Car moult volentiers s'il pooient
Riches et poissant devendroient;
Mais il n'i puéent avenir.
On voit bien povre devenir
Aucunes gens par meschéance
Et les autres par leur enfance,
Qui ne veulent leur amis croire.
Les uns sont povres par trop boire,
Les autres par le gieu du dé;
Quant se voient à povreté

Il maugrient saintes et sainz.
Les autres perdent piez et mainz
Par meffait ou par maladie.
Aucuns musars par leur folie
Se désespèrent bien souvent :
Ceulz sont povres parfaitement,
Car il perdent le cors et l'âme;
Por ce tout homme et toute femme
A qui Diex a presté avoir
Doit conforter à son povoir;
Mès l'un ne veult mès l'autre aidier,
I. ceulz qu'on voit qui en ont mestier.
Diex, .i. petit de secourance
Gète homme de désespérance.
Roys Alixandre est finez,
Les biaus dons ne sont mès donnez,
Et s'on donne, je vous créant,
Si n'est-ce fors en recréant.
S'un bourgeois ou .i. chevalier
Donne sa robe à .i. barbier
Ou à .i. autre menestrel,
Il convient qu'il serve à l'ostel
Et y fera mainte corvée,
Tant qu'il maudira la journée
Qu'il prist la robe, c'or plus chière
Li couste que d'une frepière.
Douce gent, petit vaut tel don;
Tel dons resamblent au lion,
Car quant le lyon veut mengier,
Les bestes prent fort à huchier;
Elles y viennent sanz respit :
Elle prent qui li abelit.

Quand toute ne la puet user,
A un autre le va donner;
Mais s'il avient à lendemain
Que le lyon n'ait point de fain,
Tantost la beste mengera
A qui son remanant donna.
Son don n'est gaires profitable :
Or oez .i. mot tout notable.
Vous véez le jour des estrenes
Que on présente les dousenes
De froumages ès granz mesons,
Dont on renvoie aus chapons.
Jà n'i alast-on riens porter
Se on n'en cuidast amender.
Tiex dons plaisent petit à Dieu,
Mais ce c'on donne de cuer pieu
El non du très douz Jhésu-Crist,
C'est le don qui vient à profit,
Car à .c. doubles est rendus;
Mais uns usages est venus
Que l'en lait les povres jeûner,
Et fait-on les biaus dons donner
A ceulz qui n'en ont nul mestier;
Por ce dit-on en reprouvier,
C'est au cras porcel le cul oindre.
En la fin de mon dit veul joindre
I. mot qu'ai oy mainte foiz :
Pour ce te donne de mes pois
Que de tes fèves veul r'avoir.
S'il vous samble que je di voir,
Si m'en créez séurement,
Et se vous avez aisement,

Si me faites aucun confort.
Diex vous gart de vilainne mort!

Explicit le Dit des Planètes.

TABLE.

FIN DU TOME PREMIER.

ADDITIONS ET ERRATA.

Page 199, au nombre des Mss. qui contiennent le fabliau d'Auberée, ajoutez le nº 7615.

Page 245. J'y dis en note que je vais reproduire la pièce intitulée *du Roi, du Pape et des Monnoies*. On la trouvera dans le volume suivant.

Page 282. Le numéro du Ms. qui contient *le Mariage des filles au diable* est écrit 248; lisez : 428.

Page 287, vers 19, au lieu de *enaigrist*, lisez : *en aigrist*.

